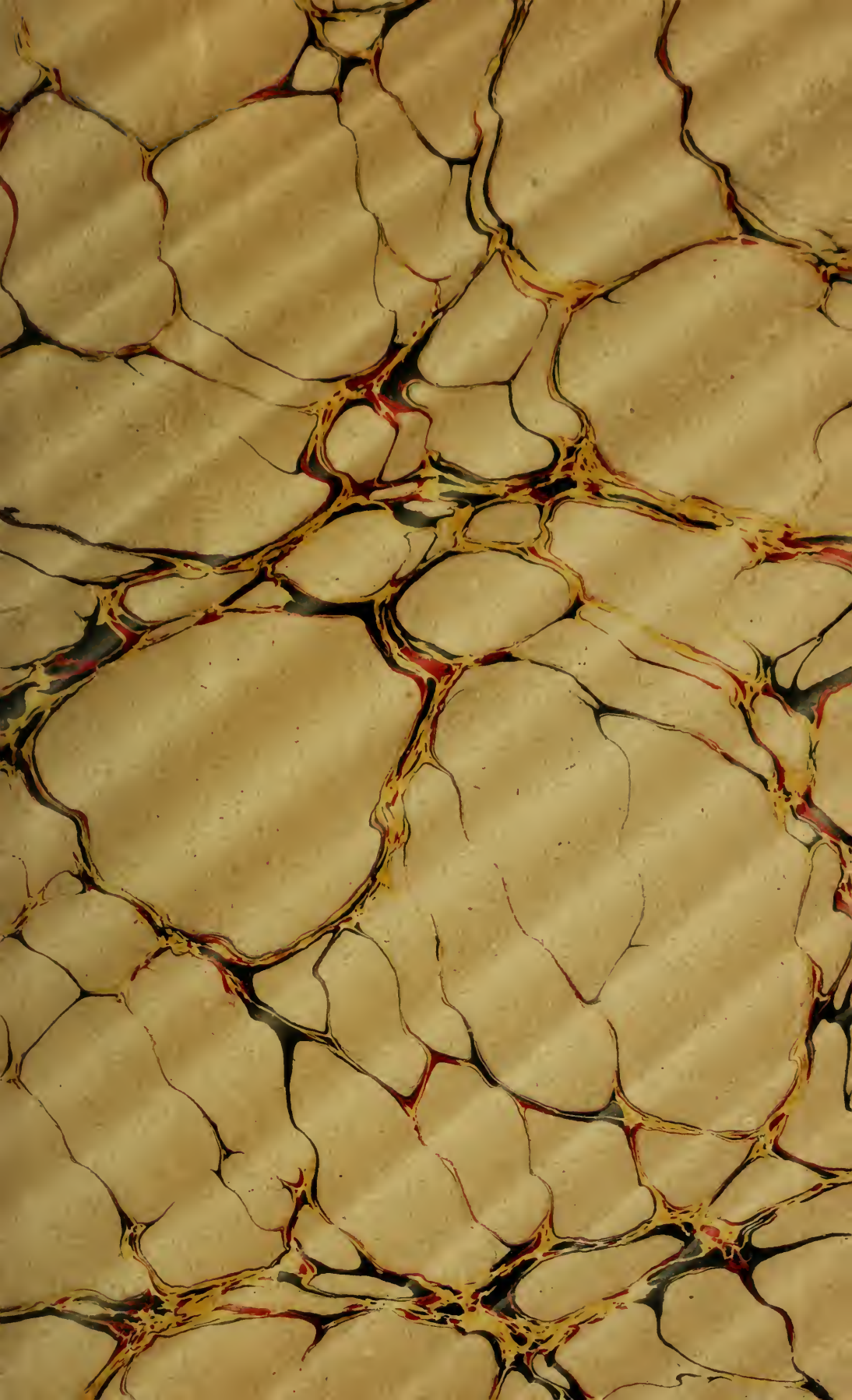
U d'/of OTTAWA
39003003338539



Les Missionnaires Oblats de M. I.
Bibliothèque
Section : 28
Rayon : 4
Juniorat du S. - C., Ottawa.

LOUIS
VEUILLOT

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LOUIS VEUILLOT

ÉTUDE MORALE ET LITTÉRAIRE

PAR

LE P. ETIENNE CORNUT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

JUNIORAT DU SACRE-COEUR

PARIS

LIBRAIRIE RETAUX-BRAY

VICTOR RETAUX ET FILS, SUCCESSEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

P

PQ
2471
.V7Z62

A MADEMOISELLE ÉLISE VEUILLOT

Mademoiselle,

Ce livre vient à vous tout droit et avec confiance. Vous avez été pour le grand chrétien qu'il voudrait faire mieux connaître, beaucoup plus qu'une sœur, la mère de ses enfants orphelins, l'ange de son foyer, la providence de sa vie, la confidente de ses travaux, l'appui et la joie de son cœur.

C'est grâce à votre dévouement qu'il a pu méditer en paix, sans être distrait par des soucis vulgaires, tant de pages immortelles écrites pour la défense de l'Église, de la France, des faibles, du

bon sens et de la saine littérature. Tous ceux qui les lisent partagent sa reconnaissance avec une admiration attendrie.

Permettez au plus humble de tous, Mademoiselle, de vous le dire et de vous remercier en vous offrant cette modeste étude où votre nom revient sans cesse, et qui n'a d'autre mérite, surtout d'autre ambition, que d'être l'écho affaibli mais fidèle des belles pensées et des sentiments magnanimes de votre glorieux frère, Louis Veuillot.

PRÉFACE

Rien n'est plus rare, en ce siècle, que de voir une longue vie s'achever glorieusement dans l'unité de principes et d'action; et plus encore un beau talent et un noble caractère se dévouer sans défaillance et avec un parfait désintéressement à une grande cause. L'esprit, le génie même n'y suffisent pas; il y faut la conviction, la conscience et le cœur. La conviction fait naître et nourrit l'enthousiasme, sans lequel on ne fait rien d'extraordinaire; la conscience prévient ou surmonte les tentations et empêche de dévier; le cœur, enfin, met partout sa chaleur et sa flamme; c'est le grand ressort de l'activité libre et la vraie

mesure de l'homme, parce qu'il résume, dirige et couronne toutes ses autres puissances.

Qu'on parcoure du souvenir l'histoire littéraire et politique de la France depuis cent ans; on n'y verra qu'à de longs intervalles ce fortifiant spectacle. Les dons n'ont pas manqué : la Providence s'était montrée prodigue; mais presque tout a été stérilisé, abaissé, dégradé, parce que la dignité de la vie et la vaillance de l'âme ont fait défaut. Le sensualisme et le scepticisme, deux vents brûlants, ont passé sur le siècle et y ont tari toutes les sources des pensées sublimes et des héroïques vertus. Pour qui sait comprendre, cet avortement général du talent démontre d'une manière péremptoire la nécessité des croyances pour former un grand siècle.

Il y a des exceptions pourtant à cette déchéance; elles se rencontrent presque toutes dans le camp religieux et catholique. C'est naturel : la vérité seule peut préserver de l'orgueil égoïste et de l'inconstance cupide. Sa lumière, en rayonnant sur l'humanité, la transfigure et la purifie. Comparez la vie morale de Joseph de Maistre, de M. de Bonald, de Montalembert, de Mgr Pie, du P. de Ravignan ou de Louis

Veuillot à celle d'un Cousin, d'un Michelet, d'un Thiers, d'un Victor Hugo, d'un Alfred de Musset, même avec celle d'un Guizot ou d'un Larmartine! Quelle différence d'élévation, d'unité et de vraie grandeur! Pour quiconque n'adore pas uniquement le succès ou le bruit, la puissance ou la richesse, il n'y a point de gloire sans vertu, et point de vertu sans pratique religieuse. C'est un fait.

C'est surtout la valeur morale et littéraire que nous nous proposons d'étudier en Louis Veuillot, en nous tenant à l'écart de toutes les questions irritantes qui ont agité sa vie de polémiste et d'écrivain. A vrai dire, nous l'y retrouverons tout entier, parce que nous allons au foyer même de la vie. Au physique, c'est du cœur que le sang s'élance, et c'est au cœur qu'il revient; au moral, c'est de la volonté libre que tout découle, et c'est à elle que tout aboutit. Un grand génie sans un grand cœur ressemblerait à ces soleils d'hiver qui peuvent éblouir par leur éclat, mais qui sont incapables de faire gonfler un bourgeon ou de colorer la plus humble fleur.

D'autres raconteront les luttes et les triomphes de l'incomparable athlète; ils analyseront et glorifieront

les œuvres multiples et merveilleuses de cet écrivain qui fut à la fois journaliste hors ligne, conteur ravissant, satirique étincelant de verve, critique d'un goût délicat et d'une sagace impartialité, artiste et poète original, philosophe aux vues nettes et larges, moraliste pénétrant sans pessimisme, enfin épistolier inimitable par son prodigieux esprit et sa virile tendresse. Cette richesse de dons et cette souplesse de style qui le rendaient capable des travaux les plus variés et les plus difficiles n'expliquent pas encore suffisamment l'influence considérable que Louis Veuillot a eue sur le mouvement religieux et philosophique de son temps. Personne, nous espérons le faire toucher du doigt, n'y a tracé un sillon plus large et plus lumineux, depuis Joseph de Maistre, dont il a reçu l'héritage et dont il a complété l'œuvre; émule glorieux de ce maître dont il se proclamait l'humble disciple et l'imperturbable continuateur.

Cette carrière de cinquante ans est un champ immense et très fécond à qui voudrait l'étudier sous toutes ses faces et la suivre dans tous ses détails. Notre ambition est moindre et nous nous contenterons de montrer une fois de plus à quelle hauteur la

foi catholique peut transporter le talent et la vie d'un homme. Il nous suffira, pour cela, d'exposer à grands traits quelles furent les relations de Louis Veuillot avec Jésus-Christ et l'Église, avec sa famille et ses amis, avec ses compagnons d'armes et ses adversaires, et enfin avec cette France dont il reste l'un des plus magnanimes et des plus glorieux enfants.

L'histoire complète et sincère viendra. M. Eugène Veuillot connaît seul toute la vérité; il la doit à la mémoire de son illustre frère, à son œuvre, à ses amis, au public et à la postérité. C'est plus que son droit de la dire quand il jugera l'heure venue; c'est son devoir, et il n'y faillira pas.

LOUIS VEUILLOT

CHAPITRE PREMIER

LA CONVERSION

Les dons naturels. — Préparation providentielle. — Avantages et beauté de la doctrine catholique. — La crise et la victoire. — Louis Veuillot transfiguré par la foi.

Enfant du peuple et né entre la Bourgogne et l'Orléanais, Louis Veuillot réunit dans son tempérament littéraire et moral la sève généreuse du vin et la saveur nourrissante et saine du blé. Dieu l'avait exceptionnellement doué; l'absence d'éducation et de direction ne put étouffer son vigoureux génie et ses élans irrésistibles vers le bien et le beau. Cette épreuve qui eût écrasé une nature moins

forte ne fit que tremper la sienne, lui donner du ressort et rendre invulnérable son originalité.

Il avait une intelligence pénétrante, hardie, étendue, merveilleusement ouverte à tout ce qui est clair, vrai, grand et pur. Son bon sens robuste et prompt saisissait d'instinct ce qui fait le fond des questions les plus complexes et les plus agitées; ses ennemis, toujours à l'affût pour surprendre une méprise ou pour interpréter malicieusement un mot égaré, n'ont guère pu le saisir en défaut sur un point de quelque importance. Son esprit essentiellement loyal et français répugnait à tout ce qui est obscur, déclamatoire et vide. Une imagination neuve et féconde l'aidait à compléter et à colorer sa pensée; sa conscience droite l'écartait des compromis et des sophismes qui travaillent à concilier le oui et le non, le vice et la vertu; son cœur harmonieusement fait de tendresse et de vaillance était facile à l'enthousiasme et à l'indignation; il avait besoin des émotions vives de la famille, de l'amitié et de la piété. Il méprisa toujours ouvertement ce qui est lâche, traître et bas; mais il ne haïssait pas ses ennemis les plus injustes et les plus acharnés, se contentant de relever leurs mensonges, de rire

de leurs bévues et de plaindre leur misère. Ajoutez à tout cela un besoin irrésistible de propager et de défendre ses idées et ses affections, un sentiment confus de sa puissance dans la mêlée des esprits, je ne sais quel instinct chevaleresque et profond qui le poussait à combattre pour la faiblesse et pour la vérité, sans compter et sans mesurer les ennemis. Que de fois nous le verrons lutter pour la justice contre la force, seul contre tous !

Cette nature déjà si riche de sève originale, de vivacité gauloise et de goût français a été épurée, agrandie, transfigurée par la lumière catholique. Sans elle Louis Veuillot n'eût été qu'aux premiers rangs ; par elle il domine son siècle et il grandira de plus en plus en avançant vers la postérité. La grâce et le sens chrétien lui ont donné une vue supérieure de toutes choses, une tendresse d'accent plus intime, un coup d'œil plus vaste et plus pénétrant, l'horreur du faux et du médiocre et le besoin des beautés solides et durables.

Rien n'égale la joie et la noblesse de la foi vulgaire ; mais le privilège incomparable du croyant qui connaît sa religion, c'est d'avoir sur toutes les questions importantes un ensemble complet de

réponses sûres et précises dont il ne doute pas, qui lui paraissent plus profondes et plus lumineuses à mesure qu'il les étudie davantage et sur lesquelles il s'appuie comme sur autant de fondements inébranlables. La réflexion, l'entretien des doctes personnages, les livres, l'expérience des hommes et de la vie pourront ajouter à ce fonds ; ils n'en retrancheront rien. C'est comme un solide et merveilleux tissu qui laisse passer le sable et le gravier et retient l'or. Survient-il des discussions et des polémiques? Barricadé dans le dogme comme dans une forteresse, il peut braver toutes les escarmouches et toutes les surprises de l'ennemi. On n'a jamais raison contre la vérité, et tout ce qui est vrai lui appartient. Le catholicisme n'exclut rien que l'erreur et le vice.

Sans doute, la foi la plus vive et même une certaine connaissance raisonnée des dogmes ne donnent pas la science des faits, encore moins le génie; elles ajoutent cependant aux facultés naturelles, au bon sens et au bon goût une élévation, une rectitude, une sûreté et une délicatesse qu'un œil exercé reconnaît bien vite. Ce sont des fanaux qui projettent dans tous les sens leur lumière et per-

mettent de se retrouver et de se diriger sur cet océan où mille courants d'opinion et de doctrine se croisent et se mêlent. Le chrétien est armé d'une boussole; l'incrédule n'en a pas. Aussi quelle différence entre les penseurs qui ont connu et accepté l'Évangile et ceux qui l'ont ignoré ou rejeté! Que l'on compare l'ensemble de nos philosophes et de nos moralistes universitaires aux écrivains religieux du dix-septième siècle et même du nôtre! L'écart n'est pas moins sensible quand on considère les masses. Jamais un peuple vraiment chrétien ne serait aussi brutal dans sa crédulité et dans sa résignation, en face des inepties et des turpitudes en tout genre, que cette multitude parisienne en qui ses flatteurs saluent l'élite de l'humanité. Il y a des monstruosités que la raison, la conscience et le cœur d'un homme qui sait le catéchisme et qui se confesse n'accepteront jamais.

Louis Veuillot une fois converti n'eut pas d'autre doctrine et d'autres théories que celles de l'Église. C'est précisément à cause de cette docilité qu'il y a dans son œuvre unité parfaite, sans lacunes, sans contradictions et sans erreurs notables. L'instinct catholique et l'amour de la vérité complète

que Dieu lui avait accordés à un degré remarquable remplacèrent les études qu'il n'eut pas le loisir de faire.

Sur ce point, d'ailleurs, il faut dissiper un malentendu et réfuter une objection dont on a trop abusé. Des adversaires malmenés par le polémiste lui ont reproché de traiter des questions qu'il ne pouvait entendre et qu'on doit regarder comme le domaine exclusif des théologiens. Notons en passant que ces hommes si difficiles sur les études et les examens étaient eux-mêmes assez superficiels; presque tous ont choppé sur plus d'un point. Mais étudions de plus près leurs récriminations.

Sans doute Louis Veuillot, pas plus que Donoso Cortès, n'a pas étudié la théologie dans un séminaire, la soutane sur le dos. Apparemment il ne s'est jamais beaucoup préoccupé de bon nombre de controverses scolastiques, par exemple de la fameuse distinction entre l'essence et l'existence, de l'analogie de l'être, de l'efficacité physique ou morale des sacrements, de l'objet formel de l'acte de foi, etc. Ces questions subtiles ont leur intérêt et leur valeur; mais ce n'était pas son affaire, et ce n'est point là qu'est la théologie. Elle ne consiste

pas davantage à parler un jargon latin ou à revêtir sa pensée de certaines formes classiques. Tout cela est accessoire, extérieur et constitue le pédantisme de la science plutôt que la science elle-même. Nous en dirions autant de l'érudition; on peut savoir tout ce qui a été dit autour d'un sujet sans pénétrer jusqu'au fond du sujet lui-même.

Le vrai théologien est celui qui a vu nettement la vérité surnaturelle, les preuves qui l'appuient, la place qu'elle occupe et la portée qu'elle a dans l'ensemble, l'enchaînement logique et nécessaire qui la rattache aux autres vérités et les conséquences qui en découlent nécessairement pour l'intelligence ou la volonté. On peut avoir feuilleté longtemps Wittasse et n'avoir pas ce coup d'œil systématique, cette synthèse lumineuse qui sont précisément la sience digne de ce nom.

Une foi vive et ferme, qui acceptait sans arrière-pensée tous les enseignements de l'Église, une intelligence puissante et claire avaient abrégé ce travail pour Louis Veuillot, comme le prouvent l'assurance et la solidité avec lesquelles il aborde, suivant les exigences de l'apologétique, les questions les plus diverses et souvent les plus délicates;

pour en être ainsi parfaitement maître et les plier à son but avec une pareille dextérité de tactique, un langage si aisé et si neuf, il faut en avoir vraiment touché le fond et discerné les points vifs et utiles.

Dans sa notice sur Cousin, M. Jules Simon a consacré un chapitre à l'exposé des doctrines du maître. Rien de plus vague, de plus obscur et, pour tout dire, de plus misérable. Beaucoup de grands mots pour de minces conclusions, plus de brouillards que de soleil. Malgré soi, l'idée de charlatanisme vient à l'esprit, et le biographe lui-même paraît être sous cette impression.

Il serait, au contraire, bien facile de reconstituer avec des fragments de Louis Veuillot un ensemble complet et harmonieux de théologie et de philosophie. On y verrait des idées très anciennes sous une forme très neuve et avec un accent très personnel. Obligé de combattre les athées, les panthéistes, les positivistes, les déistes et toutes les variétés d'un spiritualisme inconséquent qui ont pullulé dans ce siècle, il a été naturellement conduit à développer çà et là les preuves de l'existence de Dieu, à parler de sa vie intime, de ses attributs, de

sa personnalité, de sa providence sur la création en général et sur chaque être en particulier. Sur l'immortalité de l'âme, sur la déchéance originelle, sur la réparation par Jésus-Christ et sur la vie surnaturelle de la grâce coulant à flots dans le monde par les sacrements, il a des pages admirables. Il ne se contente pas de mettre à nu, avec une verve sans rivale, les inepties et les contradictions de l'impiété orgueilleuse; il laisse éclater son admiration et son amour en face de ces splendeurs divines. Ce n'est pas un cours didactique, bien que le raisonnement y soit ferme et serré; c'est une apologie née du moment et du milieu, prenant corps à corps des adversaires réels et terminant par une hymne et une effusion de cœur les éclats d'une raillerie impitoyable et d'un esprit plein d'à-propos et de ressources.

Dieu a donné le monde au Verbe fait Homme. C'est Jésus-Christ qui le jugera, et dès à présent c'est lui qui a le droit d'y régner; la révolte ne saurait prescrire contre cet ordre divin. C'est par son Église, et dans l'Église par son Vicaire, que Jésus-Christ exerce sa royauté spirituelle sur les intelligences et les volontés. Le Pape a donc le droit

d'enseigner et de commander, non seulement parce qu'il est la vérité et le bien, mais encore et surtout parce qu'il représente la souveraineté absolue et universelle de Dieu même. C'est pourquoi sous sa faiblesse apparente et temporelle se cache une force infinie et éternelle. Tout attentat contre le successeur de saint Pierre est un sacrilège et sera puni. Nul n'échappe à cette loi, peuples ou individus. Souvent la vengeance atteint le coupable dès cette vie, d'une punition visible, et Louis Veuillot le montre d'une manière évidente pour notre siècle ; dans tous les cas, elle ne le manquera pas dans l'autre. Dieu peut être patient parce qu'il a l'éternité et la toute-puissance au service de sa colère et de sa justice.

Aux yeux des fidèles, l'Eglise n'est pas quelque chose d'abstrait et de factice, une agrégation matérielle et purement extérieure de fidèles unis par la même croyance et la participation aux mêmes rites. Une pareille définition ne suffit pas et toutes les épîtres de saint Paul protestent contre elle. Suivant le grand apôtre, c'est un corps vivant dont Jésus-Christ est la tête et dont nous sommes les membres. Le sang et la vie de Jésus-Christ y cir-

culent par l'Eucharistie et les autres sacrements ; le Saint-Esprit en est l'âme et la respiration. Il grandit par l'affluence des grâces et la multiplication des fidèles ; il languit et souffre de leurs défaillances ; mais il ne mourra jamais parce que de son chef ressucité et immortel découle une sève intarissable. Des membres peuvent être détachés et périr ; le corps lui-même contient une plénitude suffisante pour animer tous ceux qui viendront se greffer sur lui et demander de participer à sa vigueur et à ses fruits surnaturels.

Cette conception, habituellement présente à l'esprit de Louis Veuillot, jette un grand jour sur la vie et l'histoire de l'humanité. Quiconque ne l'a pas ne voit que des apparences et des surfaces, et c'est pourquoi les appréciations du catholique et du rationaliste seront toujours divergentes. La providence surnaturelle, la liberté humaine sous l'action de la grâce, enfin les lois naturelles sont les principaux facteurs des événements. Nos contemporains trop souvent suppriment le premier et dénaturent le second de ces éléments. Ils ignorent le but de l'humanité, la fin de l'homme et la force d'attraction et d'impulsion qui le pousse ; comment

pourraient-ils comprendre et expliquer ses mouvements ?

Le philosophe chrétien trouve dans sa foi des principes supérieurs pour juger les hommes et les choses. Avec une perspicacité personnelle égale ou même inférieure, il sera plus vrai, plus complet et plus élevé dans ses appréciations ; sans effort il trouvera le mot juste. Les passions ou l'ignorance pourront s'étonner et réclamer ; il finira par obtenir raison, au moins près du petit nombre d'esprits qui ne se laissent pas étourdir par le bruit et éblouir par le succès.

L'ensemble de notre travail fera voir combien Louis Veuillot eut à un degré rare cet instinct du vrai et ce sens droit qui déjouent les surprises et les ruses. Citons-en quelques exemples. Dès que l'Empire, auquel il s'était librement et peut-être trop facilement rallié, versa dans la Révolution, même avant la campagne d'Italie, il ne craignit pas de manifester ses défiances et ses craintes. Jamais, au risque de froisser des auxiliaires et des amis, il ne put se résoudre à être dupe des promesses et des concessions de l'Université ; M. Villemain, M. Guizot, M. Cousin le trouvèrent également

incrédule et les événements lui ont donné raison.

Quelquefois le sentiment de la justice blessée lui arrache de vrais accents prophétiques. Après avoir décrit les ruines d'une vieille et célèbre abbaye, profanée d'abord par la faveur royale et enfin ravagée par l'impiété révolutionnaire, il ajoute : « Si Dieu traite ainsi des murs qui abritèrent des saints, que deviendront les Tuileries ! » Quelques années après, la demeure impériale, d'où les hôtes avaient dû fuir, flambait sous le pétrole de la Commune, et aujourd'hui il n'en reste plus littéralement pierre sur pierre. Nous pourrions citer plusieurs de ces pressentiments qui ne sont après tout que le cri instinctif d'une intelligence familiarisée par la méditation et l'histoire avec les jugements ordinaires de la Providence.

Un article très spirituel et très éloquent d'indignation, à propos de la *Danse* de Carpeaux qui souille la façade de l'Opéra et qu'un inconnu avait « fouettée d'une bouteille d'encre corrosive », contient ces graves paroles :

« Casser une bouteille d'encre sur les choses ou sur les gens n'est pas, dans notre civilisation, généralement réputé crime. C'est au contraire une in-

dustrie fort encouragée. Quantité d'écrivains en vivent et en reluisent. Ainsi, le joli Renan, avec un applaudissement enragé, jeta son encre très infecte au visage de Jésus-Christ, et son visage à lui fut partout offert à l'admiration française ; les journaux célébrèrent jusqu'aux furoncles dont il était fleuri ; ils y virent les indices d'un feu intérieur. Ainsi, sans relâche, la bande bien payée des caricaturistes s'évertue à souiller d'un jet d'encre immonde toute dignité humaine. Que d'autres exemples nous pourrions citer !...

« Mais l'opinion fait tout. Elle déclare innocents ou louables ces actes brutaux, car les choses qu'ils offensent, la pudeur, la forme humaine, la religion, n'ont pas la majesté, la sainteté, la divinité de l'Art, dont resplendit le cancan sculptural de M. Carpeaux. Telle est la théorie intéressante qui se dégage de l'immense clameur soulevée par le sacrilège de l'Opéra. »

A M. Guéroult intervenu tout à coup pour défendre la décence des demoiselles Carpeaux, le vengeur de la morale réplique : « Il nous dit que ce qu'elles font à la porte de l'Opéra n'est rien, comparé à ce qui se fait dans l'intérieur, sous les

yeux de l'élite de la société, en présence du chef et des premiers de l'État, qui donnent le signal des applaudissements. Il exagère un peu. Mais quand ce serait exactement la même chose, l'argument ne vaut rien. Ceux qui vont voir cela, qui mènent là leurs femmes et leurs filles, n'ont pas à se plaindre. Ils savent ou ils croient savoir ce qu'ils font : ils le font exprès. Rien ne les contraignait d'entrer, rien ne les retient, rien ne les force à revenir. M. Carpeaux envoie ses demoiselles sur la place publique, elles sautent aux yeux des passants.

« Or, précisément parce que la rue est à tout le monde, la rue n'est pas pour tout faire, et l'on peut trouver que c'est une justice bien injuste et très tyrannique même, que celle qui ne purge pas la rue, sinon de toute obscénité et de toute immondice, au moins qui n'en écarte pas le plus gros. Le groupe de M. Carpeaux est très gros en ce genre. »

Enfin on rendit au groupe sa blancheur native, et il continue à décorer la place publique, type officiel de l'art chorégraphique à l'époque de la grande maturité du second Empire ; ce qui amène sous la plume de Louis Veuillot cette réflexion finale : « La postérité verra cette merveille. Elle dira :

C'est ainsi qu'ils dansaient ! Elle dira aussi combien de temps a duré la danse et comment elle a fini. Et peut-être que ceci expliquera cela. » N'est-ce pas étonnant, quand on songe à la justice divine qui devait, deux ans après, passer sur toutes ces infamies ! N'est-ce pas effrayant aussi, puisque, après d'aussi dures leçons, nous sommes encore plus dévergondés dans le scandale.

Ce qu'il faut surtout au publiciste catholique c'est une connaissance approfondie de la morale chrétienne, et des besoins religieux et sociaux de ses contemporains. Le journal a peu souvent à discuter à fond des points de dogme ou de métaphysique générale plus ou moins subtils ; les temps de Pélage, d'Arius, de Luther, des Jansénistes sont passés ; on ne sait plus assez de théologie et de dialectique pour renouveler ces doctes assauts ; d'ailleurs les livres lentement et savamment écrits viennent à leur heure. Mais sous une forme ou l'autre les questions de morale sociale, littéraire, artistique ou scientifique sont remises sans cesse sur le tapis. Louis Veuillot s'y trouvait admirablement préparé. Il avait médité l'Évangile, comme en témoigne sa belle *Vie de*

Jésus-Christ, la meilleure en son genre qui ait encore paru ; il ne s'était pas contenté de cela : les grands philosophes et les moralistes chrétiens lui étaient familiers, notamment Bossuet et Bourdaloue, très supérieurs pour la connaissance de l'homme à La Rochefoucauld, à La Bruyère et à Molière dont se contentent la plupart des littérateurs. Il écrasait souvent les fragiles et hâtives constructions de ses adversaires sous une page des grands maîtres du dix-septième siècle, dont les œuvres forment à ses yeux une gloire sans précédents, sans modèle et sans rivale. C'est l'hymne radieux, vigoureux et chaste qui s'élève de la France chrétienne et façonne au respect et à la décence toutes les autres voix. Il recommandait à la jeunesse l'étude constante de ces chefs-d'œuvre où toutes les solutions se trouvent sous une forme exquise.

« Mais ce qui éclate aux yeux, c'est que de l'influence directe ou indirecte de l'Eglise naquirent véritablement ces beaux ouvrages où l'esprit de l'homme, et non pas sa dépravation, où nos faiblesses, et non pas nos débauches, où le cœur enfin et non pas la chair, sont proposés à notre étude,

sont relevés, enseignés, — sont flagellés souvent, — mais surtout ne sont jamais offerts dans ce qu'ils ont de mauvais, de bas et de condamnable, à nos louanges et à notre admiration. Alors, vraiment, la langue française fut dans le monde comme un flambeau; elle jeta au fond de toutes les ténèbres des lueurs durables; elle régna par sa force, par sa clarté, par sa délicatesse, et plus encore par le don qu'elle avait reçu, que l'Église lui avait imposé, de louer noblement Dieu et de peindre chastement l'humanité. »

Cette langue transfigurée n'existe plus. On a perdu la majesté, la profondeur limpide et la hauteur sereine de l'école chrétienne, sans ressaisir la grâce, la prestesse et la fraîcheur de l'école gauloise, d'ailleurs détestable par ses tendances lascives et serviles. Le beau fleuve est devenu un marais pestilentiel.

« Vous donc, s'écrie Louis Veuillot en présence de cette dépravation, vous donc, qui avez particulièrement la vocation d'enseigner et d'écrire, je vous en conjure, appliquez-vous à restituer au langage sa vieille orthodoxie et son ancienne dignité. Lisez, étudiez les écrivains du dix-septième siècle;

soyez-en pénétrés, — non pour vous montrer leurs imitateurs serviles, mais pour être leurs légitimes continuateurs. — Outre le profit que vous tirerez de cette étude, vous y trouverez les plus excellents plaisirs de l'esprit. Je promets surtout de véritables jouissances à ceux qui voudront lire, dans les écrivains religieux, ce que volontiers j'appellerais les *Œuvres inédites* de ces grands hommes; car, qui s'inquiète aujourd'hui de connaître tout ce qu'ont écrit Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, et généralement tous les maîtres si peu fréquentés de notre littérature chrétienne? »

A ce conseil on fait habituellement une objection spécieuse. Il faut être de son temps, dit-on, et connaître les maux présents pour y appliquer les vrais remèdes. Voici une réponse doublement décisive par les raisons péremptoires qui l'appuient et par l'indiscutable autorité de celui qui la donne.

« Et ne craignez nullement, par là, de vous trop éloigner de la connaissance des disputes actuelles du monde, qu'il ne faut pas, en effet, que vous ignoriez.

» D'abord, vous n'aurez pas perdu votre peine, si vous parvenez à vous forger, dans le commerce

intime des écrivains du grand siècle, les armes les plus solides avec lesquelles on puisse aborder ces disputes : je veux dire un sens nourri de la saine interprétation des divines Écritures, qui sont la sagesse même ; une clarté parfaite et une admirable vigueur d'expression ; un ordre irrésistible et une sûreté majestueuse dans le discours : mérite particulier de ces puissants orateurs, nommément de Bourdaloue, qui n'y a point de pair.

» Mais ensuite il faut bien apprendre que les problèmes dont se tourmente aujourd'hui la société ne leur sont point inconnus ; qu'ils les ont, au contraire, traités dans leurs livres, et, comme ils le savaient faire de tout ce qu'ils entreprenaient, avec une supériorité de vues et de conseils dont pourraient s'étonner ceux qui les méprisent, si ce mépris n'allait pas jusqu'à dédaigner de connaître leur sentiment sur ces matières, et même jusqu'à vouloir ignorer qu'ils y aient touché. Tel discours de Bourdaloue pour le jour de Noël renferme plus de lumière sur la question de la pauvreté que n'en présenteront jamais tous les économistes charnels, qui se contredisent à ce propos. Voilà un exemple ; j'en citerais vingt ; et cela est tout simple : sous des

noms nouveaux, l'humanité souffre et se plaint de ses maux anciens, moins anciens pourtant que ses crimes.

» Vais-je dire que l'économie politique est dans l'Évangile ? Certainement, je le dirai. Et quelle est donc la chose dont se puissent préoccuper les hommes sur laquelle l'Esprit-Saint n'ait point donné ses infaillibles règlements ? Dans quelles angoisses et dans quelles ténèbres peuvent-ils se plonger où ne les suivraient point la lumière et la miséricorde de Dieu, s'ils l'appelaient ? où elles ne les aient même précédés, s'ils les voulaient voir ? Non, les impies, vaincus et détruits dans tous leurs systèmes sur l'homme, ne se relèveront pas par ce doute, que, si Dieu règle l'homme en son particulier, il abandonne pourtant les sociétés sans guides dans leurs misères, et que ce que l'on appelle aujourd'hui les *questions sociales* sont inventions nouvelles, auxquelles l'Éternel n'avait pas songé, qui le surprennent merveilleusement, qui ne sont point de sa compétence, qu'il laisse enfin à décider à la mécanique, au charbon de terre et aux journaux !

» L'idéal réalisable d'une société heureuse est

dans les Écritures... Et où donc serait-il, s'il n'était là ? Et que serait donc l'Évangile, si le plus haut secret de la conduite des hommes se trouvait ailleurs ? »

Voilà quelques-unes des sources où Louis Veuillot aimait à puiser. Il ne négligeait pas l'enseignement oral et les maîtres vivants : Melchior du Lac, dom Guéranger, Mgr Pie, Donoso Cortès et d'autres encore étaient à l'occasion longuement consultés et docilement suivis. Ceux qui exigent davantage sont trop difficiles.

Il faut nommer ici Joseph de Maistre dont Louis Veuillot s'est déclaré le disciple et qu'il a contribué pour une bonne part à faire mieux connaître chez nous. Il ne l'est pas encore assez ; car s'il y en a d'aussi grands, il n'y en a peut-être pas dont la lecture soit plus entraînante, plus inspiratrice et plus saine. Ce n'est pas seulement un vigoureux génie qui renouvelle toutes les questions qu'il touche ; c'est encore un admirable caractère qui conquiert l'estime et l'affection du lecteur. Il donne l'habitude de la pensée et, ce qui vaut mieux encore, l'intelligence du devoir et du sacrifice. Les *Considérations sur la France*, le *Pape*, les *Soirées de Saint-*

Pétersbourg et les *Lettres*, où tant de vérités fécondes sont présentées avec une verve si pittoresque ont certainement exercé une grande influence sur le fondateur de l'*Univers*. Il s'en est largement inspiré, à sa façon, gardant toujours son allure, son air et son accent.

Connaître à fond les hommes de son temps est un avantage inappréciable pour tout écrivain, en particulier pour l'apologiste et le journaliste. Les livres, l'enseignement catholique même n'y suffisent pas entièrement ; il y faut la réflexion, l'expérience et surtout le commerce des hommes. Sur ce point Louis Veuillot a été exceptionnellement favorisé, puisqu'il a souffert longtemps de l'ignorance, de l'incrédulité et des passions qui tourmentent le siècle. On le remarque bien vite dans ses polémiques. Il connaît son monde et ses coups ne s'égarent pas, mais vont droit à la plaie saignante. Il parle à chacun le langage qu'il mérite ou qu'il peut comprendre. Pas de périphrases, pas d'amplifications ; mais la pointe ou le plat de l'épée, le bâton ou la massue, selon le personnage ou le délit. Il ne fait pas avancer la grosse artillerie quand il suffit d'une charge de sel. On ne lui imposait guère et

et on se dérobait difficilement. Les faux-nez surtout étaient mal venus devant un loyal adversaire qui prétendait bien n'être pas dupe et ne pas frapper sur des masques. M. de Labédollière et M. de la Guéronnière en ont su quelque chose.

Une conséquence à laquelle on n'a pas fait assez attention, c'est le sentiment de pitié et de bienveillance sincère qui est au fond des articles les plus vifs de Louis Veuillot et de ses exécutions les plus magistrales. Le calme de la force qui ne s'abaisse pas à la haine ou à la rancune, le bon caractère, la générosité naturelle pour de pauvres gens que les nécessités de la défense ont contraint de meurtrir et d'humilier ne sont pas une explication suffisante. Il faut voir là un effet de la compassion et de la charité chrétiennes qui voudraient faire pénétrer un peu de lumière dans ces âmes, peut-être aussi un souvenir de ce qu'il avait été autrefois. Ceux qui ont souffert sont plus indulgents.

La conversion de Louis Veuillot ne se fit pas sans douleur. Lui-même a raconté ce drame intime dans *Rome et Lorette*. La littérature qui se mêle au récit laisse deviner les angoisses et les luttes qui précédèrent ce grand acte, les frayeurs et les hési-

tations qui le retardèrent, même après que la conviction semblait complète, et enfin les retours de tristesse, sinon de doute, qui vinrent assombrir les allégresses et la sérénité du triomphe. Rien de plus émouvant, de plus instructif que ce travail d'esprit et de cœur dans ces luttes intérieures d'où devait enfin sortir l'athlète transfiguré, rayonnant de foi, tout prêt pour la mission que lui réservait la Providence. Quelques-unes de ces pages rappellent vraiment les plus célèbres des *Confessions* de saint Augustin. On se forme vite à pareille école; qu'on en juge.

« Quoique je ne sois rien moins qu'habile dans l'art excellent de la lecture à haute voix, moitié par vanité, moitié par désir de plaire à mes amis, je m'étais offert comme lecteur. Adolphe me présenta donc le livre, ouvert au sermon pour le lundi de la semaine sainte : *Sur le Retardement de la Pénitence.* Je ne fis pas d'abord attention à ce titre, qui surprit mes compagnons, ainsi qu'ils me l'avouèrent plus tard, et qui les rendit attentifs comme à un avis solennel que le Seigneur allait me donner en leur présence. Je ne songeais véritablement qu'à lire de mon mieux, à ces chrétiens,

un discours que je croyais de nature à les intéresser plus que moi.

» Je ne connaissais rien de Bourdaloue; j'appris vite à le connaître. On sait comment procède ce grand prédicateur : il pose et divise, en quelques lignes d'une admirable clarté, le sujet de son discours, s'emparant sur le champ de l'esprit de l'auditeur, et le frappant, comme d'un coup de massue, du bloc des sévères et irrésistibles doctrines qu'il va lui développer. Puis il marche, il s'avance d'un pas tranquille, mais impitoyable; il monte comme les grandes eaux, couvrant dans toute son étendue l'espace qu'il s'est marqué, gagnant toutes les objections l'une après l'autre, allant des plus faibles aux plus élevées, et les submergeant toutes des flots puissants de sa logique, sans cesse alimentée par la puissance de la foi et par la science de la doctrine, qui est la vraie science de Dieu. Peu de mouvements, point de fleurs : il ne songe pas à entraîner, il dédaigne de séduire : mais une clarté qui ne permet aucun subterfuge, une raison qui s'élève sans effort à toutes les hauteurs, une certitude impassible qui accule tout ce qu'on lui oppose dans la contradiction et dans la folie.

» Or, je me trouvais aux prises avec ce rude adversaire, sur le dernier terrain où je m'étais réfugié. Chaque mot que je lisais frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie. Ou plutôt je ne lisais pas : j'écoutais, avec une sorte d'effroi et de stupeur, une voix qui ne me semblait plus être la mienne, et qui, me révélant, en présence de mes amis, toutes mes pensées misérables, me couvrait de honte et de confusion. Je tremblais, je balbutiais, je me sentais rougir; mon front s'humectait de sueur. Tantôt je voulais jeter le livre et me retirer; tantôt je voulais m'interrompre pour m'écrier que j'étais vaincu, et que je prenais l'engagement de ne plus résister à des raisons dont la force me laissait sans excuses; tantôt je sentais les larmes me gagner; et je continuais, à travers l'orage de ces sentiments divers, ce sermon, cet avertissement à la fois paternel et terrible, où les menaces de la mort éclataient à côté des plus douces assurances de salut si je voulais me sauver, et qui me faisait si bien sentir qu'en effet, dans la position où Dieu m'avait mis, j'avais moi-même, en mes propres mains, et le don de

ma grâce et la sentence de ma condamnation.

» Tout ce qui m'avait été dit, tout ce que je me disais moi-même, et tout ce que je craignais de m'avouer, Bourdaloue me le répétait à voix haute, avec l'autorité souveraine de l'Ecriture-Sainte, des Pères, de son propre génie, avec des paroles qui pénétraient comme des glaives ardents jusqu'au fond de ma conscience... »

On eut pitié du lecteur, et le supplice fut interrompu sous prétexte de fatigue; mais le tonnerre gronda longtemps au cœur et à l'oreille de Louis Veuillot, jusqu'à ce que l'absolution du prêtre eût calmé cet ouragan d'angoisses et de regrets et fait succéder la reconnaissance du prisonnier délivré de ses fers au désespoir honteux du jeune homme arraché malgré lui à tous ses plaisirs.

La grâce l'emporta; mais aux transports succédèrent bientôt de nouvelles tortures intérieures, comme il arrive d'ordinaire. C'est ce qui nous rend précieuse la lettre suivante écrite d'Ancône à son frère, le 12 juin 1838. Le style n'a pas encore atteint ce naturel parfait que nous admirerons plus tard; mais on aime à entendre ces cris de poignante détresse et ces frémissements du nouveau chrétien

que l'épreuve surprend et déconcerte quelque peu, sans le troubler et l'abattre. Il cherche instinctivement une diversion à sa douleur dans un épanchement fraternel.

« Ne te réjouis pas de mes nombreuses lettres, cher frère; comme je ne puis me plaindre qu'à toi et que je suis souvent triste, je t'écris souvent. Si par hasard tu éprouves jamais de ma part ce qu'en style épistolaire nous appelons un long silence, dis-toi : Tout va bien. Mais quand mes gribouillages se succèdent comme les coups de vent dans la tempête, mauvais signe. C'est le moment de boire à ma santé.

» Le fait est que je suis horriblement triste, et du vieux fond que tu me connais et de ce qui s'y ajoute chaque jour, et enfin de la peur que me fait éprouver ce continuel accroissement, quand je viens à y songer. Or, je suis forcé d'y songer souvent. Je vois la mer envahir mon champ, et je commence à pouvoir préciser l'époque où le dernier épi sera submergé. Situation peu gaie pour un propriétaire !

» J'ai beau faire, je ne puis me tirer de là. Il faudrait un miracle, chose facile à qui les fait, difficile

à qui les espère. Pour me sauver, j'ai essayé du sacrifice. Soit que le sacrifice ait été mal fait, soit qu'il n'en ait pas valu la peine, je n'en ai point reçu le prix. Jamais je n'ai été plus ballotté, plus secoué, plus tiraillé, je dirais presque plus désespéré qu'en ce moment. Et pourtant, j'aime encore mieux l'incessante fatigue de ce combat que l'espèce de tranquillité stupide où je moisissais il y a quelques mois. Oui, certainement, je préfère mon état actuel; malheureusement je ne le préfère que dans mes heures de force, de courage et de raison. Ce sont toujours les plus rares.

» La pensée, l'esprit, l'intelligence, enfin tout ce qui est supérieur en nous, ne vit pas souvent en bon accord avec les appétits, les goûts, les instincts d'en bas : tu l'as éprouvé certainement comme tout le monde, et tu as éprouvé aussi que, la plupart du temps, l'esprit se soumet en grognant à la matière, et suit comme un laquais ce maître qu'il méprise. On goûte alors une sorte de paix honteuse, où beaucoup finissent par se plaire et s'endormir tout à fait. C'est là que j'allais peut-être, lorsque ce voyage, m'arrachant à toutes mes habitudes, m'a placé dans un centre nouveau et m'a

donné tout le temps de réfléchir sur ma situation.

» J'ai pensé qu'il était temps de changer les rôles, et de soumettre enfin la matière à l'esprit. Mais j'ai trop vécu et trop fait de vaines tentatives dans le même but, pour ignorer qu'on n'entreprend pas tout seul ces révolutions-là, lorsqu'on veut sérieusement triompher. Je n'avais qu'un parti à prendre : car, en pareil cas, il n'en est pas deux bons. J'ai donc frappé à la porte de l'arsenal où de plus braves, de plus forts, de plus grands que moi sont allés chercher des armes contre eux-mêmes. A cet égard, il y a réellement en nous une voix qui ne permet pas d'hésiter, et nous avons tous sous les yeux des expériences qui lèvent jusqu'au moindre doute.

» Eh bien, mon ami, te le dirai-je ? C'est justement depuis ce moment-là que je souffre le plus. Le combat a réellement commencé à l'acte qui devait le finir : ce qui était évidemment clair à mon esprit devient douteux ; ce que j'ai abandonné avec le plus de facilité me devient cher ; enfin, je n'avais rien couvert de mon mépris, de mon dégoût, qui ne réapparaisse avec une sorte d'attrait, maintenant que j'y ai renoncé. C'est une dure et

épouvantable situation que celle-là. C'est un des plus curieux, mais aussi un des plus pénibles, un des plus horribles spectacles que l'homme puisse se donner ; et l'on ne résisterait pas à la violence des émotions et des regrets qu'on éprouve, si, au milieu de tout cela, l'on ne se sentait point parfois une force qu'on n'avait pas auparavant. Oui, l'on résiste mieux, tu peux m'en croire : ce n'est ni mon bonheur ni mon courage que je vante en ce moment.

» Ces actes, ces fautes, ces plaisirs pour lesquels on avait du mépris, on s'y laissait entraîner ; maintenant qu'ils inspirent un attrait horrible, qu'ils vous donnent une soif d'enfer, vous n'y cédez pas. C'est la récompense : elle est lente, elle est rare ; elle est maudite parfois, lorsqu'elle vient ; mais il est impossible que cette fleur n'ait pas un fruit. Cette conviction reste au milieu du désespoir : c'est une barre à laquelle on se tient et qui ne rompt pas dans les mains. Mais, en s'y cramponnant, que de fois l'on désire mourir ! que de fois l'on demande à la vague de triompher et d'emporter au loin sa victime ! »

Au fond de ces souffrances aiguës vivait pour-

tant une ferme espérance appuyée sur la justice de Dieu et sur l'immortalité de l'âme, et plus encore sur la miséricorde et les satisfactions de Jésus-Christ. La lettre commencée dans la désolation s'achève dans la paix.

« Je me suis calmé en te l'écrivant : me voilà tranquille pour le présent, résigné en ce qui regarde le passé, confiant pour ce qui est de l'avenir. Bientôt peut-être je serai fort loin de ma famille et de mon pays ; il est très possible que je m'aventure seul où nous devions aller tous deux. Eh bien, mon frère, au milieu des solitudes et des privations, peut-être demanderai-je à Dieu de te donner le même repos, la même tranquillité, le même bonheur qu'à moi. »

Ces bourrasques cessèrent, mais Dieu frappa sur d'autres points ; c'est la condition du chrétien et le privilège des forts. Louis Veuillot, d'ailleurs, eut bien souvent à toucher des âmes endolories, à les consoler et à les encourager dans les voies nouvelles du bien ; car ses écrits ne sont qu'une partie de son action et de son apostolat. Tous ceux qui l'ont connu de près attestent que sa parole familière était encore plus entraînante et plus persuasive que ses livres, parce qu'il y faisait plus librement et plus

directement passer les éclairs de sa foi et la chaleur de son zèle. C'est alors que s'ouvraient ces sources de tendresse qui n'ont point échappé à l'œil de Sainte-Beuve, mais dont les chrétiens seuls ont savouré les flots bienfaisants. Dieu le préparait à ce rôle en le travaillant lui-même ; il lui enseignait à être compatissant, délicat et bon pour les âmes en peine, comme le P. Rozaven dans la cellule de Gésu et tant d'autres amis très chers l'avaient été pour les heures de tempête et d'inquiétude morale du nouveau converti.

Nous savons dès maintenant à quelles sources Louis Veuillot viendra puiser la doctrine sûre et le courage persévérant dont il aura besoin. Nous pouvons, sans redouter l'étonnement, voir à l'œuvre le chrétien, l'homme et l'écrivain ; ils ne sont jamais séparés.

CHAPITRE II

JÉSUS-CHRIST

La connaissance et l'amour de l'Homme-Dieu dans sa personne adorable. — Dans l'église. — Dans le Pape. — Dans les pauvres.

Il ne suffit pas de savoir et d'aimer, comme on nous le répète sans cesse, en prose et en vers; tout dépend de la valeur de l'objet que l'on aime et que l'on connaît.

Louis Veuillot, converti de bonne heure, avait irrévocablement voué toutes les énergies de sa puissante nature à ce que la religion a de plus sacré, la famille de plus pur, le commerce des hommes et des idées de plus haut et de plus délicat. Il est resté

fidèle jusqu'à la fin à ces affections de sa jeunesse transfigurée.

Les belliqueux articles réunis dans les *Mélanges* ou disséminés dans l'*Univers ;* toutes les pages de ses nombreux volumes depuis les gracieux *Pèlerinages de Suisse* et les récits émouvants de *Rome et Lorette*, jusqu'à *Paris pendant le siège* ou *Rome pendant le Concile ;* qu'il parle du *Parfum de Rome* ou des *Odeurs de Paris*, des *Libres-penseurs* ou de *Germaine Cousin*, de *Molière et Bourdaloue* ou de la *Guerre et l'homme de guerre*, du *Droit du Seigneur* ou des *Français en Algérie ;* qu'il nous promène *Çà et là*, qu'il nous égaie et nous attendrisse de ses charmantes *Historiettes et Fantaisies*, qu'il s'essaie dans le roman de cette *Honnête femme* où l'on sent un peu trop encore l'âpre verdeur de la jeunessse ou qu'il arrive à la perfection dans ce bijou qui s'appelle *Corbin et d'Aubecourt ;* qu'il s'amuse en vers souvent heureux dans les *Satires* ou les *Couleuvres :* tout rend le même son et respire le même souffle catholique et français, tout est baigné des mêmes clartés du bon sens et de la foi. Le ton varie, non pas l'âme ni l'accent. Les six volumes de *Correspondance intime* déjà

publiés, en montrant plus à nu cette vie, n'ont fait que rendre plus frappant et plus admirable ce phénomène de constance et d'unité. Il ne trouve d'explication suffisante que dans les croyances religieuses.

Sans rabaisser outre mesure les forces de la raison et de la volonté humaines, il est bien permis de dire que, dans nos jours troublés, les opinions philosophiques et les convictions ou plutôt les passions politiques sont trop peu de chose pour régler et fixer une vie. C'était l'avis de Louis Veuillot. Peut-être aussi avait-il vu trop souvent et de trop près les plus illustres de ses contemporains oublier et renier tout cela, quand leurs intérêts le demandaient, pour croire bien fermement à leur sincérité. Ces circonstances et ces défaillances excusent un scepticisme poussé à l'excès aux yeux de quelques-uns de ses admirateurs. Pour lui, il voulut donner sa vie et dévouer ses services à quelque chose de plus vrai, de plus durable et de plus beau.

Au premier rang il mit Jésus-Christ dans sa personne divine, dans sa chair adorable et dans le rayonnement de sa doctrine sur le monde. C'est de ce foyer que la lumière descend sur les intelligences

et la chaleur dans les âmes; c'est là qu'il voulait aller puiser lui-même et conduire les autres.

L'Homme-Dieu est un signe de contradiction, un objet d'amour ineffable et de haine furieuse. Louis Veuillot a eu l'honneur d'être associé dans une large mesure à ce mystère : peu de contemporains ont été plus vivement aimés et plus passionnément calomniés par les mêmes hommes qui aiment ou haïssent le Fils de la Vierge Marie. Les incrédules constatent le fait, et en font un grief contre le caractère de l'apologiste; les croyants y voient une première récompense.

Jésus-Christ est particulièrement présent, quoique de manières diverses, dans l'hostie, dans le Pape et dans le pauvre ; Louis Veuillot le savait et sa foi logique l'adorait, le vénérait et le servait sous ces trois incarnations.

Sa dévotion à l'Eucharistie était vive, naïve et forte, comme celle des saints et des bonnes femmes; elle ne connut guère les subtilités lâches du respect humain. La messe, les visites aux églises, l'assistance aux offices et surtout la communion fréquente occupaient la première place dans sa piété; c'est du reste celle qui leur convient. Il

ne s'en cachait ni devant ses amis ni devant ses ennemis. Sainte-Beuve, avec cette habileté du serpent qui cherche à insinuer son venin par d'imperceptibles morsures, a demandé quel était le confesseur de Joseph de Maistre, laissant entendre que ce champion systématique du Pape et du catholicisme reculait devant les conséquences de sa foi. Sainte-Beuve avait tort ; Joseph de Maistre observait les commandements de l'Église comme il acceptait ses dogmes ; les déclarations de sa famille ne laissent aucun doute sur ce point ; mais il parle peu de son confesseur. Ce n'était du reste aucunement nécessaire. Les historiens de Louis Veuillot n'auront pas d'embarras. Les témoignages abondent non seulement dans ses lettres intimes à son frère, à sa sœur ou à ses amis ; mais dans ses articles de polémique et dans ses livres. Comme saint Thomas, saint Bonaventure et tant d'autres fières intelligences, c'est au pied du crucifix et dans la chair glorifiée du Christ qu'il va chercher la lumière dans ses doutes, la joie dans ses abattements, la résignation dans ses angoisses, la sérénité dans les épreuves du père et de l'époux. Il revient de la communion l'âme et le visage radieux, prêt à

s'élancer avec une ardeur nouvelle dans les mêlées les plus ingrates et les plus ardues. S'il a eu le bonheur de recevoir le corps de son Dieu de la main de Pie IX, tout son être tressaille de reconnaissance et d'amour.

« Au moment de la Communion je me suis avancé. J'étais seul. On m'a donné le voile du calice et j'ai reçu le corps de Notre-Seigneur des mains de celui qui le représente ici-bas. Comme j'ai pensé à vous tous dans ce moment qui m'a payé de tant de peines ! Je vous mettais tous aux pieds du bon Dieu, les enfants, et le frère, et toi, et Annette et le petit Louis, et toutes les mamans, et l'amie de la rue Saint-Guillaume avec les siens, et les frères du journal... J'ai renouvelé avec joie l'offrande cent fois faite de mes travaux, de mes peines, de toute ma vie, et je me suis senti bien fort contre tous les obstacles que je pourrai rencontrer dans l'accomplissement des devoirs que Dieu m'a donnés et que je n'ai point demandés. »

On devine combien les attaques hypocrites ou cyniques dirigées contre la personne adorable de Jésus-Christ indignaient et affligeaient sa tendresse

de croyant. Elles allumaient dans son cœur de lion des colères vengeresses.

C'est pour répondre au roman détestable de M. Renan qu'il a composé cette belle vie de Notre-Seigneur dont la préface est pleine d'onction et de solides enseignements. Avec son coup d'œil exercé et son expérience de la scélératesse et de l'ignorance des lettrés contemporains, il jugea que l'exposition calme et affectueuse de la vérité serait plus efficace contre le sophisme qu'une réfutation directe ; celle-ci d'ailleurs ne manquait pas.

Pour le rénégat lui-même, dont il connaissait le poids et la vanité, il se contente d'une bluette très spirituelle dont nous voulons citer quelques passages. On y verra que l'intrépide chasseur sut toujours mesurer le plomb à l'oiseau.

« On pourra trouver, dit-il dans la préface du *Rat*, que c'est bien peu d'une telle raillerie en face d'une telle insolence. Il faut distinguer. Les actes sont dignes d'anathème, les auteurs et les talents ne sont dignes que de risée. Je me suis soulagé ainsi du dépit d'avoir à combattre sérieusement des écrits à la fois très dangereux et très misé-

rables, et qui n'ont d'autre mérite que leur scandaleux succès. »

Au reste, toute la vie de M. Renan est dans ce petit poème. Le projet d'abord :

Il s'empoisonnait d'une idée :
Lui qui n'était qu'un grignotant,
Il voulait, tête débridée !
Devenir un monstre éclatant,
Faire un grand coup d'ingratitude
Qui rapportât argent et loz,
Qui, chez Bertin, fut jugé rude,
Que l'on admirât chez Buloz.

L'heure de l'exécution arrive. Quel est le caractère et quels sont les mobiles de notre rat, tout fier de prendre enfin pied dans l'histoire ? Hardi contre Dieu seul, le héros nourri à l'ombre et aux frais du sanctuaire,

Jusque dans le suprême instant
Conservait son air pénitent
Et murmurait des patenôtres.
Il aimait entre les apôtres
Judas, et lui ressemblait tant
Qu'avant d'avoir vu sa besogne
Un Juif l'aurait payé comptant.

Méchant et menteur sans vergogne,
Traître avec sensualité,
Si des Douze il avait été
Il eût livré le divin Maître
Pour rien, pour son plaisir de traître,
Pour qu'au Calvaire on dressât
Le gibet, pour que Jésus pleurât;
Pour que l''histoire souveraine,
Racontant son trait diffamé,
Le nommât, comme elle a nommé
Pierre, Lazare et Magdeleine.

M. Renan peut s'assurer qu'on a su faire avant lui, et avec plus de sincérité, son *examen de conscience*. Ce qu'on trouve au fond n'est pas glorieux, mais il ne le démentirait qu'en se mentant et en nous mentant une fois de plus.

La tactique et les exploits de la petite bête, grisée de science frelatée, d'orgueil, sont décrits avec une amusante précision.

En un clin d'œil, d'un pied agile
L'insolent grimpe sur l'autel,
Et là, s'attaquant au Missel,
Bellement ronge l'Évangile;
Non pas tout entier, mais suivant
Un plan des rats de Teutonie,

A son estime très savant,
En tout cas propre à son génie.
Il ronge un mot par ci, par là,
Une lettre, au plus une phrase :
— Ne brisons pas, trouons le vase,
Disait-il; le parfum fuira.
Cet Évangile est un doux livre ;
Il faut en garder quelque peu.
Tout simplement expulsons Dieu;
C'est Dieu seul qui ne doit plus vivre.
Il ajoutait joyeusement :
— Je suis un gaillard d'importance!
J'ai la grâce d'un rat de France,
La force d'un rat allemand,
Et je m'en vais faire un tapage
Qu'on ne saurait me mal payer :
Je pourrai, las de travailler,
Me reposer dans un fromage
Plus grand que le champ du potier.
Allons, et du cœur à l'ouvrage! —

Le travail nocturne est accompli ; l'hostie est demeurée muette dans le tabernacle pendant que le sacrilège rongeait les feuillets divins. A l'aurore il détale au premier bruit.

La vanité gonflait son feutre,
Il en craquait... Mais, au comptant,

Ce destructeur de Dieu, pourtant
N'avait que la mine d'un pleutre.

En ce moment même le Sanhédrin des rats savants tenait conseil sous l'église et cherchait un moyen de se débarrasser de la croix, sans espérer beaucoup le trouver.

Ah ! murmuraient quelques prudents,
L'arbre est bien haut, et plus l'on sonde,
Plus la racine en est profonde ;
Que de rats y perdront les dents !
Longtemps voici que l'on grignote
Et quoi de fait ? Longtemps sera
Avant le coup qui prévaudra ;
Nous triomphons, puis... on nous frotte !
Déjà Voltaire est dans la hotte,
Havet sans faute y glissera.
Il faudrait un Iscariote !...
A ces mots le rongeur entra,
Si gras, si doux, si laid, de mine
Enfin si fausse et si fouine
Qu'un même cri partout vola :
L'Iscariote, le voilà !
Humblement le héros s'incline ;
Puis, assuré de son effet :
— Messieurs, bonjour, dit-il ; *c'est fait !*

Le scélérat savoure les louanges de ses complices

et se fait d'avance une joie délicieuse de la consternation des prêtres, quand l'aurore découvrira son effrayant ouvrage. Il convie toute la bande à venir prendre sa part de cette douceur.

Ils suivent donc le camarade.
L'un se glisse, l'autre escalade,
Beaucoup rampent; ils y sont tous
Et tous ont le même spectacle:
Jésus, sortant du tabernacle,
Bénissait le peuple à genoux!

L'épilogue est court, la morale claire. On pourrait écrire les vers suivants qui résument toute cette prouesse sur la tombe de M. Renan :

Telle fut la grande campagne
Du plus grand rat qu'ait vu Paris.
Il tira des Juifs un bon prix,
Parut galant en Allemagne
Et n'échappa point au mépris.
Il était fils de la souris
Qu'un jour enfanta la montagne.

M. Renan a beau se renfermer et s'engraisser dans son plantureux bénéfice du Collège de France, parader et bavarder aux dîners celtiques, étaler

ses *palmes vertes d'académicien* et sa croix de chevalier de la Légion d'honneur, écrire dans la *Revue des Deux-Mondes* et humer l'encens de la presse juive et maçonnique, il n'échappe point au mépris ; son nom est déjà synonyme de la trahison la plus infâme et sa vogue sera l'une des plus évidentes flétrissures du siècle. Qu'on nous pardonne de nous être arrêtés un peu trop longtemps sur ce sujet ; nous allons voir l'auteur du *Rat* à de plus nobles et à de plus importantes campagnes.

Louis Veuillot a été surtout un soldat de l'Église, soldat discipliné, toujours en armes et toujours debout pour sa défense. A ses yeux l'Église était la source inaltérable de toute vérité et de toute vertu, le Thabor permanent d'où la foi, l'espérance et la charité rayonnent dans le monde, l'origine et la règle de toute civilisation et de tout progrès, la condition suprême de salut pour ce qui ne veut pas déchoir et périr. C'était plus encore que l'institutrice surnaturelle des peuples, la gardienne des mœurs et l'inspiratrice des sublimes efforts ; c'était l'Épouse du Christ, la Mère divine qu'il estimait, qu'il chérissait, et dont il acceptait et sollicitait avec la docilité d'un fils les enseignements, les avis

et, au besoin, les tendres et utiles réprimandes. Il ne pouvait la voir insulter ou calomnier par les ignorants ou les mercenaires de la presse sans bondir d'indignation et de douleur. C'est alors que jaillissaient son ironie amère et son éloquence superbe. Ces cris d'un cœur blessé dans ses fibres les plus sensibles forçaient les plus indifférents et les plus hostiles à l'entendre, et souvent les plus audacieux et les plus forts à reculer. La plume était devenue un glaive.

Tout ce qui tenait à l'Église paraissait à ce fidèle champion utile, grand et sacré : dogmes catholiques, liturgie romaine qui est comme la voix naturelle de la prière publique, ordres religieux qui la parent, la propagent et la défendent, missionnaires, pratiques populaires de piété, scapulaire, médailles, miracles, Notre-Dame de la Salette et Notre-Dame de Lourdes ; il respectait et entendait faire respecter tout ce qu'elle approuve. En parcourant les œuvres de Louis Veuillot on voit qu'il n'a fait sur ce point aucune concession aux répugnances, aux susceptibilités et à l'esprit du siècle. Ce qu'ont vénéré et pratiqué les saints ne lui semblait jamais vil ou petit.

Il savait d'ailleurs que ce n'est pas en faisant des concessions et en se montrant timide ou lâche qu'on résiste à des ennemis sans bonne foi et qu'on parvient à les désarmer. Ce que nous avons vu, depuis sa mort, prouve qu'il ne se trompait pas.

Mais pour ce chrétien loyal dont le bon sens allait droit à la vérité entière et dont la croyance était avant tout pratique, l'Église se résume et se personnifie dans le pape régnant, qu'il s'appelle Grégoire XVI, Pie IX ou Léon XIII. C'était pour lui l'oracle infaillible, la sentinelle divinement établie et assistée, le Père de tous les fidèles, le Vicaire enfin de Jésus-Christ. Ces titres n'étaient pas à ses yeux de vains mots mais de solides réalités. Il passait à travers les objections qui en arrêtent tant d'autres, comme un aigle à travers les nuages. Rome lui apparaissait comme un phare aux éternelles clartés ; tout ce qu'elle n'illumine pas est ténébreux, tout ce qu'elle ne vivifie pas est condamné à mort.

C'est parce que Rome est la ville de saint Pierre et des Papes qu'il avait pour elle des trésors d'enthousiasme et de dévouement. C'était pour lui plus qu'une patrie pleine du souvenir, des combats

et des gloires de ses aïeux; c'était la maison de famille, où dans une heure d'angoisse et de bénédiction il était né à la foi et à l'amour. Sur ces collines et dans ces basiliques il respirait l'air natal et des parfums qui ranimaient en lui la force de se donner et la joie de croire. Il connaissait et chérissait ses monuments créés ou transfigurés par la pensée chrétienne, son Colysée dominé par la croix de bois, ses douces chapelles de saint Stanislas ou de sainte Cécile, ses horizons et ses sites incomparables, ses traditions et ses légendes. Les mœurs pacifiques et grandes avec simplicité des vrais Romains, le soleil qui se lève ou se couche du sommet du Pincio en lançant des rayons sur la coupole de Saint-Pierre, les usages pieux et la langue harmonieuse et sonore de l'Italie, les palais des familles princières où tout le monde peut aller admirer les magnificences de la nature et les merveilles de l'art, les musées, les cardinaux, les prélats et les moines traversant les rues de la ville éternelle, et balayant de leur bure la voie triomphale, tout le ravissait. Visiter Rome, être admis à l'audience de Pie IX, assister aux émouvantes cérémonies de la semaine sainte dans la basilique vati-

cane, c'était le grand honneur et le grand bonheur de sa vie, le délassement préféré après ses rudes campagnes, le baume appliqué sur les blessures faites par l'ingratitude, la calomnie ou la mort. Il parle de Rome et des merveilles qu'il y a vues ou entendues avec le transport lyrique et l'attendrissement communicatif de ceux qui admirent et qui aiment.

En présence de ces splendeurs morales, que lui importaient Paris, ses journaux, son bruit incessant, ses foules affairées, son luxe malsain et ses odeurs de vice et de corruption ?

De grands exploits ou d'heureux services donnaient autrefois le privilège envié de chausser les éperons d'or. Certes, Louis Veuillot a prouvé qu'il était digne d'être nommé chevalier de l'Église. Pour elle et pour le pape il n'a jamais hésité à tirer l'épée et à braver, comme dans l'affaire Mortara, toutes ces puissances qui font hésiter et trembler les plus intrépides : la presse, la diplomatie et le pouvoir. Cette fière attitude est un magnifique spectacle, qui console un peu des trahisons, des lâchetés et des petitesses du siècle. Garcia Moreno seul fit voir au monde quelque chose de semblable

quand il éleva la voix, du fond de l'Amérique, pour protester, au milieu de l'apostasie ou de l'indifférence universelle, contre l'envahissement de la ville sainte et contre les attentats des brigands couronnés qui avaient le courage de dépouiller un vieillard sans défense. Ceux qui ont donné leur sang à Castelfidardo, à Mentana et à la Porte Pia n'ont pas mieux fait. D'ailleurs, quand il a fallu mourir pour affirmer, en face de l'Europe muette ou complice, les droits de Pie IX et de la papauté, l'*Univers* et Louis Veuillot n'ont pas balancé une heure. Cet héroïsme dans le dévouement et cette simplicité dans le sacrifice n'appartiennent qu'aux grandes âmes; c'est l'honneur et le privilège de l'Église catholique de les susciter à chaque pas dans son histoire. C'est parce qu'elle est divine qu'elle est ainsi la mère toujours féconde et toujours aimée des saints et des héros !

Pie IX, avec sa bonhomie clairvoyante et sa politique surnaturelle, avait deviné du premier coup le cœur de Louis Veuillot, et il payait le dévouement filial du publiciste par un retour de tendresse paternelle dont il lui prodigua, dans ses brefs et dans un grand nombre d'audiences particulières, les plus

délicates et les plus significatives démonstrations. La *Correspondance* nous révèle ce que sa foi aimante puisait de confiance, de douceur et de courage aux pieds du grand pontife, dans ses yeux noirs, si fins et si francs, dans son inaltérable sérénité et dans ses entretiens, où la voix même de Jésus-Christ semblait résonner à travers la voix de son Vicaire.

Un reflet de la majesté divine illumine la tiare pontificale et l'histoire de la Papauté. Pour quiconque sait réfléchir et comparer, on sent la force infinie et une sorte de présence réelle de la toute-puissance sous cette faiblesse désarmée. Mais quelle perspicacité surhumaine est nécessaire aux yeux de l'âme pour reconnaître et saluer Jésus-Christ dans les haillons et les vices du pauvre !

Louis Veuillot avait ce don de la foi. Ses aumônes étaient bien supérieures à sa fortune, et quand il n'avait plus rien à donner, il trouvait des formules charmantes pour s'excuser ou spirituellement insinuantes pour solliciter en faveur de ses protégés. Il faisait de l'aspect minable de ses pauvres des descriptions où le pittoresque s'allie à ravir avec le pathétique, et où les éclats joyeux de l'esprit ne font

que mieux ressortir la souffrance intime de ne pouvoir soulager tant de misère. Telle de ses lettres où il parle de Raymond Brucker ou de Marcoussi arrache à la fois des rires et des larmes. Rien ne le décourageait; il savait toujours au moins tirer de son cœur inépuisable des paroles de respectueuse affection pour ceux qu'il regardait comme ses frères et comme les membres souffrants de Jésus-Christ.

Une des aberrations de la politique et de la société voltairienne qui le révoltait le plus, c'est le mépris et l'expulsion brutale du pauvre. Quand son argent, ses vieux habits, son influence et toutes ses ressources étaient à bout, il aidait encore les bonnes œuvres de ses démarches actives et de sa vaillante plume.

Compatissant à tous, Louis Veuillot a multiplié les marques de vénération et de dévouement pour les Petites Sœurs des Pauvres à leurs débuts. Sans parler d'une foule d'articles, de lettres et de recommandations efficaces, il voulut qu'elles fussent marraines d'une de ses filles; il se plaisait à leur faire visite, à s'édifier de leur foi sans bornes; volontiers il allait demander l'hospitalité à leur

maison et un peu de paix pour son cœur broyé par le deuil. Dieu lui semblait plus près et plus facile à toucher dans cette atmosphère de charité simple et sublime. L'existence d'un de ces asiles était pour lui une démonstration vivante de la religion catholique. Un jour, il voulut remplacer par un plus jeune le vieil âne qui traînait la charrette des vieillards. Les recherches et les négociations qui aboutirent à cet heureux échange sont racontées dans plusieurs lettres délicieuses.

Il est impossible d'aimer beaucoup Jésus-Christ sans aimer la Vierge Marie, sa mère. A l'exemple de saint Bernard, de Bossuet et de tant d'illustres personnages, Louis Veuillot avait pour cette Reine Immaculée la piété tendre et la confiance imperturbable d'un enfant. Il récitait le chapelet tous les jours et portait le scapulaire et la médaille miraculeuse; il a composé un livre sur le *Sub tuum;* à ses correspondants capables de le comprendre, il promettait de les recommander à Notre-Dame, et il les priait d'intercéder pour lui auprès d'elle.

Dans une lettre où il donne à son ami, Émile Lafon, des avis excellents et des notions très élevées et très pures sur le mariage et la famille chrétienne,

nous lisons : « Je ne te laisserai point partir pour cette destinée nouvelle sans te souhaiter bon voyage. Tu sais que je n'ai jamais eu beaucoup d'inquiétudes sur ton bonheur ; tu me sembles fait pour être heureux, surtout depuis que tu as en toi l'élément du bonheur sûr et durable : l'amour de Dieu... Mon cher Émile, j'ai voulu te dire tout cela, moins pour te l'apprendre que pour te prouver combien je songe à toi et combien je désire que tu sois heureux. Ce que je te souhaite, je le demanderai à Dieu ; ce que je te conseille, je le prierai de t'en instruire. Tu vas te marier pendant le mois de Marie : c'est une belle époque. Puissent les fleurs bénies de la religion embaumer toute ton existence et celle de ta famille, comme les fleurs de la terre vont embaumer la fête de ton mariage ! »

A son frère, dont l'avenir l'avait beaucoup inquiété, il dit : « Depuis que tu marches sous l'égide d'un *Ave Maria*, je m'en soucie moins. »

A peu près vers la même époque, nous lisons dans une lettre où l'amour fraternel déborde : « Non, tu ne sais pas, et nul ne le sait, s'il n'est chrétien, ce que Dieu peut faire d'un homme et toutes les belles récoltes qu'il peut tirer du champ

le plus aride. Aide-nous, mon frère; soyons doublement frères par le sang et par la foi. Depuis longtemps je n'osais plus rien te dire, je me contentais de prier : je vois bien et j'en bénis Dieu, que mes prières n'ont pas été entièrement perdues ; mais il faut que tu viennes à notre secours pour te sauver. Te sauver ! entends-tu ? Hélas ! que ce mot est terrible quand c'est un frère qui le dit à son frère !... Recommande-toi à la Sainte Vierge ; et, si tu ne sais pas de prières, dis seulement : O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

De la Suisse, qu'il parcourt en pélerin plus encore qu'en touriste, il écrit aux siens : « J'ai demandé à la Sainte Vierge, au bout de mon pélerinage, non pas d'aider à ma fortune, mais de vous soutenir et de vous garder tous, mes chers enfants. Ce sont là les prières que je fais de bon cœur. » Après avoir terminé l'un de ses ouvrages, il se hâte d'annoncer l'heureuse délivrance : « J'ai enfin écrit ce bienheureux mot : *fin*. C'est samedi, à sept heures, que j'ai fait la belle barre finale. Ouf ! Le soir même, Moncarthur et moi nous avons été brûler un beau cierge à Notre-Dame des Victoires, et nous y sommes revenus communier le lende-

main. Que le bon Dieu maintenant bénisse l'ouvrage ! »

C'est pour obéir à ce sentiment de piété que Louis Veuillot voulut donner à sa fille aînée le nom de Marie, et qu'il fut un des premiers et des plus vigoureux champions de Lourdes et de la Salette. Comme à Bossuet, la dévotion à la sainte Vierge lui a inspiré des pages immortelles qui prendront rang parmi les chefs-d'œuvre de notre langue. Cet homme, qui avait pour les inventions mécaniques et les engouements scientifiques de son siècle un œil indifférent et des paroles d'un mépris inexorable, était joyeux et fier de toutes les merveilles, de toutes les transformations et de tous les accroissements du culte de Marie. La vue d'une Madone au détour d'une vieille rue ou les sons lointains de l'*Angelus* au milieu de la campagne éveillaient en lui de douces images et de consolantes pensées.

Rien n'est vulgaire et banal dans les cérémonies catholiques, pour qui sait entrevoir dans le rite matériel le reflet symbolique de l'âme et de Dieu. Louis Veuillot était de ceux-là. « Nous n'avons pas suivi la procession à cause du soleil ardent qui aurait vaporisé nos faibles cervelles; mais nous

avons reçu la bénédiction, à genoux, en pleine place publique, dans la bonne poussière du bon Dieu. Deux personnages m'ont particulièrement attendri : un caporal de pompiers, âgé de plus de quatre-vingts ans, un tambour des enfants, âgé de moins de six ans. Le caporal tenait son sabre d'une main tremblante et marquait le pas d'un pied tremblant. Le tambour tambourinait comme un petit enragé, accompagnant toujours. Ces simplicités autour du bon Dieu me donnent des envies de pleurer. »

Il fut un de ceux qui aidèrent le plus Pie IX et dom Guéranger à faire adopter la liturgie romaine dans tous les diocèses de France. Sans se préoccuper du point de vue esthétique ou littéraire, ce qui est abaisser la question, il voyait surtout dans ce changement un nouveau lien pour rattacher le présent avec le passé et l'Église de France avec Rome, la mère et la maîtresse de toutes les églises.

CHAPITRE III

LA FAMILLE

Le fils. — L'amour fraternel. — L'époux. — Vues sur le mariage et l'éducation. — Le père. — Le foyer en deuil et la grandeur du chrétien. — La famille agrandie.

Après l'amour du Christ et de son Église, l'amour le plus fort et le plus doux qu'il y ait ici-bas, est celui de la famille. Il fut exquis dans Louis Veuillot et il suffirait pour lui faire une place à part dans le monde des écrivains et des artistes, où ce chaste et délicieux sentiment semble de jour en jour plus inconnu, peut-être parce qu'il ne vit que d'élans purs et d'austères sacrifices.

Ce batailleur, dont la langue forte et claire se chargeait si volontiers de foudres et d'anathèmes

et dont l'ironie devenait quelquefois si acérée, se montre toujours d'une tendresse et d'une abondance incomparables quand il s'agit de décrire les affections les plus délicates et les mouvements les plus subtils du cœur, surtout quand il s'épanche auprès des siens et quand il leur répète, sans s'épuiser jamais, combien il les aime, combien il languit loin d'eux et combien il désire les revoir.

Personne avant lui, pas même Sévigné, pas même Joseph de Maistre, n'avait parlé avec cette originalité savoureuse et ce naturel enchanteur. Par d'autres côtés ces grands rivaux, les seuls qu'il ait dans le genre épistolaire, peuvent reprendre leurs avantages; mais sur ce point des affections et des effusions de famille, il est hors de pair. C'est un feu d'artifice continu qui jaillit du cœur et se colore en passant de toutes les nuances d'un esprit merveilleux, sans rien perdre de sa chaleur et de son évidente sincérité. Sainte-Beuve avait déjà signalé ce côté du génie de Louis Veuillot, ces sources vives de tendresse dans une âme de lutte et de combat; mais ce qu'il regardait comme une exception et une surprise, est en réalité la règle et l'ordinaire. Dans les anfractuosités et sur la pente

de cette montagne abrupte, l'œil peut contempler la floraison la plus variée et la plus brillante, l'odorat s'enivrer des parfums suaves qui s'envolent des plus humbles plantes, embaument l'air qui passe et se répandent jusque dans la plaine. Ceux qui connaissaient le journaliste, le conteur, le poète et le romancier savaient cela; mais bien peu soupçonnaient l'immense profondeur de ce sentiment et la beauté ravissante de son langage, avant la publication de la *Correspondance*.

Fils aimant et respectueux, il ne parle qu'avec émotion de son père, un honnête et vaillant ouvrier qui était digne de goûter les joies et les espérances de la religion chrétienne et qui en fut privé presque jusqu'à la fin par le malheur des temps et par l'égoïsme imprévoyant de la bourgeoisie voltairienne qui triomphait alors. Son cœur revient souvent à ce cher et douloureux souvenir. Tantôt ce sont des paroles amères et des anathèmes qui s'échappent de ses lèvres, quand il songe aux duretés, aux injustices et aux sophismes dont ce robuste et stoïque travailleur a été la proie, comme dans la préface des *Libres penseurs;* tantôt ce sont des pages émues et souriantes consacrées à des sou-

venirs intimes d'enfance et à des scènes de famille, comme au début de Rome et de Lorette. Qui n'a gardé la vision et le souvenir de ce conseil plein d'angoisses et de naïves espérances, où le père et la mère, assis près du foyer, se demandaient ce que deviendrait l'enfant, tandis que Louis écoutait de toutes ses oreilles, faisant semblant de dormir?

La piété filiale est susceptible et fière. Mirecourt et V. Hugo avaient eu l'infamie de manquer de respect à la digne mère de Louis Veuillot. Il écarte aussitôt, avec un légitime dédain et une assurance pleine d'autorité, ces insinuations lâches et ces injures grossières. Notons simplement ici la supériorité de cette délicatesse chrétienne et de cette réserve sur la fatuité de Lamartine qui décrit sa mère et ses sœurs avec une complaisance de mauvais goût. Quel contraste surtout avec le cynisme inconscient de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* — c'est-à-dire par lui-même — quand il ne craint pas de flétrir sa mère en nous disant que cette malheureuse abandonnait à ses fils les livres les plus suspects pour s'épargner la peine de les examiner ou même l'ennui d'en lire de peu intéressants. Sur ce point, Louis Veuillot peut être com-

paré à ce que l'histoire nous montre de plus reconnaissant et de plus affectueux, à Joseph de Maistre, à Mgr Pie et à Mgr de Ségur, pour ne parler que des contemporains.

Pourtant c'est par la vivacité et la constance de son amour fraternel qu'il s'est fait remarquer. Lui-même a raconté avec un épanouissement de cœur très sensible la joie qu'il ressentit à cinq ans en voyant pour la première fois son petit frère Eugène dans son berceau, le charme de leur amitié d'enfants et d'écoliers, plus tard les jouissances de leur union d'hommes et de leur collaboration d'écrivains.

« Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur ; dès qu'il put parler, il me consola ; car l'affliction et la douleur n'épargnèrent point mes jeunes ans. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse, parce que cet enfant m'a aimé... » Après le récit égayé de sourires et de larmes qu'il fait des escapades et des espiègleries de leur adolescence, des fêtes ingénues qu'ils se donnaient, et dont la bonne humeur et la bonne santé faisaient les frais, il ajoute :

« Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement

nous sommes en âge d'hommes et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point changé. Nous sommes encore ces deux frères qui se rendaient à l'école ensemble, portant leurs provisions dans le même panier, ayant les mêmes adversaires, les mêmes soucis, la même fortune et les mêmes plaisirs : l'un ne peut souffrir, que l'autre ne pleure ; l'un ne peut se réjouir, que l'autre ne soit heureux : l'un ne peut tenter une aventure, que l'autre n'en coure les chances aussitôt. C'est pourquoi, après des séparations, des épreuves, des vues diverses, nous nous sommes embarqués sur le même navire, afin de défendre le même pavillon. Anges du ciel, dites ce qui s'est passé dans mon cœur quand ce bien-aimé frère, sortant enfin des ténèbres où nous avions marché tous deux, où je l'avais laissé avec tant de tristesse, vint me rejoindre au banquet de la vie et me fit sentir qu'il était deux fois mon frère ! Quel rajeunissement de cette amitié toujours si jeune ! Quelles effusions nouvelles d'une tendresse si souvent prouvée ! Quelle certitude ineffable de n'être plus séparés ni dans la vie ni dans la mort ! »

Le dévouement du frère aîné pour ses jeunes

sœurs est encore plus caractéristique et plus admirable. Même avant que la foi eût éclairé et purifié son âme, quels graves soucis pour leur éducation, pour leur innocence, pour leur piété, et longtemps à l'avance pour leur avenir et leur bonheur. Il y a dans ces préoccupations quasi paternelles du jeune homme quelque chose d'infiniment touchant.

A travers les routes de la Suisse et de l'Italie, au milieu des palais de Florence fermés comme au temps des Guelfes et des Gibelins, au pied des statues de Michel-Ange et devant les peintures de Raphaël, il pense aux siens et cette pensée l'étreint avec une irrésistible puissance.

« Oui, va, je t'aime, mon frère, de toute l'ardeur de mon âme. Je l'ai bien senti, le jour de ton départ, lorsqu'il a fallu te laisser aller seul pour la première fois. Que de transes j'ai éprouvées jusqu'à ce que je t'aie vu bien solidement et bien tranquillement établi ! Et depuis, me sentant un frère, j'ai moins senti le besoin de placer ailleurs mes affections ; je les ai, au contraire, retirées une à une, pour les mettre sur toi, mon seul frère et mon seul ami, mon enfant pourrais-je dire, car il y a quelque chose de paternel dans la tendresse

que je t'ai vouée. Ces cinq années que j'ai de plus que toi ont été pleines de tant de choses qu'elles m'ont rapidement vieilli. Il me semble qu'elles me donnent des devoirs que j'aime à remplir et des droits que tu ne contestes pas. Ecoute-moi donc, cher enfant, quand je te donne un conseil, non comme un précepteur qui veut morigéner, mais comme un ami plein de soucis et d'inquiétudes, qui se rappelle ses fautes et ses souffrances dans la route où tu marches après lui, et qui voudrait te les épargner. »

Puis il vient à ses sœurs qui grandissent : « Recommande-leur fréquemment, comme je le fais moi-même, d'accomplir soigneusement leurs devoirs de religion. Je ne sais pas où est notre refuge, mais évidemment celui de nos sœurs est là et ne peut être que là. » L'instinct du cœur devançait les lumières de la religion.

Parfois, surtout au commencement de sa vie chrétienne, des doutes, des angoisses, des combats et de terribles orages intérieurs l'assaillent ; il a d'affreuses tentations de découragement. Le souci de ses yeux malades vient encore attrister ses prévisions pessimistes :

« Il y a bien des moments, cher frère, où je ne suis pas rassuré sur l'avenir. Je ne puis me dissimuler que ma vue baisse sensiblement, et je sens que le dernier terme de cette brillante course dont il était question jadis, pourrait bien être une nuit soudaine. Mon palais sera celui des Quinze-Vingts, et l'homme qui se proposait de mener les autres, finira par être sous la conduite d'un caniche. Ainsi plaît-il à Dieu ? Ainsi soit-il ! Là m'attendent peut-être beaucoup de consolations que je n'ai pas trouvées jusqu'à présent. Je n'en suis pas moins résolu à vivre jusqu'au dernier crépuscule, pour les combats de Dieu. »

La pensée du frère et des sœurs à soutenir et à guider venait alors relever et relancer cette âme virile. Il oubliait ses craintes, ses tristesses et ses amertumes en songeant à leurs besoins, à leurs joies, à leurs progrès, à ce qui pourrait les rendre plus contents et meilleurs.

« Nos sœurs sont ici ; on les a fait venir pour voir une prise d'habit. Annette est toujours mal portante et a beaucoup maigri. Elise atteint les proportions maternelles. On ne peut rien voir de plus gros, de plus riant, de plus frais, de plus noir

et de plus charmant quelquefois : elle a des yeux d'ange et des épaules de maçon. Sans être d'une vertu idéale, il me paraît qu'elles ont, l'une et l'autre, de bien bonnes et de bien sérieuses qualités, et surtout une innocence céleste, avec une droiture de cœur qui leur fait tout pardonner. »

Une autre fois il écrivait encore à Eugène : « Les sœurs sont toujours magnifiques. Nous avons eu le bonheur, ce matin, de communier tous les trois, et nous t'avons bien recommandé à Dieu. Très cher petit frère, aime-nous bien et prie pour nous. Travaille, travaille surtout pour le bon Dieu, qui nous comble de tant de faveurs que le P. Varin n'en revient toujours pas. »

Sa fraternelle sollicitude descend aux plus minimes détails, comme l'eût fait la plus vigilante des mères. Il songe aux bonshommes de pain d'épice, aux petits cadeaux, aux sorties, aux visites, aux jours de fête, à tout ce qui peut amener un rayon dans un ciel d'enfant ou en écarter un nuage. Il y a sur ce sujet mille passages dans ses lettres qui étonnent et qui attendrissent. Cette tâche volontaire et bénie avait mis tout à coup dans la tête du jeune homme à l'imagination vive, elle amenait

naturellement au bout de la plume du journaliste à l'humeur si gauloise et si libre des conseils et des réflexions d'une maturité et d'une prudence que l'on ne rencontre pas toujours, hélas ! dans les pères et les mères de famille.

Nous avons quelques lettres de Balzac à sa sœur. Que l'on compare cette amitié sincère mais triviale et lourde avec la prodigieuse et chaude abondance de Louis Veuillot! Les formules les plus énergiques, les plus fraîches, les plus pittoresques et les plus originalement aimantes et expressives jaillissent à propos de tout. C'est une source vive et joyeuse dont le murmure et les flots ne tarissent jamais ; c'est un charme par la soudaineté et le naturel, un ravissement par la beauté familière et la poésie entraînante de ces effusions sans apprêt et sans prétention. La plume écrit de l'abondance du cœur et ne peut épuiser tout ce qu'il lui suggère.

Dès que Louis Veuillot eut trouvé dans les enseignements et les trésors de la foi pratique la lumière, la force et l'idéal qu'il cherchait, avec quelle ardeur, quel zèle et quel tact il travailla pour la conversion de son frère ! Cette chère et doulou-

reuse préoccupation le poursuit partout, à Rome aux pieds de Pie IX, en Algérie aux côtés du général Bugeaud, sur les lagunes de Venise et plus vivement encore devant Dieu.

Un désir si véhément devait être exaucé. Dès lors quelle douceur et quelle confiance dans cette vie de foi partagée, de combats communs et de journées laborieuses sous le même pavillon.

Dans un moment de crainte où ses yeux étaient « en fourrière » il faisait ce souhait : « Toi, mon fils et mon frère, ma famille et mon amour, tu m'as embaumé le cœur pendant cette semaine. Prions Dieu de nous réunir à son service ; dans le même bivouac, nous sentirons peu les fatigues de la guerre. Il nous faut deux plumes, mais il suffira d'un encrier. »

Pour lui rien n'est beau, rien n'est désirable comme le visage et le sourire des siens, comme l'intimité et les causeries de cette famille qu'il a formée, qu'il a élevée et rendue chétienne, dont il est le protecteur, le conseiller et le père. Partout ailleurs il est malheureux, malgré les caresses de la gloire et de l'amitié ; il languit, il compte les jours et les heures ; il ne lui suffit pas d'écrire ; il

part, sitôt qu'il le peut, le cœur palpitant à la pensée d'embrasser Eugène, Elise, Annette et de recommencer les longues soirées où le bonheur de se voir, de s'entendre, de s'aimer et de se sentir pressés les uns contre les autres fait oublier le reste du monde. Près d'eux sa vie est une fête perpétuelle. Il se sent assez de verve dans l'esprit, d'entrain dans l'imagination et d'amour dans le cœur pour en faire les frais.

Voici ses confidences au bon et naïf abbé Morisseau qui fut un de ses fidèles amis de la première heure : « J'ai maintenant auprès de moi mes sœurs, et j'admire, dans la joie d'une reconnaissance inexprimable, combien Dieu les a changées. Il a redressé ces petites ronces stériles ; il en a fait des arbres qui donneront, tout le fait espérer, de bons fruits. Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à ces enfants. Elles sont vos nièces, en effet, puisqu'elles sont mes filles, et que mon cœur attache au vôtre toute ma parenté. »

« Bénirons-nous jamais assez le bon Dieu du partage qu'il nous a fait dans ce monde, où il y a cependant pour nous tant de Jacquots et si peu d'argent ? » Voilà le cri habituel et spontané de son

âme, qu'il recommence toujours avec une allégresse et une variété infinies. Les premiers volumes de la *Correspondance* nous font assister à tous les détails de cette jeunesse et de cette vie cachée au troisième étage d'une maison encore peu connue de la gloire et dont la joyeuse humeur, les projets littéraires et surtout l'affection fraternelle formaient presque tout le luxe. Les bruits politiques et les soucis n'y jetaient pas même une ombre sur l'enthousiasme et la confiance en Dieu. Combien les misérables préoccupations de la richesse ou du plaisir eussent paru basses et tristes auprès de cette gaieté de travail, de régularité, de prière et d'union. On n'y pensait même pas ; non plus qu'aux ardeurs et aux iniquités de la polémique.

Plus tard la famille s'agrandira sans changer. Résistons au plaisir de transcrire ici les conseils délicats et les spirituels encouragements de bienvenue que Louis Veuillot donne à sa nouvelle sœur Louise, la femme de son frère Eugène. Laissons encore les immortels badinages adressés à ses neveux Pierre et Bernard, où de si grandes et de si pratiques leçons sont mises au niveau de ces petites tailles sans en être amoindries. Ils ont fait le

tour de la presse et personne assurément ne les a trouvés inférieurs aux boutades célèbres et profondément sages que Joseph de Maistre adressait de Saint-Pétersbourg à ses filles Adèle et Constance. Les lettres de Louis Veuillot ont un danger presque inévitable : quand on les lit ou quand on les cite on ne peut plus s'arrêter. Comment se priver ou priver les autres de tant de précieux joyaux?

La nature et l'Evangile veulent que toute autre affection s'efface devant l'amour de l'époux et du père, et c'est ici que Louis Veuillot montre toute la profondeur et toute la richesse de sa sensibilité. Cet homme, que des critiques ignorants ou jaloux ont peint de si sombres couleurs et qu'on a souvent accusé de n'avoir que du fiel, a parlé de l'amour, du mariage et de la famille avec une fraîcheur de sentiment, une élévation de vues, un charme de pureté et une chaleur d'accent qu'on ne retrouve chez aucun de nos contemporains. *Rome et Lorette*, *Çà et là,* les *Historiettes et fantaisies,* tous ses livres enfin, ont sur ces sujets des pages très connues, mais trop peu connues encore; ses lettres en débordent; il y en a jusque dans ses vers. Mentionnons seulement quelques titres : *La ville de*

Chignac; Lettre à l'épouse imaginaire; Marianne, Chamounix, Vingt ans après; Madeleine; La chambre nuptiale; Une Samaritaine; Corbin et d'Aubecourt tout entier; Le Cyprès. Cette note résonne souvent dans ces terribles *Libres-penseurs* où l'on affecte de ne voir que d'amers sarcasmes et de violents anathèmes. Donnons-en un exemple. Louis Veuillot reproche aux chantres éternels de l'amour de n'avoir jamais senti le rayonnement d'une vive et pure flamme et par conséquent de n'avoir jamais su faire tressaillir les cordes intimes de l'âme.

« Dans les commencements, peut-être, ils avaient un certain frémissement de désir timide, qui trompait nos cœurs, trop faciles à se laisser charmer. Cette émotion perdue, ils n'ont plus qu'une effronterie charnelle, un souvenir de débauche fatiguée, non assouvie, qui n'atteint plus au cœur.

» Ils n'ont point aimé; la passion n'a pu prendre racine dans ces âmes sèches. Ce n'est pas que je croie beaucoup à ces grandes amours des romans. Si je n'avais vu deux ou trois coiffeurs ou gardes municipaux qui ont assassiné des modistes infidèles, trois ou quatre fleuristes qui se sont asphxiées

pour des tailleurs parjures, je dirais que ces grandes amours sont de purs jeux d'imagination. »

Il faut lire à la suite deux pages d'une émotion pénétrante où l'auteur laisse, malgré lui peut-être, transpirer l'émotion de chers et ineffaçables souvenirs.

L'affection sincère ne peut exister sans respect et sans désir de sacrifice. Cette pensée très souvent exprimée par Louis Veuillot est au fond d'une spirituelle boutade sur le tutoiement adressée d'Afrique à l'*épouse imaginaire*.

« Une autre chose que j'aimerais beaucoup, ce serait qu'il n'y eut point entre nous de tutoiement. Cette habitude qui commence à devenir générale, je la trouve contraire à la majesté de la famille, au bon ordre, à la politesse, à la pudeur des relations, je dirais presque à la cordialité entre les époux. La colère même ne fait point dire certaines choses blessantes à ceux que l'on ne tutoie pas. Ces formules de déférence que le tutoiement supprime, sont un tamis qui laisse aisément passer la poudre d'or, et qui arrête le sable et les gravois. Jamais, autant que mon cœur a d'expérience et de mémoire, aucune affection n'a rien perdu en fran-

chise, pour être restée dans les bornes du respect. L'homme que j'aime le plus, à qui je dis librement tout ce que j'ai dans l'âme, c'est le Père Joseph, que je ne tutoie pas. Je ne tutoie pas ma sœur; et certes jamais frère n'aima plus tendrement, et je peux dire encore, ne fut plus tendrement aimé.

» Pourquoi donc tutoierais-je ma femme? La dignité d'épouse, la dignité de mère n'imposent-elles pas de scrupuleux égards? N'en est-il pas ainsi de cette autre dignité dont le mariage m'investit moi-même, et qu'il élève encore plus haut que celle dont l'épouse est revêtue? Je ne me fais pas à l'idée de vous tutoyer, et que dans votre maison, devant vos enfants, si plusieurs femmes sont là réunies, celle que je devrai davantage honorer, sera précisément celle que mon langage honorera le moins. Et puis, encore une fois, ce tutoiement public des époux a quelque chose d'odieux, que je ne veux point expliquer, qui se sent assez d'ailleurs. Oh! vraiment, non, je ne vous tutoierai point.

» Quoi! tandis que vous ne serez qu'une jeune fille, qu'une étrangère, je vous traiterai avec toute sorte de considération; mais à peine vous aurai-je

donné mon nom, que j'irai vous parler comme si vous aviez perdu de votre prix! Cela me révolte!

» Sans doute notre union me fera découvrir en vous des imperfections que je ne puis soupçonner; mais aussi combien de vos vertus que j'ignore me seront révélées! Faut-il aussi perdre tout souvenir et tout vestige de ce temps où mon âme vous adresse en silence tant de chastes pensées? Restez toujours, dans notre langage, ce que vous êtes maintenant pour moi. Je vous aime comme je veux vous aimer toujours. Nous garderons sous un cristal votre blanc bouquet de mariée, et dans nos paroles une douce odeur du matin de notre affection. »

Ainsi, même dans ces jeux d'esprit et ces paradoxes, on reconnaît sans peine une main très habile et une âme très haute et très délicate.

Notre temps ne voit guère dans le mariage qu'une union de plaisir, d'intérêts, de convenances; tout au plus un moyen de perpétuer la race et de s'assurer un appui, des soins et une compagnie fidèle pour le pénible voyage de la vie. On veut les avantages, mais on décline les charges. Louis Veuillot en avait une idée plus vraie et plus belle. Il a écrit sur ce magnifique thème des pages innombrables,

d'une analyse subtile, d'une exquise émotion et d'une réserve toute chrétienne.

Pour lui le mariage est l'union, devant Dieu, de deux âmes qui veulent, avec la grâce du sacrement, se perfectionner, s'aimer, donner des enfants à l'Eglise et des saints au ciel. Ce n'est donc pas la richesse ou la beauté, mais le caractère et la vertu qu'il faut regarder en premier lieu. L'image du Christ doit rayonner sur le nouveau foyer, en être la sauvegarde et la joie. L'âge alors pourra flétrir les corps, il ne fera qu'embellir les âmes. Les liens de respect, de tendresse et de secours mutuels qu'une heure bénie a formés se resserreront chaque jour davantage et dureront une éternité.

Les enfants apparaissent-ils! C'est un amour mêlé de vénération et de crainte qui les accueille dans le cercle de la famille. Le père et la mère chrétiens ne voient pas seulement en eux une image de leurs traits, une création de leur sang, le prolongement de leur vie, les héritiers de leur fortune, de leur nom, de leurs habitudes et de leurs vertus; ils y voient des âmes immortelles à élever et à sauver, des êtres déchus et fragiles à corriger et à préserver, des fils de Dieu et des frères de Jésus-

Christ à honorer et à chérir. De tous ces sentiments réunis se forme un idéal indéfinissable de tendresse et de gravité qui dépasse infiniment cet instinct sensuel qui énerve l'éducation moderne. L'un a sa source dans l'âme intelligente et chrétienne et il vit de sacrifices ; l'autre nait de l'animalité et n'aspire qu'à jouir.

L'éducation des enfants est la grande affaire de la famille. On retrouve dans les ouvrages et dans les lettres de Louis Veuillot tout ce qu'il y a d'essentiel sur ce point capital où l'ignorance et le pédantisme ont débité tant d'inepties. Chez lui c'est le bon sens français et le bon sens catholique qui parlent. Par ce temps de lycées de filles, d'écoles laïques ou neutres, de molles gâteries, d'usages démocratiques et de surmenage stérile, il serait bon de réunir tout ce qu'il a écrit là-dessus ; c'est un programme ou plutôt un traité complet.

A ses yeux la religion et même la piété devraient être la base de tout ; seules elles sont capables d'opposer une digue aux passions, de régler le cœur et de prévenir les écarts de la liberté. La modestie, la douceur, la patience, le goût du travail et de la solitude sont les premières qualités des

jeunes filles et des mères. Il n'entend pas qu'elles soient ignorantes, gauches ou sottes. Rien n'est plus sérieux, au contraire, et plus étendu que la science qu'il leur demande ou qu'il leur permet.

L'instruction religieuse, à elle seule, comprend un vaste ensemble d'études et de connaissances aussi élevées que pratiques. Il y joint des notions de littérature, d'histoire ancienne et moderne, de philosophie, de sciences naturelles et physiques, la peinture, la musique et les langues, sans en excepter le latin. Tout ce qui est bon est permis, tout ce qui est utile est conseillé, tout ce qui est nécessaire est imposé; mais à la condition rigoureuse de ne jamais faire parade de son savoir pour humilier les autres ou s'exalter soi-même. Le diplôme d'*enfant de Marie* ou de *congréganiste* lui semble un titre supérieur à tous les brevets universitaires et un plus sûr garant pour la paix et l'honneur du mari. S'il est sans pitié pour le bas-bleu, même célèbre et caressé par les journaux, il vénère et chérit madame de Sévigné et tant de femmes plus admirables encore qu'il a vues dans le monde et dans les couvents.

L'éducation austère et simple des maisons reli-

gieuses est excellente; mais rien ne remplace les premières leçons de la mère. Elle doit deviner les inclinations et les défauts naissants des petites âmes que Dieu lui a confiées, leur inspirer les premiers goûts de l'étude et les premières impressions de la vertu. L'habitude de se vaincre contractée de bonne heure, le goût de la méditation et de la prière, la fréquentation des sacrements, la pensée de Dieu toujours présente, voilà ce qui peut donner à ces natures impressionnables et mobiles la force de résister aux orages de leur propre cœur, aux sollicitations de la mode et du monde, enfin à tous les dangers et à toutes les tristesses de la vie.

Louis Veuillot fut admirablement secondé dans ce chef-d'œuvre difficile par sa sœur Élise qui montra la prudence, la douceur et le dévouement d'une mère. Cette immolation a eu sa récompense non seulement dans le succès des élèves et la reconnaissance de la famille, mais encore dans l'admiration publique et dans la glorieuse immortalité que lui assurent la *Correspondance*, et ces magnifiques portraits que Louis Veuillot a tracés de sa sœur avec toute la finesse de son pinceau et toute l'affection de sa paternelle gratitude.

« J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards, comme aux regards des anges, par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, toi qui par amour de Dieu t'es refusée au service de Dieu, et qui par charité te sèvres des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui. Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Là, tu restes, comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patiente, te donnant tout entière et ne recevant qu'à demi. Tu as donné jeunesse, liberté, avenir ; tu n'es plus toi-même ; tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie ; tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants. Et dans ce travail, et dans cette abnégation, et dans ces douleurs, tu cherches et tu trouves pour repos d'autres infirmités encore à secourir, d'autres faiblesses à sou-

tenir, d'autres plaies à guérir! Oh! sois bénie de Dieu, comme tu l'es de nos cœurs! »

La mort ne tarda pas, en effet, à frapper Louis Veuillot à l'endroit le plus sensible. Il avait trouvé une femme digne de lui et leur union avait été ce qu'on pouvait attendre de cœurs si purs, si aimants, si généreux et si chrétiens. Dieu l'avait bénie, quand il lui plut de la rompre et de retirer à l'héroïque champion de l'Église la douce et fidèle compagne sur laquelle il aimait à s'appuyer.

Nous avons très peu de lettres de Louis Veuillot à sa femme; mais celles qu'il écrivit après l'avoir perdue nous les font connaître suffisamment l'un et l'autre. Citons celle-ci à un ami :

« Cher monsieur, Dieu a récompensé une sainte qui avait gagné sa couronne, et puni un pauvre pécheur : il faut courber la tête, adorer et se convertir.

» Quand j'ai annoncé à ma chère femme qu'elle était bien près de quitter la vie, elle a levé les yeux au ciel, et, sans se permettre de verser une larme sur ses cinq petites filles ni sur elle-même, elle a dit : *Que la volonté de Dieu soit faite!*

» Voilà ce qu'il faut que j'apprenne à dire; c'est

la grâce que mes amis doivent demander pour moi.

» Rien ne peut me consoler; mais Dieu, qui frappe toujours en père, daigne me fortifier. Il m'entoure de compassion, de secours ; il m'éclaire à cette lumière sereine et vive qu'il a mise, pour qui sait voir, dans les mains fécondes de la mort.

» Mon frère est près de moi; je pouvais tout attendre de sa tendresse, et elle me montre des trésors dont je suis presque surpris. Ma sœur se dévoue pour élever mes enfants qui retrouveront en elle presque leur mère.

» Mes adversaires d'un instant viennent se réconcilier sur ce tombeau qui exhale la paix. M. de Montalembert m'a écrit deux fois avec un sentiment de compassion fraternelle qui honore bien son cœur et dont le mien est profondément touché. Je serais consolé, si je pouvais l'être. Mais que Dieu veuille accroître ma force et qu'il me laisse ma douleur; que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Après tout, sa volonté est que nous nous sauvions. Un tel résultat ne nous permet pas de disputer contre lui sur

les moyens qu'il emploie et les chemins qu'il indique. »

Ce pieux souvenir ne s'effaça jamais de l'âme résignée de Louis Veuillot et les incidents les plus banals suffisaient à montrer que cette blessure était toujours vive. Lorsqu'il vit les habits de deuil disparaître peu à peu autour de lui, son cœur en souffrit comme d'un outrage à la chère défunte. Une autre fois et longtemps après il dut écrire à la femme de son frère. La lettre fermée il commence à tracer l'adresse; mais à peine ces deux mots jadis si joyeux : *Madame Veuillot*, furent-ils sur le papier que l'image de sa douce Mathilde passa devant son âme et qu'un flot de larmes s'échappa de ses yeux. Ainsi l'amour des époux chrétiens consacré devant l'autel, en présence de Dieu, resserré et purifié par des devoirs et des souffrances partagés, est plus fort que la mort; il participe de la sainteté et de l'immortalité de l'amour de Jésus-Christ pour son Église.

Dans une de ses poésies, Louis Veuillot a décrit merveilleusement l'épouse simple et dévouée qui méprise le monde, et se contente de faire le bonheur de son mari et de ses enfants. Nous aimons à

penser que l'auteur, en traçant ce portrait, regardait autour de lui ou dans ses souvenirs.

Elle n'avait point lu *Sibylle,* ce doux livre
Qui fit verser des pleurs tant, que monsieur Feuillet
Rendit songeur le vieux George qu'on oubliait.
Dès le chapitre trois, renonçant à poursuivre,
Elle dit pour raison que cela l'ennuyait.

Aucun mensonge! Rien, sur la toile vivante,
Au modèle muet ne semblait ajouté.
C'était son buste frêle et sa lèvre indolente,
C'était sa chevelure atone et peu savante,
Son œil sans flamboiements, — et c'était la Beauté!

Je regardais encore : oh! l'aimable visage!
Comme parfois sous l'herbe on devine la fleur,
L'art du peintre faisait chanter dans cette image
Je ne sais quel reflet d'âme profonde et sage
Et faite pour tout vaincre, — et c'était la Douceur!

Le corsage fermé par la pudeur jalouse,
Le fidèle regard sur le Ciel arrêté,
Promettaient à l'amour plus que la volupté :
C'était la Vierge encor qui vivait dans l'épouse,
C'était l'honneur, la paix, — c'était la Chasteté!

Cette femme tendre et forte qui vit cachée dans la maison, et dont la grâce parfaite est la fleur d'une

âme saine et le parfum d'un cœur charmant, n'est-ce pas l'idéal rêvé dans l'adolescence, possédé dans la joie pendant quelques années et pieusement regretté jusqu'à l'éternelle réunion dans le ciel ?

C'était le premier coup ; d'autres coups suivirent précipités et terribles. Ils n'abattirent pas le croyant, mais ils tirèrent du cœur du père les plus beaux cris de douleur et d'espérance surnaturelle que notre siècle ait entendus. Sous le marteau de l'épreuve on connut le métal dont cette âme était faite.

Cinq pauvres orphelines étaient restées, et il mettait tous ses soins et tout son bonheur à les former et à les voir grandir. Ces voix gazouillantes et bien aimées l'empêchaient d'entendre les clameurs de ses ennemis. Marie, l'aînée, faisait l'orgueil de son père. Son esprit, son caractère aimable et sa piété permettaient de tout attendre. Déjà sa main d'enfant rendait quelques services, quand la mort emporta ce rêve. Gertrude et Madeleine suivirent de près Marie.

Nous ne connaissons rien de plus émouvant et de plus sublime que les lettres écrites alors : « Je pleure, mais j'aime; je souffre, mais je crois.

Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux... Dieu fait bien ce qu'il fait, il agit avec justice et avec miséricorde. Je n'ai qu'à le bénir et qu'à lui demander de conserver dans mon cœur le baume purifiant de ces douleurs incomparables. Je sens que le soc qui déchire mon âme y dépose les germes de la vie éternelle. Étouffons donc de vains gémissements et ne songeons qu'à faire la volonté de Dieu. »

A un ami qui lui demandait quels étaient ses projets, il répond simplement :

« Je n'ai rien décidé pour aujourd'hui ; j'ai encore deux enfants et une œuvre dont l'intérêt doit passer avant celui de mes enfants eux-mêmes. Voilà où je dois user mes forces. Mais pour plus tard ma résolution est prise. Je ne descendrai pas ce saint escalier de cercueils pour rentrer dans la vie. Je demande à Dieu de mourir pauvre, sous l'habit de la pénitence. Mon choix même est fait, sauf la volonté de Dieu. Je suis porté à croire que je n'attendrai pas longtemps.

» Quand Marie est morte, c'était la grande blessure. J'ai pensé qu'elle n'était pas ouverte si large pour ne vomir qu'une partie de mon sang. J'ai cru qu'il en mourrait deux. Gertrude a suivi quinze

jours après. Quand j'ai vu Madeleine si longtemps malade, j'ai cru qu'elle remonterait au ciel pour l'anniversaire de mon mariage, qui tombait le 31 juillet; elle est morte le 2 août. A présent, je crois que le calice n'est pas vidé.

» Mais Dieu est toujours là et sera toujours là; et mon cœur est plein de ce miracle qui nous fait aimer toujours plus la main qui nous frappe toujours plus.

« Madeleine, qui n'avait pas trois ans, est morte comme ses sœurs, en faisant un acte de piété. Voulant voir si elle avait encore la connaissance, je lui présentai un crucifix qui a reçu les derniers baisers de sa mère. Elle tendit ses petits bras affaiblis, prit le crucifix, le porta à ses lèvres, sourit en regardant les cieux et rendit doucement le dernier soupir.

» J'avais achevé ce jour-là une neuvaine, durant laquelle je l'avais offerte à Dieu pour être Sœur des Pauvres, si elle devait vivre. Le lendemain les Sœurs des Pauvres vinrent douze à son convoi. Elles entouraient le cercueil et les passants croyaient que c'était une Petite-Sœur.

» J'ai fait rouvrir le tombeau de sa mère, et je

l'ai déposée à la place que j'avais réservée pour moi. C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde. Maintenant je n'ai plus rien, je ne veux rien acquérir; je mourrai sans posséder un tombeau.

» Très cher ami, priez uniquement pour que je sois consolé dans l'obéissance à la volonté de Dieu. »

Un secours inattendu mais très touchant vint, dès la première heure, consoler cette douleur. Louis Veuillot le raconte lui-même à madame de Montsaulnin : « J'avais préparé pour Madeleine un petit dossier de reliques de sa mère ; j'eus besoin de chercher dans les papiers de ma pauvre Mathilde pour trouver son acte de naissance, et mes yeux tombèrent sur cette sentence qu'elle avait écrite dans un livre de prières : *Ne nous attristons pas de ce qui n'attriste pas Dieu*. Ces mots écrits de cette main furent comme un cordial qui raviva mon âme. »

Les mois et les années, les revers et les triomphes passeront en vain. Ce deuil restera, comme le fer enfoncé au cœur d'un chêne. En voyant ses autres enfants jouer et s'ébattre, le père pourra sourire;

mais il songera involontairement à celles qui ne sont plus ; il tremblera malgré lui en les entendant tousser, et tout son sang frémira s'il entend appeler une enfant du nom de Marie.

Il écrit de Tréguier : « Madame, nous voici dans cette solitude qui nous semblait si désirable de loin. Nous y retrouvons, hélas ! les douloureux souvenirs auxquels nous aurions voulu échapper. Les lieux sont les mêmes ; nous revoyons les arbres, la mer, les collines, comme nous les avons laissés, le même ciel chaud et pur, les mêmes fleurs aux mêmes places ; mais il y manque la chère enfant à qui nous avions fait si grande fête de toutes ces beautés, qu'elle goûtait déjà. Marie ne joue plus dans le jardin avec ses compagnes de l'an passé ! son rire frais et innocent ne se mèle plus à ces rires qui retentissent, les mêmes aussi ! Quel vide immense dans quelques cœurs, et partout ailleurs inaperçu ! Et Gertrude, et Madeleine ! Ah ! il faut bien des fois dans la journée penser au ciel qui renferme tous ces trésors, et bien s'appliquer à cette pensée, que la douleur n'est que pour nous.

» Ces amers chagrins me font sentir l'amertume du vôtre. J'ai été bien à regret forcé de laisser pas-

ser l'anniversaire de votre deuil, sans vous envoyer un souvenir de mon amitié. Nous étions à Rennes, chez les Petites Sœurs des pauvres ; et là comme ailleurs, il a fallu donner au monde tout le temps qui n'a pas été donné à Dieu.

» J'aurais voulu que vous fussiez avec nous à la procession qui s'est faite dans les jardins des Petites Sœurs : il y avait plus de trois cents personnes, et nous seuls n'étions pas de la maison. J'étais bien ému à la vue de ces saintes religieuses, novices et professes, conduisant leurs pauvres vieillards sous les bannières de la Sainte Vierge et des saints. A un petit détour je vis Élise et mes deux filles qu'on avait placées dans un endroit écarté, à l'ombre, pour qu'elles vissent mieux le cortège. Elles étaient appuyées au mur de l'humble cimetière où repose une sœur Marie-Thérèse que j'ai beaucoup connue et beaucoup pleurée. En voyant mes enfants, je me rappelais les autres : Marie, qui a passé quelques jours dans cette maison ; Thérèse, filleule des Petites Sœurs ; Madeleine, morte dans leurs bras, et Gertrude, qui les aimait tant ! Mon cœur surpris comme par un orage éclata malgré moi ; tous les sanglots que j'avais contenus depuis deux mois

éclatèrent à la fois ; j'aurais voulu pouvoir me rouler par terre et mourir à l'instant.

» Mon frère, qui était à côté de moi, comprit ce qui se passait au fond de mon âme, et ses soupirs étouffés répondaient aux miens. Que je voudrais pouvoir me renfermer dans un désert et rester désormais seul avec Dieu ! Il n'y a plus rien dans le monde qui puisse être pour moi un élément de bonheur. Je ne reprends intérêt à la vie que par les côtés douloureux.

» Mes sœurs, mon frère et mes enfants paraissent se plaire ici ; je dis : ils paraissent, pour Élise qui ne se plaint jamais, et qui mourra sans se plaindre. Adieu. Priez pour nous. »

On ne parlait guère de ces absents ; on y pensait beaucoup et les regrets redoublaient à chaque anniversaire. Dieu avait exaucé Louis Veuillot ; en lui laissant son inconsolable douleur, il lui avait donné la force et la résignation. Il voyait l'angélique figure de sa petite Marie lui sourire du haut du ciel et il savait qu'il irait l'y rejoindre un jour.

On pourrait facilement signaler dans la *Correspondance* et dans les livres de Louis Veuillot de nombreux endroits où il a discrètement épanché sa

douleur. Dans les chapitres de *Çà et là* intitulés : *Vingt ans après* et la *Jagouine*, dans la *Chambre Nuptiale* des *Historiettes et Fantaisies*, dans la préface de *Corbin et d'Aubecourt* et ailleurs il y a des accents et des sanglots qui dénoncent l'homme qui a beaucoup aimé et beaucoup pleuré. Certains parfums, les plus pénétrants et les plus exquis, ne s'obtiennent qu'en broyant les plantes aromatiques des montagnes. C'est à ce souvenir toujours vivant et toujours poignant que nous devons la belle poésie du *Cyprès*, l'une des meilleures de l'auteur et du siècle.

Pour qui les vers ne sont pas un simple cliquetis de mots et de rimes, on chercherait en vain quelque chose d'aussi vrai et d'aussi parfait dans tout le bagage de Coppée, de Sully-Prudhomme et de Leconte de Lisle. Sainte-Beuve, dans deux articles où il a déployé son esprit ingénieux pour amoindrir Louis Veuillot, en ayant l'air de lui rendre justice, n'a pu s'empêcher d'admirer cette pièce et de le dire. Nous la transcrivons à notre tour.

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir ;
Mon cœur n'est plus le cœur surabondant d'espoir,
D'où la vie en chansons jaillissait comme une onde.

Je ne suis plus celui qui riait aux festins,
Qui croyait que la coupe aisément se redore,
Et que l'on peut marcher, sans que rien décolore
La beauté des aspects lointains !

Est-ce donc moi, mon Dieu ! qui sous un ciel de fête,
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant,
Du pied de vos autels emmenai cette enfant,
Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête ?
De quels rayons divins ce jour étincela !
Que de fleurs dans les champs ! dans les airs quels murmures !
Tout nous riait, les eaux, les bois, les moissons mûres...
Est-ce moi qui passai par là ?

Sur mont front qui se ride, ai-je tant vu de flammes ?
Ai-je d'un jour si beau vu le doux lendemain ?
Est-ce à moi qu'on a dit, en me pressant la main :
« Pour t'aimer j'ai deux cœurs ; je porte en moi deux âmes ! »
Plus tard, à ce bonheur quand vous mettiez le sceau,
Ai-je été ce mortel béni dans sa tendresse,
Qui vous offrait, Seigneur, des larmes d'allégresse
Prosterné devant un berceau ?

Dieu clément, est-ce moi ? les berceaux, la couronne,
L'avenir... Maintenant, quand je songe à ces biens,
J'ignore si je rêve, ou si je me souviens.
J'habitais dans la joie, et le deuil m'environne.
Le souffle de la mort plus tranchant que le fer
A moissonné mes fleurs dont les parfums périssent ;
Mille maux dans mon cœur à leur place grandissent.
O doux passé, regret amer !

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine,
Nous prend jusqu'à nos pleurs, tant Dieu veut nous sevrer,
Et nous perdons encor la douleur de pleurer
Tant de chers trépassés que l'esprit nous ramène.
Ah ! comme ils sont présents ! comme elle vit, la mort !
Comme l'on voit ses yeux entr'ouverts, ses mains roides !
Comme elle s'établit dans nos demeures froides,
Dans nos cœurs navrés qu'elle mord !

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, c'est tout à l'heure !
J'étais là, près du lit de mon père expirant,
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant...
Et vous, trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure,
Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris !

La mère, en s'en allant, des agneaux fut suivie ;
L'une partit, puis l'autre ! Avant qu'il fût deux mois,
De mes tremblantes mains j'en ensevelis trois.
Je les vois, mais non plus dans la fleur de la vie,
Non plus avec ces traits dont j'avais trop d'orgueil,
Au baiser paternel offrant leurs jeunes têtes ;
Mais telles que la mort, hélas ! me les a faites,
Immobiles dans le cercueil.

Mes pas suivent encor le char qui les emporte ;
Dans la fosse mon cœur tombe encor par lambeaux ;
Et comme les cyprès plantés sur leurs tombeaux,
Ma douleur chaque jour croît et devient plus forte ;

J'ai vu le champ romain, de ruines couvert,
Poussière de splendeur sans retour écroulée ;
Rien ne vit dans la plaine à jamais désolée ;
Le cyprès seul est toujours vert.

Le culte fidèle des morts n'empêchait pas le père de prodiguer aux survivants les plus douces caresses. Elles se répandaient à flots, de près et de loin, sur Agnès et Luce, les deux filles qui lui restaient, et sur ses neveux et ses nièces. C'étaient de charmantes lettres, où les plus sages conseils se cachaient sous d'aimables et ingénieuses allégories; c'étaient d'affectueux souvenirs, des souhaits de fête, de paternelles exhortations dont la brièveté et la vivacité ne permettaient guère les distractions ou le sommeil; c'étaient aussi d'innocentes et joyeuses plaisanteries, une chanson nouvelle, une surprise, de gracieux cadeaux.

Cet écrivain et ce polémiste qui n'était jamais à court, et qui savait rajeunir et renouveler les sujets les plus arides et les plus usés, n'était pas moins fécond ni moins inventif dans cette tactique et cette diplomatie enfantines. La plupart de ses billets sont de purs chefs-d'œuvre d'esprit et de tendresse, d'humour et de foi. La plume vole, mais le cœur

BIBLIOTHECA Ottaviensis

l'inspire et il ne vient au bout que des choses exquises d'à-propos, de sagesse et de gaieté. C'est une magie. Le reproche lui-même a des allures si fines et s'enveloppe de formules si spirituelles qu'on en aime la franchise sans en ressentir l'amertume. L'aiguillon pique; mais il y a toujours une goutte de miel au bout. Les exemples abondent; en voici un déjà célèbre.

A ma nièce Marguerite Veuillot, bonne petite fille de sept ans, un peu légère :

« Au Tréport, 31 juillet 1868.

» Ma nièce Marguerite,

» Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait tandis que je regardais la mer.

» Je lui ai dit : Qui es-tu? — Je suis un oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu.

— Oiseau du bon Dieu volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu?

» Alors il me dit : Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude; la connais-tu? — Je crois la connaître. — Cette petite fille est dans un couvent de Paris; la connais-tu? — Je la connais. — Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe; la connais-tu? — Oui, oui, je la connais très bien. — Eh bien! alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, et à être sage, et à servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'emmener au Tréport; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate; il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge. Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu.

» Et moi, je dis à l'oiseau : Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille? Car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait.

» L'oiseau reprit : Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : Mon Dieu, accordez-moi la

grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge. Si elle fait bien cette prière, tout ira bien; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.

» Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

» Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela. Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup. —

» LOUIS VEUILLOT. »

D'autres fois une poupée dont la tête peut se remplacer, se parer et se perfectionner, un billet doré qui témoigne de la sagesse et de l'application de l'enfant, un incident banal éveillent la verve du prestigieux Mentor et tout à coup succèdent aux fantaisies les plus amusantes de sérieuses ou mélancoliques réflexions, naturellement amenées et toujours mises à la portée du naïf destinataire.

Cette main loyale et lourde, dont les mécréants ont tant de fois senti la vigueur, devient à volonté d'une souplesse et d'une douceur infinies pour redresser ou caresser l'enfance; le sarcasme fait

place à la plus réjouissante bonhomie et le philosophe retrouve sur ses lèvres ce langage primitif et cette éloquence persuasive qui fait pénétrer l'amour de la famille dans les cœurs à peine épanouis. Aujourd'hui ruisselet gazouillant à travers l'herbe et les fleurs; demain fleuve majestueux chargé de riches navires ou torrent qui renverse tous les obstacles accumulés sur son passage. Le génie seul a le secret de ces étonnantes métamorphoses.

Dieu exige beaucoup des âmes vaillantes et fortes qu'il prépare à de grandes destinées. Après tant de sacrifices, il lui plut d'en demander encore un à Louis Veuillot : il prit pour lui l'une de ses deux filles. Navré, mais obéissant, le père porta devant l'autel son doux et cher agneau. Les lettres envoyées à Luce devenue l'épouse de Jésus-Christ dans l'ordre de la Visitation offrent un singulier et pittoresque mélange de paternels regrets, de respectueuse admiration et de fierté chétienne. Cette lutte triomphante de la grâce dans une âme aussi aimante et aussi expansive est un des plus curieux et des plus beaux spectacles que l'on puisse contempler dans le monde surnaturel et moral.

L'enfant tenait jadis peu de place dans la littéra-

ture, même dans la correspondance la plus intime. Les parents se préoccupaient sans doute autant et peut-être plus qu'aujourd'hui du bonheur et de la vertu de ces chères et frêles créatures ; mais ils en parlaient moins et plus sobrement. Madame de Sévigné, Racine ne font pas exception. Un des premiers, Joseph de Maistre, séparé brusquement et jeté à six cents lieues des siens, a laissé déborder son cœur en de charmantes épîtres à ses filles Adèle et Constance. Cette causerie écrite est un des joyaux de la littérature française.

Depuis s'est accomplie dans les mœurs et la famille une révolution que nous n'avons pas à expliquer ni à juger ; l'enfant prend une place peut-être exagérée dans les lettres, la poésie et les arts. On a fait sur cet intéressant sujet des œuvres remarquables par la pénétration de l'analyse, la finesse des aperçus et le charme des tableaux ; mais il y manque souvent une pensée élevée et le rayon divin. Victor Hugo, par exemple, et Lamartine ont vu trop exclusivement dans les enfants la grâce extérieure, le côté sensuel et la gentillesse animale, pas assez des hommes, des âmes, des dieux en fleur. C'est pourquoi, malgré la richesse de leur

imagination et les nuances de leur coloris, ils restent froids, superficiels et faux. L'auteur de l'*Art d'être grand-père*, en particulier, à côté d'admirables traits, a des miévreries qui étonnent, des grossièretés qui indignent, des conseils cyniques et corrupteurs qui font douter de son bon sens plus encore que de son cœur. Dans tout cela rien ne nous semble comparable à ce qu'a écrit Louis Veuillot, parce qu'il a vu dans ce petit être, non pas un joujou vivant, un roi ou un tyranneau, mais une innocence et une faiblesse à protéger, l'aurore d'une vie humaine, l'avenir de la famille, une âme immortelle et un enfant de Dieu. Il est le seul qui ait su réunir et fondre dans un parfait accord l'élévation de la pensée chrétienne, la tendresse du sentiment paternel et le génie de l'artiste et de l'écrivain transfiguré par l'amour, la douleur et la foi.

CHAPITRE IV

LES AMIS

Nature et conditions de la véritable amitié. — Les principaux amis de Louis Veuillot: Pie IX, Mgr le comte de Chambord, Donoso Cortès, Édouard Ourliac, les de Ségur, Mgr Pie, Dom Guéranger, etc... — Caractères de son amitié.

« Béni soit Dieu qui nous donne des amis et des fleurs, et qui fait l'amitié plus belle encore que les jardins, et pour toutes les saisons. » Ce cri de joie et de reconnaissance revient fréquemment dans les écrits de Louis Veuillot. L'amitié est, en effet, le besoin, la marque et le plaisir des grandes âmes, parce qu'elle est un don complet de soi. Pour être profonde et durable, elle doit reposer sur l'estime que l'on n'accorde qu'au mérite et à la vertu, et

sur le désintéressement qui ferme les yeux sur ses avantages pour les ouvrir sur ceux des autres. Aimer c'est vouloir du bien, et la beauté de l'amour se mesure précisément à la dignité du bien que l'on souhaite. Les méchants ont des complices, les riches des flatteurs, les hommes communs des associés, les viveurs des compagnons, les esprits légers des connaissances; l'homme de bien seul a des amis.

« J'avais sur les yeux ce que l'on appelle le prisme enchanteur de la première jeunesse, écrivait Louis Veuillot au commencement de sa conversion; mais je ne songeais point à Dieu, et que de folies dans mon esprit! et que de folies dans mon cœur! Pour quelques éclairs de joie furibonde, qui bientôt me faisaient honte, combien de noirs ennuis qu'il fallait traîner toujours!...

» A présent il me semble que je vogue à pleines voiles dans la lumière, et je m'y sens bien. Tout s'est ouvert à mon esprit. Je connais ma route et je sais ce que je verrai quand j'aurai atteint les limites de l'horizon. Les hommes sont vraiment mes frères; je les aime et je les plains. »

A un autre il disait : « Je n'ai détaché mon cœur

d'aucune affection honnête; loin de là! Ceux que j'aimais bien, je les aime davantage, et ceux que j'aimais mal, je les aime mieux. » Dieu lui avait rendu plus qu'il n'avait offert.

Les intimités de la famille, les effusions du fils, du frère et du père ne tarirent donc point cette source de pure affection et de loyale sympathie qui est au fond de toutes les natures puissantes et généreuses. Louis Veuillot voulait répandre sur les autres ce qui débordait en lui; il eut donc des amis choisis et nombreux, des amis ardents et fidèles, et il les paya de retour, sans compter. On a dit souvent qu'il a été l'un des hommes les plus méconnus, les plus calomniés et les plus haïs; il faudrait ajouter qu'il a été aussi l'un des mieux aimés et des plus chaudement défendus par tout ce que notre siècle a eu d'intelligent et de pur, depuis la fondatrice des Petites-Sœurs des Pauvres jusqu'à Pie IX, depuis le peintre Émile Lafon jusqu'à Donoso Cortès. Dans l'étude de Me Delavigne, à Périgueux et à Rouen où il rédigeait sans beaucoup de conviction des journaux ministériels, en Algérie comme à Paris, il avait rencontré quelques braves cœurs dont il s'est toujours souvenu. Plus tard

ses talents, les services rendus à la cause catholique, ses polémiques retentissantes, ses livres, ses malheurs et jusqu'à la haine acharnée des mécréants et des sots, lui valurent de solides et d'illustres partisans.

On ne pouvait guère le fréquenter sans devenir plus ou moins son admirateur et son ami. Il écrivait en riant à sa sœur Élise : « Sais-tu qu'il a paru un bel éloge de la *Petite philosophie* dans le *Journal des Débats?*... J'ai été remercier l'auteur, mon ami de Sacy, l'un des quarante, et nous nous sommes beaucoup plu. Il m'a dit qu'il m'aimait fort, depuis qu'il m'a connu ; qu'avant c'était autre chose. Ainsi, je dois cette conquête à mes agréments personnels, et non à mon talent. Je te laisse à penser si j'en suis fier ! » Cette plaisanterie cache un grand fond de vérité.

Sainte-Beuve lui-même en fait l'aveu. Après avoir parlé du Veuillot grave, imposant d'attitude, d'un beau front et parlant d'or sur les grands sujets ; puis du Veuillot railleur, lorgnant et lardant son monde et exerçant les justices du bon sens : « Je pourrais ajouter, continue le voluptueux sceptique, qu'il y en a un troisième, celui qu'on

rencontre par hasard dans le monde, doux, poli, non tranchant, modeste dans son langage, d'un coup d'œil et d'un ton de voix affectueux, presque caressant; il est impossible de l'avoir rencontré quelquefois et d'avoir causé avec lui sans avoir reconnu, dans cet ogre tant détesté, et qui a tout fait pour l'être, l'homme doué de bien des qualités civiles et sociales. »

Sainte-Beuve va plus loin, et après avoir demandé pardon aux blessés du grand lutteur, qui sont pour la plupart de ses connaissances et de ses amis, il ajoute : « Du moment qu'il s'est trouvé, ou à peu près, réduit au silence, personne ne lui en a plus voulu; on a oublié l'injure pour ne songer qu'au talent, pour regretter même de ne plus rencontrer ce talent chaque matin, à la condition, s'il était possible, d'un moins âpre emploi. »

M. de Pontmartin, dans un de ses beaux articles sur la *Correspondance* de Louis Veuillot, est naturellement plus explicite et ne craint pas d'affirmer que la presse a toujours eu un fond de sympathie pour ce puissant athlète qui aurait été, s'il l'avait voulu, le plus éblouissant et le plus merveilleux des boulevardiers; pour cet enfant du peuple, qui

avait traversé victorieusement les dures épreuves qui tuent les faibles et fortifient les robustes, gardant de ces rudes apprentissages une sève plébéienne qui donnait à sa verve une séduction particulière auprès de tous ceux qui avaient commencé comme lui. On était fier de ce parvenu prodigieux qui ne reniait point ses origines et dont la fière attitude et la dignité privée honoraient le métier. Les battus n'étaient pas contents, mais la galerie applaudissait une exécution si spirituellement et si vigoureusement faite et d'ailleurs fort bien méritée. « Dans les insultes même qu'on lui adressait, il y avait une reconnaissance tacite de sa supériorité et de sa force. Si des épithètes désagréables étaient accrochées à son nom par la tourbe des beaux esprits du *Siècle* et des plaisantins du *Charivari*, c'est que chacun de ses articles portait très loin, pénétrait très avant, faisait crier les chairs vives, faisait bondir le patient ; dans les répliques effarées, on devinait le tressaillement des blessures. »

La polémique endormie et la brûlure calmée, les adversaires eux-mêmes devenaient facilement des admirateurs et des alliés. « En réalité, Louis Veuillot n'a été haï *ex imo*, *toto corde*, et sérieusement

combattu que par les catholiques dits libéraux » ; nous ajouterions : et par les universitaires.

En tête de cette glorieuse liste d'approbateurs et d'amis, il convient de mettre Pie IX lui-même.

Ce n'était pas seulement de la confiance dans la droiture, les bonnes intentions et le talent de l'écrivain; c'était plus que de la reconnaissance pour les services rendus à l'Église, à la papauté, à la personne même du pontife en butte à toutes les audaces d'une presse sans pudeur et d'une diplomatie sans équité; c'était vraiment une affection paternelle que le grand pape avait pour cet homme de cœur et de foi. Son regard pénétrant et sûr avait bien vite compris ce nouveau fils; il s'était attaché et confié à lui, comme à Mgr de Ségur, avec cette bonté simple et grande qui lui enchaînait à jamais les âmes d'élite. Il y a là un honneur incomparable qui anoblit et illustre toute une famille.

Les témoignages éclatants et publics de cette auguste amitié ne manquent pas; le bullaire les transmettra aux âges les plus reculés; mais les preuves prodiguées en particulier sont plus nombreuses encore et plus touchantes. Pie IX les multipliait avec cette humeur joyeuse, cette sûreté de

mémoire, cette délicatesse d'abandon et cette finesse d'à-propos qui ajoutent un prix inestimable aux faveurs royales. Le journaliste demandait un jour une audience : « Ah! *povero!* s'écria le pape, qu'il vienne quand il voudra ! » Louis Veuiliot sortait de ces entretiens intimes le cœur embaumé et embrasé. Une lettre à Eugène nous en donnera une idée.

« Mon petit frère, voici ma première écriture depuis Marseille. Elle ne sera pas longue, vu la plume de fer rouillée dont je suis obligé de me servir, et vu les chevaux qui m'attendent pour voler à Subiaco.

» Tout est magnifique, le temps et l'accueil, et au delà de toute prévision ; la modestie seule m'empêche de déclarer que c'est un triomphe. Ma première audience, donnée avant d'être sollicitée, a duré cinq quarts d'heure, proportion monumentale. Le Saint-Père a été tendre. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est des nôtres entièrement, comme nous sommes des siens.

» Il a pourtant fait sa petite réserve *pour les personnes*, mais par manière d'acquit de conscience et sans insister quand je me suis défendu. Politique, religion, polémique, amitiés, inimitiés, craintes,

assurances, tout est commun. *Ma le persone!* J'ai nommé plusieurs personnes, Cousin et d'autres de toute robe et de toute couleur; accord parfait. Si Cousin n'est pas affiché, ce ne sera pas ma faute, ni la bonne envie qu'on en a.

» Cette audience s'est terminée par une bénédiction générale pour l'*Univers* et plus spéciale pour nous. « Je bénis monsieur Veuillot, monsieur » Eugène, les sœurs, la belle-sœur, et les *petits-* » *neveux lorsqu'il y en aura.* » Ainsi, monsieur et madame Eugène, donnez-moi des neveux. *Crescite et multiplicamini.*

» La seconde audience pour Élise, moins longue, a presque plus encore abondé en témoignages de bonté et de satisfaction. Je n'ose vraiment pas te décrire l'air du Saint-Père et ses paroles lorsqu'il faisait mon éloge à Élise. Il s'appuyait sur moi, et nous avions tous les trois les yeux humides. Pauvre cher *Univers!* C'est bien lui qui m'apparut dans ce moment « l'enfant sur qui la mère s'appuie (1) ». Va, frère, nous n'en avons pas subi assez pour payer cet instant. Élise vous contera tout cela elle-même, quand nous serons au festin du retour.

(1) Un mot de Montalembert.

» Il s'est informé en détail de notre ménage particulier, et il a dit à Élise qu'elle était la *Monaca di Casa*. Le nom lui en est resté. J'ai fait aussi la description des gens de l'*Univers* et acquitté notre dette pour Taconet. Élise a reçu un camée en pierre dure, de ceux que l'on donne aux gens de la haute volée; et moi un autre. Les cadeaux ont fait sensation, non moins que la durée exceptionnelle de l'audience. »

Une lettre à Mgr de Salinis donne ce détail plus intime et plus caractéristique : « Vous connaissez le visage de Pie IX, et vous l'avez vu dans le rayonnement de sa bonté. C'est ce même visage que j'ai contemplé dans trois longues audiences, avec un attendrissement de cœur que vous pouvez imaginer. Lorsque je lui ai présenté ma sœur, sur quelques bonnes paroles qu'il lui a dites de moi, elle s'est mise à pleurer. La voyant pleurer, j'ai pleuré moi-même, et les yeux du Pape se sont remplis de larmes. »

De telles scènes et de telles paroles lient à jamais, et quand c'est un souverain comme Pie IX qui en favorise un homme, elles suffisent à son bonheur et à sa gloire.

Après l'incomparable pontife, l'un des plus sincères admirateurs de Louis Veuillot et de l'*Univers* fut Mgr le comte de Chambord lui-même. Ici quelques brèves explications paraissent utiles.

Ce journal et son rédacteur en chef, exclusivement dévoués à la défense religieuse, regardaient la politique proprement dite comme chose secondaire, et ils ne s'en occupaient que lorsqu'elle touchait aux intérêts ou aux doctrines de l'Église : ce qui n'est pas rare dans un temps où tous les principes sont remis en question. C'est pourquoi le prudent polémiste refusa toujours obstinément de s'inféoder à aucun parti, afin de jouir d'une pleine indépendance.

Sans nier ou même discuter les droits et les services, il reconnaissait ou subissait avec le Pape et les évêques le gouvernement de fait, louait sincèrement ce que ce pouvoir accomplissait en faveur de la société, des mœurs ou de la religion, l'encourageait et le soutenait contre le dénigrement systématique; bien résolu pourtant à l'avertir, à le blâmer, à l'abandonner et même à le combattre et à se faire supprimer par lui, dès qu'il s'attaquerait aux fondements de la morale ou du catholicisme. Telle fut la

ligne immuable de conduite et d'appréciation que prit et garda Louis Veuillot en face de l'empereur et de l'empire. Pour y être fidèle, il sut mépriser bien des fois les offres d'honneurs ou de richesses; car Napoléon III estimait son talent et son caractère, et il n'eût rien épargné pour rattacher un tel homme à sa cause.

Mgr le comte de Chambord comprit la sagesse et la fierté de ce programme, qui n'était au fond que celui qu'il avait indiqué à ses partisans, au moins dans ses applications pratiques. Il n'était pas difficile de prévoir que les hommes qui luttaient avec tant de désintéressement et de bonne foi finiraient par lui revenir et seraient les plus fermes soutiens de son trône. C'est ce qui arriva. Quand Napoléon III fit ouvertement volte-face et associa définitivement sa fortune et sa politique à la Révolution, Louis Veuillot se trouva naturellement en lutte avec lui et rapproché du parti traditionnel et religieux qui semblait désormais seul désireux et capable de faire vivre et prospérer la France catholique.

Les qualités personnelles d'Henri V étaient un attrait et un gage de plus. Voici les réflexions que

faisait le journaliste après un entretien avec M. de Monti, le confident et le représentant du Prince : « Dans ce qu'il m'a dit et dans ce qu'il m'a laissé deviner, tout m'a charmé. L'ennui, c'est que nous ne méritons pas cela. Si pourtant le bon Dieu, qui est divinement bon, nous le donne, prenons tout de même. Un roi très chrétien ! Ah ! comme nous ferions sauter le monde ! Il en sera ainsi ou nous croulerons, et tout avec nous. Ce qui reste de religion est encore le support de la terre ; nulle autre chose ne tient plus et ne peut plus tenir. Je me demande comment on fait pour ne pas le voir. »

Cette indépendance chrétienne qui n'était pas l'indifférentisme politique, bien qu'elle parût quelquefois en prendre un peu trop les allures, ne pouvait manquer de déplaire et de susciter des calomnies. Elles ne tardèrent pas et ne s'arrêtèrent plus. Louis Veuillot fut accusé tour à tour de versatilité, de servilité et d'ingratitude. Heureusement pour sa mémoire, Mgr le Comte de Chambord a dit lui-même toute sa pensée là-dessus dans une lettre qui est un monument si glorieux pour le publiciste, que ce serait une injustice de ne pas la transcrire tout entière ici :

Goritz, 23 avril 1883.

« Un chrétien comme votre frère, monsieur, ne pouvait mourir après une lutte d'un demi-siècle pour Dieu et le triomphe de son Église, sans que je prisse part à l'émotion de tous les vrais catholiques. Le marquis de Dreux-Brézé, en vous portant l'expression de ma sincère condoléance, n'a été que le fidèle interprète de mes regrets et de ma gratitude.

» Je dis ma gratitude, parce que du jour où cet esprit si élevé, aussi inaccessible aux calculs de l'ambition qu'aux lâchetés du respect humain, éclairé par les leçons de l'expérience et guidé par la droiture de sa raison, fut saisi de la vérité politique comme il avait été saisi de la vérité religieuse, de ce jour il a été le plus vaillant auxiliaire de la monarchie traditionnelle, dont la nécessité n'est jamais mieux démontrée qu'à l'heure où nous sommes, à l'heure des derniers abaissements et des suprêmes humiliations. Devant les persécutions accomplies et celles qui se préparent, comme il aurait flétri les crimes sociaux qui se succèdent si

rapidement dans notre France, en appelant sur elle les plus redoutables châtiments !

» Après avoir tenté d'arracher au père de famille l'âme de son enfant, l'athéisme triomphant n'a-t-il pas la prétention de s'installer au chevet de l'ouvrier chrétien, sur son lit d'hôpital, pour en interdire l'accès au véritable consolateur et à l'unique ami ? Avec quelle éloquence Louis Veuillot eût dénoncé à la conscience publique la suppression des aumôniers dans les hospices, suivant de si près l'expulsion des héroïques filles de la Charité !

» Je ne puis oublier non plus sa chaleureuse adhésion donnée à ma parole dans toutes les circonstances où j'ai cru devoir élever la voix devant mon pays. Spécialement en 1873, alors que nous touchions au port, quand les intrigues d'une politique moins soucieuse de correspondre aux vraies aspirations de la France que d'assurer le succès de combinaisons de parti m'obligèrent à dissiper les équivoques en brisant les liens destinés à me réduire à l'impuissance d'un souverain désarmé, nul autre ne sut pénétrer plus avant dans ma pensée, ni mieux donner à ma protestation son véritable sens.

» J'étais donc bien fondé à vous parler de ma gratitude, qui s'étend, n'en doutez pas, à tous ses collaborateurs, en commençant par vous, le plus intimement associé à ses rudes combats. Puissent les témoignages de sympathie, qui vous arrivent de toutes parts, être une consolation pour la digne sœur qui a tenu une si grande place dans la vie de celui que vous pleurez, pour ses filles, pour le gendre dont Louis Veuillot était avec tant de raison si fier, pour ses neveux, pour tous les vôtres ! Soyez mon interprète auprès d'eux tous, et comptez sur mes sentiments bien sincères.

HENRI. »

Nous ne voulons pas rechercher quels sont les brouillons ambitieux dont les menées déloyales empêchèrent le rétablissement de la monarchie et nous précipitèrent dans les hontes que nous traversons. Qu'il nous suffise de constater que cette déclaration solennelle, qui devait être le dernier acte politique du comte de Chambord, est la glorification de la vie, de l'œuvre et de la famille de Louis Veuillot. Ce sont là de beaux et légitimes titres de noblesse ; l'avenir et la postérité en tiendront

compte. L'histoire en signale peu qui aient été mérités par de plus longs et de plus désintéressés dévoûments et accordés avec plus de générosité royale.

Nous ne pouvons épuiser ici la liste des amis de Louis Veuillot. Nous dirons seulement quelques mots des plus intimes et des plus célèbres, surtout de ceux qu'il a immortalisés dans ses écrits ou dans ses lettres ; car c'est le privilège des grands hommes d'arracher à l'oubli ceux qu'ils ont aimés.

Les évêques de France dévoués aux idées romaines devaient naturellement favoriser l'*Univers*. Louis Veuillot eut donc pour soutiens dans ses luttes contre le gallicanisme, contre le libéralisme et contre le monopole universitaire, les membres les plus recommandables de l'épiscopat : Mgr Parisis, dont l'initiative et l'intrépide amitié intervint plus d'une fois si à propos et d'une façon décisive ; Mgr Pie, de grande et docte mémoire ; Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, l'un des théologiens les plus profonds et des écrivains les plus purs de ce siècle ; l'aimable Mgr de Salinis ; Mgr Plantier, le digne successeur de Fléchier sur le siège de Nîmes ; les cardinaux de Bonald et

Gousset, le R. P. abbé Dom Guéranger, que Louis Veuillot allait visiter et qu'il consultait volontiers sur les questions de liturgie ou d'érudition ecclésiastique. N'oublions pas Mgr Berteaud, ce torrent capricieux qui charriait des graviers d'or. Les relations établies par la défense des mêmes doctrines amenèrent bien vite l'estime et l'affection entre des âmes aussi élevées au-dessus des préoccupations matérielles et des intrigues mesquines.

Louis Veuillot eut dans le monde des amitiés plus intimes encore ; plusieurs marqueront dans l'histoire par les œuvres qu'elles ont inspirées.

Donoso Cortès se place dans l'opinion publique un peu au-dessous de Joseph de Maistre, à côté de M. de Bonald. L'illustre penseur espagnol fut le confident du publiciste français, et c'est à ce dernier qu'il doit une bonne part de sa renommée. S'il n'avait été aiguillonné par son ami, l'horreur de la discussion, le mépris absolu de toute publicité, une modestie ou plutôt une humilité de saint l'auraient décidé à s'ensevelir dans le silence des œuvres charitables, en attendant le silence de la vie religieuse et du tombeau. C'est pour soutenir l'*Essai sur le libéralisme* si légèrement attaqué par

l'abbé Gaduel, grand-vicaire d'Orléans, que Louis Veuillot entreprit une de ses plus brillantes campagnes. Quand la mort eut enlevé le marquis de Valdegamas d'entre ses bras, il fit traduire ses *Œuvres* par du Lac et il les enrichit d'un préface et d'une notice où l'on retrouve tout son talent et tout son cœur. C'est donc à l'*Univers* que le monde catholique doit d'avoir connu cette belle lumière et ce magnifique caractère. La perte de cet ami, qui était le parrain d'une de ses filles, fut pour Louis Veuillot une cruelle douleur. Dans un beau sonnet où il énumère les biens que le ciel lui avait donnés et les deuils qu'il a portés, deuil de fils, deuil d'époux, deuil de père, deuil d'ami et deuil de chrétien, il ajoute avec un accent d'amer souvenir :

J'ai tenu dans mes bras Valdegamas mourant !

Le talent gracieux d'Édouard Ourliac ne peut être mis en parallèle avec le génie de Donoso Cortès ; il occupait néanmoins un rang élevé dans l'estime et l'affection de Louis Veuillot. Les pages touchantes consacrées au spirituel et humoristique conteur revenu tard, mais avec un héroïsme can-

dide, aux croyances et aux pratiques de la religion, sont un modèle de biographie et de critique littéraire ; elles conserveront le nom et peut-être les œuvres de ce charmant esprit. Mérimée et Daudet qui l'imitent ne le surpassent pas. Son talent purifié, attendri et agrandi par la foi allait donner des fruits meilleurs quand la maladie et la mort brisèrent la plume entre ses doigts. Ce fut une grande perte pour l'*Univers*.

Nous avons déjà nommé du Lac, le compagnon des premières et des dernières luttes, l'homme au jugement impeccable et au dévouement sans bornes, le travailleur austère et le conseiller loyal. Quand du Lac avait approuvé un article, Louis Veuillot ne craignait rien. C'est grâce à la science théologique étendue et sûre de ce précieux collaborateur que l'*Univers* a pu traiter pendant quarante ans les questions les plus délicates et les plus complexes sans que la malveillance ait pu découvrir de grave erreur. Veuillot avait la verve, l'originalité, le trait et les ressources du génie ; du Lac le bon sens, l'érudition, la mesure et la patience ; tous deux l'abnégation et la docilité. Ils se complétaient heureusement et formaient un couple invincible.

De bonne heure une liaison si cordiale et si étroite unit les Ségur et les Veuillot qu'il est impossible de les séparer. De là un échange de lettres qui seront l'un des trésors de notre langue. Aux oreilles catholiques les noms de Mgr de Ségur, de douce et pieuse mémoire ; de madame la comtesse de Ségur, l'auteur de livres charmants chers à toutes les familles chrétiennes ; d'Anatole de Ségur, le poète délicat et le prosateur de race; de l'angélique Sabine de Ségur, morte très saintement à la fleur de l'âge dans un monastère de la Visitation ; surtout celui d'Olga de Ségur devenue madame Simard de Pitray, sont des noms intimement mêlés à ceux d'Eugène, d'Elise, d'Agnès et de Luce.

Louis Veuillot trouvait aux Nouettes des hôtes et des correspondants dignes de savourer toutes les finesses de l'esprit, toutes les délicatesses de l'amitié, toutes les inspirations de la foi. L'héroïsme patriotique des Rostopschine, en se fondant avec la vivacité française, avait produit quelque chose d'original et de distingué. Aussi la lecture des lettres à madame de Pitray est-elle un régal exquis, où l'on ne sait qu'admirer le plus de la verve intarissable qui jaillit en causeries joyeuses ou du

sentiment qui déborde avec une familiarité pleine de goût et de respect. Dans cinquante ans, si l'enseignement redevient libre, elles seront classiques et quelques-unes aussi célèbres que les chefs-d'œuvre de madame de Sévigné ou de Joseph de Maistre. Quand on songe que ces ravissantes effusions ont été écrites à grande course de plume, souvent après une journée de travail ingrat et absorbant, on reste confondu. On y trouve des plaisanteries désopilantes, des confidences et des cris de l'âme faits pour tirer des larmes, des anecdotes enlevées avec une prestesse inimitable, de riches descriptions, des scènes d'une fraîcheur délicieuse, des traits d'un comique achevé. Souvent passent tout à coup des pensées élevées, des réflexions profondes ou subtiles, des jugements littéraires et politiques d'une inexorable justesse, des prédictions que l'événement, hélas! a réalisées. Jamais de platitude, d'effort ou de banalité! Jusque dans les détails les plus vulgaires en apparence, un trait révèle bientôt l'âme et la main d'un maître consommé.

« Je me suis levé à une heure héroïque, unique-

ment pour vous saluer, noble dame ; j'en avais grand désir depuis fort longtemps. Quand Elise me vient lire quelques mots de votre surprenante écriture, l'amitié se réveille avec une figure de remords, et me presse de laisser là mon papier littéraire ou politique pour vous brocher un *numéro*. Mais je suis si enfoncé dans le *Parfum de Rome*, et intérieurement si pressé d'en sortir par la fin, que je ne puis, ni n'ose m'en distraire, même pour vous. Hélas ! je peins une chose qui s'en va. Cette Rome que nous avons tant aimée, bientôt elle n'existera plus. Dieu en fera une autre que nos arrière-neveux trouveront belle ; mais notre vieille Rome, la vieille Rome de notre jeune temps, celle-là ne sera plus.

« Mon travail me tient fort. Je suis charmé, indigné, attendri ; je prie et je rage. Si tout ce que j'ai dans le cœur sortait convenablement, je ferais un beau livre. Mais ce beau livre du rêve ne sera peut-être qu'un *ronron* ennuyeux. La plume a des trahisons étranges. Elle a l'air de courir sur un bon terrain avec des allures de cheval sauvage, et tout à coup on s'aperçoit qu'elle traîne des lieux communs sur de vieilles ornières.

« Priez Dieu et saint Pierre qu'il n'en soit pas ainsi cette fois. Je voudrais faire aimer cette Rome que j'ai trouvée si belle, belle comme les visages que j'aime, belle comme vous. Si j'allais ne donner qu'une photographie, ne montrer que des traits vulgaires à des yeux sans amour ! Qu'il n'en soit pas ainsi. *Ci sarebbe fare una cattiva figura.* Adieu maintenant.

« Je serre toutes les mains, je baise tous les petits fronts, et je suis, plein de tendresse et de respect,

» *Signora veneratissima, vostro hum^mo ed ob^mo servitore.*

» FRA LUIGI. »

Une lettre d'excuses est difficile. Il y faut le discernement des nuances, le naturel et la sincérité du ton et surtout l'esprit. Louis Veuillot a multiplié les modèles en ce genre.

« Si vous ne le savez pas, madame très chère, j'ai fait un voyage à Moulins. Pourquoi ? C'est ce que j'ignore. Mais, avant de partir, j'avais ordonné *formellement et par écrit* que le *Parfum de Rome* vous fût envoyé aussitôt son éclosion ; je le croyais

en vos mains depuis une quinzaine de jours, et j'étais même, pour ne rien vous cacher, un peu meurtri de n'avoir pas encore reçu la moindre marque de votre admiration. Et voilà qu'hier j'ai trouvé, chez le monstrueux Gaume frères, l'exemplaire qui vous était destiné.

« Je n'essaye pas de vous peindre mon indignation et ma douleur. La rue Cassette en a frémi. Les misérables éditeurs essayèrent de me donner le change : ils me dirent que la faute était à moi, qui fais des livres que la corruption du goût public enlève avec frénésie ; qu'ayant eu à servir en quelques jours trois mille acheteurs insensés, ils n'avaient pas eu le loisir de remplir mes intentions. Ils me montraient leurs mains ampoulées à ficeler des paquets, et leurs langues desséchées à humecter des timbres-poste. J'ai senti tomber ma colère, mais ma douleur n'est point tombée.

« J'ai pensé modestement que vous aviez été affligée de cette apparence d'oubli. Je me disais : Quoi ! c'est *Elle* qui verra la dernière ce chef-d'œuvre! Et, m'exagérant mon malheur et le vôtre, je me demandais ce qui serait arrivé, si j'avais tardé à rentrer dans Paris : aurais-je encore

trouvé quelque reste de la première édition ?

« C'est ainsi que le juste sentiment que tout auteur doit avoir de soi-même, s'ajoutant aux délicatesses de l'amitié, je me forgeais des monstres, tout près de croire que mes éditeurs font partie de cette police qui vous pousse à douter de mes sentiments. Enfin, voilà le mal réparé, et le *Parfum de Rome* est à Livet... »

Faire des excuses est pénible ; faire des observations et des critiques est périlleux ; oser toucher aux défauts littéraires d'un auteur, fût-il le plus intime des amis, le plus docile et le plus humble des hommes, est certainement hardi. S'il s'agit d'une femme, on pourrait presque taxer l'entreprise de folle. A quoi bon s'exposer à heurter, pour des bagatelles de virgules, de mots ou de phrases, la plus chatouilleuse des susceptibilités ? On le sait bien. Il existe là-dessus une page ravissante de Joseph de Maistre.

« Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? Je n'aurais pas manqué de lui répondre : Sans doute, madame. Si vous commandiez une armée,

l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins.

« Si elle m'avait dit : Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope : les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets.

« Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose ; mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. »

Depuis Joseph de Maistre, les choses n'ont guère changé; si l'on a moins de politesse, on n'a guère plus de franchise. Louis Veuillot faisait exception, au moins pour celles qui étaient capables d'entendre la vérité et d'en profiter. Il faut avouer qu'il s'y prenait si bien qu'on aurait eu mauvaise grâce à ne pas lui sourire.

« Ma chère amie, malgré la presse de finir mon livre, qui m'a fait laisser toutes visites, toutes correspondances et autres devoirs sociaux, je n'ai pu

m'empêcher de batifoler un moment avec le gros *Philéas*. J'ai lu un chapitre, puis un autre, puis à peu près tout : ce qui prouve que je ne m'intéressais pas seulement à l'auteur. Mais attendez, et faites-vous un cœur de héros.

» Quoique entraîné par la lecture ; quoique satisfait du style, qui est clair, correct, et généralement convenable au sujet, je n'ai pas été aussi content que je l'aurais voulu. Ouf ! Mais il ne s'agit pas de vous laisser aller de travers, et de souffrir que d'excellentes jambes se fatiguent dans le sable ou se cassent dans les pierres.

» Le grand défaut de l'ouvrage est la composition : elle est défectueuse, parce que le héros, qui est Philéas, n'y paraît que comme une pièce ajoutée : la plupart du temps, il n'agit pas, on le raconte, ce qui jette beaucoup de froideur. Quelques-unes de ses farces sont trop grosses. D'autres épisodes n'ont pas assez de mouvement, et ne sortent pas assez des choses de partout et de toujours. Mais, par-dessus tout, les diverses pièces ne font pas corps : voilà le défaut capital. Il est heureusement de ceux dont on guérit : son vieux nom c'est l'inexpérience.

» Je crois que vous aurez entrepris une trop vaste carrière, pour une première promenade, et que vous y avez appelé trop de monde. La prochaine fois, il faudrait, à mon avis, faire des stations, c'est-à-dire donner un volume d'histoires détachées, ou sans lien apparent les unes avec les autres. Ainsi vous vous exercerez au maniement des personnages, et vous apprendrez insensiblement à faire mouvoir les masses.

» Manquant d'expérience moi-même, je n'ai pas su vous dire qu'il n'y a rien de difficile au monde comme les livres pour enfants. C'est maintenant que j'apprécie l'art prodigieux de maman Ségur, et je vois bien quels chefs-d'œuvre sont les *Mémoires d'un Ane*, les *Malheurs de Sophie*, le *Général Dourakine* et les autres. Mais maman Ségur a commencé grand'mère, avec une expérience des choses de la vie et des greniers d'abondance dont nul don naturel ne peut tenir lieu.

» Le don, vous l'avez, mais les greniers ne sont pas pleins; la terre est riche, mais n'est encore qu'ensemencée, et pas tout à fait. Il ne suffit pas d'avoir produit cinq enfants pour être mère; avec votre quintuple maternité, vous n'êtes encore

qu'une jeunesse. L'imagination ne tombe pas du ciel. Il ne tombe du ciel que de la pluie, de la neige, des rayons, quelquefois des feuilles mortes ; le fruit, les arbres, les fleurs, jusqu'aux légumes, tout cela pousse et veut avoir été semé, et planté, et taillé, et arrosé ; et on n'est pas jardinier de but en blanc. Voilà ma critique : recevez-la bien. Je crois qu'il y a vraiment quelque chose de bon dans ces idées que je vous jette pêle-mêle comme des pierres. »

On ferait un excellent recueil en réunissant tous les conseils, toutes les observations fines et toutes les remarques pratiques sur l'art d'écrire, sur les divers genres de composition et sur les moyens de formation littéraire que Louis Veuillot a eu souvent l'occasion de proposer. Cela rajeunirait et égaierait un peu les traités de style et de rhétorique où traînent encore les morceaux bien fanés de Batteux, de La Harpe ou de Villemain.

Nous avons pris beaucoup au recueil des lettres adressées à madame de Pitray ; qu'on nous permette encore une page, vraiment trop belle pour en priver le lecteur.

« Si vous croyez ne m'avoir pas attendri, très

chère amie, vous ne connaissez pas la portée de vos armes. J'ai été si bien touché, que je m'en ressens encore ce matin, et il me serait aussi impossible de ne point répondre à votre lettre qu'il m'a été impossible, en la lisant, de ne point pleurer. Il est vrai que j'avais déjà essuyé de fiers ébranlements. Je venais d'assister à la première communion d'Agnès, aux Oiseaux. C'était bien le lieu du monde où la scène pouvait m'émouvoir le plus profondément.

» Vous ai-je dit que, de vingt-cinq à trente ans, j'ai, pour ainsi dire, passé ma vie dans la chapelle des Oiseaux? C'est là que j'ai pris terre en revenant de Rome, que j'ai formé mes premières amitiés chrétiennes, que j'ai mené confesser mes premiers prisonniers pour Jésus-Christ. J'ai fait en ce lieu toutes les prières qui peuvent entrer dans un cœur (j'entends un cœur naturellement passable, et en outre lavé à grande eau). Je connaissais et j'aimais tous les chants, toutes les physionomies, tous les accents de l'endroit; enfin, la chapelle des Oiseaux est le vrai pays de ma jeunesse chrétienne, qui avait tout à fait absorbé et anéanti l'autre.

» Je m'y retrouvais hier, et j'y retrouvais, après

quinze ans d'absence, tout ce que j'y avais laissé, tel que je l'avais laissé ; il n'y manquait rien... que moi-même. Je ne me retrouvais plus. Je mesurai d'un coup d'œil le trajet que j'ai fait vers la mort. Je m'aperçus de la caducité de mes yeux, surtout je sentis le poids de mes souvenirs. Je suis vieux, j'ai une grande fille dans les rangs de ces enfants où plus d'une fois j'avais pensé que Dieu me gardait une épouse !

» L'attendrissement n'était pas là. Dieu soit béni ! je n'ai à me défendre d'aucune inclination à pleurer sur moi-même. Mais je pensai à tout ce que j'ai pris et laissé sur la route, durant les quinze ans écoulés avec la promptitude de la veille au lendemain : ces tombeaux, cette mère et ces enfants qui n'étaient pas là ! Sur le visage grave d'Élise je lisais les mêmes pensées ; elle murmurait intérieurement des noms toujours présents entre nous et que nous ne prononçons jamais, afin de nous épargner mutuellement les larmes.

» Agnès parut en ce moment, dans les voiles et sous la couronne que nous donnons en esprit à nos anges. Elle était pâle, et ses voiles nous rappelaient aussi des linceuls. Nous baissâmes la tête en

même temps. Ne nous plaignez pas : ces linceuls furent aussi des voiles de première communion. Je le sentis par une douceur de Dieu. Une vision naquit dans mon cœur. Je vis, — de mes yeux ouverts je ne l'aurais pas vu plus clairement, — je vis la mère et les autres enfants assister à la fête. C'était un groupe, s'il se peut, plus attentif et plus tendre, dans cette foule céleste au milieu de laquelle la foi nous fait comprendre que nous vivons, et qui, accompagnant Dieu partout, lui fait un plus joyeux cortège, lorsqu'il répand avec plus d'abondance sur nous sa miséricorde et son amour.

» Les premières communiantes étaient charmantes ; Agnès ne le cédait à aucune. Ses yeux, de la même forme que ceux de sa mère, ont la même expression, quoique d'une autre couleur. Quand nous la vîmes après la messe, nous trouvâmes que son vêtement blanc la grandissait et qu'il y avait une ombre de gravité dans sa candeur étourdie. L'enfant commence à passer jeune fille. Je l'embrassai avec respect, me recommandant à Dieu présent dans le cœur de mon enfant. Ah ! vraiment, très chère amie, nous ne sommes pas peu de chose, nous autres chrétiens !

« Mais vous devinez bien qu'un homme qui vient de passer par une telle scène ne lit pas imperturbablement une lettre où il sent que Dieu lui a donné l'abondance de belles richesses, en entourant son cœur de tant de nobles affections. Agnès était couverte des dons de Rome : son cierge, son voile, son chapelet, venaient du pape. Je trouvais dans votre lettre aussi quelque chose que Rome m'a donné : votre amitié, noble femme ; une amitié ébauchée là-bas, formée ici, enracinée dans le vrai sol où les sentiments humains germent pour le ciel, dont ils atteignent la sereine hauteur. Il fallut bien éclater en pleurs et en *Alleluia ;* et je veux vous le dire ce matin, après la prière, avant toute autre besogne.

» Un jour, notre Marie, toute petite, entendant ce ramage qui monte des jardins et qui me réjouit en ce moment, disait : *Ma tante, les petits oiseaux, ils font sa prière?* Quelle grâce de Dieu que ce logis d'où je vois le ciel et les feuilles, où j'ai du silence et des chants d'oiseaux ! Je me fais tous les matins l'illusion d'être un homme d'autrefois, une créature de Dieu qui jouit des œuvres de Dieu. Il y a dans le concert une tourterelle, un coq, un pinson,

des fauvettes, et je ne sais combien d'autres musiciens qui, chantant chacun pour son compte, font une très douce et très joyeuse harmonie. Mais cinq heures sonnent, et en même temps le clairon se fait entendre dans une caserne du voisinage. La civilisation s'éveille et va éteindre cette harmonie. J'entendrai crier les charretiers et les marchands d'asperges, un piano bourgeois se mettra de la partie, les journaux entreront et viendront me dire que Garibaldi est le héros de la terre. Ah! mon amie, le monde croule; mais le ciel ni nos cœurs ne crouleront.

» J'embrasse vos trois enfants, et je serre vos quatre mains. »

On connaît le pouvoir magique de madame de Sévigné. Ses lettres nous transportent véritablement au dix-septième siècle, et pour nous les Coulanges, les La Fayette, les Grignan, les d'Hacqueville, les de Chaulnes, les Corbinelli et vingt autres sont aussi vivants que si nous avions vécu avec eux et si nous venions de les quitter. Ce sont des amis dont on garde et dont on aime le souvenir. La *Correspondance* de Louis Veuillot produit le même effet; après une lecture, que de noms restent

dans la mémoire avec une physionomie bien marquée : Madame la comtesse de Montsaulnin, madame Testas, M. le comte G. de La Tour dont le grand publiciste estimait tant l'esprit ferme, le sens politique et la solide amitié, le commandant Maisonneuve, madame de Cuverville, M. le comte d'Esgrigny, l'élégant traducteur de Balmès Albéric de Blanche Raffin, M. le comte de Guitaut, Alfred de Courcy, le vicomte de Calvimont et le philosophe Blanc de Saint-Bonnet à qui le journaliste adressait ce joli remercîment : « Mon cher ami... je tiens toujours à trinquer avec vous, et plus encore maintenant que j'ai du vin, du vrai vin. Ce vrai vin, nous l'avons traité avec toutes les cérémonies et les respects que méritait son auteur, et dont il est digne par lui-même. On a attendu pour le mettre en bouteilles une petite gelée ou un temps clair. Temps clair et gelée sont venus le 31 décembre ; l'opération a été faite aussitôt, et elle a parfaitement réussi. Elle a donné trois cents nobles bouteilles, d'une qualité inconnue à ma cave, qui ont été magnifiquement coiffées de cire verte et rangées en bel ordre. Le jour même, M. du Lac et M. Coquille présents par convocation expresse,

nous avons soumis ce trésor à la pierre de touche. Le succès n'a rien laissé à désirer : une robe charmante, un corps vigoureux et doux; un arome exquis. Ajoutez que ce vin précieux n'aurait pas pourtant ailleurs de je ne sais quoi, la bonne grâce de son origine, le bouquet du souvenir, la chaleur de l'amitié. Enfin, nous ne l'appelons ni Chirouble, ni d'aucun autre nom, mais *Saint-Bonnet* ou la *Philosophie*.

» Ce légitime baptême, le seul auquel il soit exposé chez moi, m'amène à mon troisième point : votre livre. Je vous avoue sincèrement que je l'attends avec plus d'impatience que je n'attendais la gelée et le temps clair, préférant, malgré tout, le vin de votre esprit à celui de vos vignes. Envoyez-le moi donc, afin que j'en verse à tout le monde. »

Ce badinage aimable prouve que la métaphysique n'empêche pas de goûter les riens dits avec esprit et que le commerce entre chrétiens peut être charmant. Signalons, dans ce genre, la lettre au professeur de Servières qui avait fait présent à Louis Veuillot d'une magnifique canne en bois de vigne, la lettre à madame Lavergne qui lui avait

envoyé une plume d'aigle, selon le désir exprimé dans une page de *Cà et là*, enfin la lettre à madame de Pitray pour la remercier d'un projet de souscription après la suppression de l'*Univers*.

On ne s'étonnera pas que le champion de l'Eglise et du Pape ait trouvé à tous les degrés du clergé les plus chaudes sympathies. Les encouragements des évêques et les félicitations enthousiastes des curés étaient son bonheur et sa gloire. La droiture, la générosité et la vigueur des âmes sacerdotales faisaient son admiration. Il était ravi de trouver dans ces humbles et braves prêtres des campagnes tant de savoir vrai, d'idées justes et élevées, de patriotique désintéressement ; cela contrastait si étrangement avec ce que lui avait montré le monde politique et littéraire!

« Les curés sont éperdus de joie, lorsqu'ils me voient; je suis fait pour les divertir ; ils me le rendent bien. Je ne suis jamais si content qu'avec ces âmes franches, rudes, dévouées ; je bénis Dieu de m'avoir rendu agréable à ces bons ouvriers de la vigne céleste. »

Parmi les noms ecclésiastiques qui reviennent plus fréquemment dans sa *Correspondance*, ses ar-

ticles ou ses livres, nous remarquons ceux de dom Guéranger, du P. de Ravignan, du R. P. d'Alzon, de l'excellent abbé Morisseau, de l'abbé Delor, de Mgr Mislin auquel il recommande une fondation des Petites Sœurs des Pauvres à Vienne, de l'abbé Bernier, correspondant de l'*Univers* à Rome et de quelques bénédictins de Solesmes qui lui avaient donné une si patriarcale et si ample hospitalité.

Il faudrait faire une place à part dans cette galerie de l'amitié à M. Segretain, esprit aimable et original qui savait beaucoup sans avoir rien étudié, si ce n'est en flânant et en écoutant, et au peintre Emile Lafon, le compagnon de toutes les époques, âme naïve d'artiste qui unissait dans un même enthousiasme le bon Dieu, l'Eglise, ses pinceaux, sa famille et Louis Veuillot. Nous entrevoyons cette silhouette dans *Cà et là* dans les *Historiettes et Fantaisies*, dans le *Parfum de Rome*, dans les *Mélanges*, dans la *Correspondance*, et sa candeur consciencieuse nous attire comme elle a attiré le grand ami dont l'affection l'immortalisera plus sûrement que ses toiles.

A côté de ces noms illustres par la naissance,

par la situation ou par le talent, nous devrions placer bien des noms obscurs. Louis Veuillot n'oublia jamais qu'il était fils d'un ouvrier et ne refusa jamais ses conseils, ses recommandations ou son appui aux malheureux qui les lui demandaient. Ses lettres à M. Rivalland, instituteur inconnu de la Vendée sont nombreuses, longues, très cordiales et très touchantes.

Les pauvres avaient ses préférences d'homme et de chrétien. « Les grands protecteurs, disait-il, sont très beaux, mais ce sont les petits qui aiment et qui servent... Il n'y a rien de tel que les pauvres pour bien recevoir. Les faux riches sont ladres, les vrais riches sont amples; les pauvres sont prodigues et font des folies. »

Nous terminerons ce chapitre des *Amis* par une lettre inédite de Louis Veuillot au P. Gagniard. Elle est intéressante, non seulement par le témoignage qu'elle rend à une sainte vie, mais encore parce qu'elle montre que celui qui l'a écrite a gardé jusqu'à la fin le charme de son esprit et la délicatesse de son cœur. Elle est datée du 14 avril 1877; les dernières lignes sont de sa belle et forte écriture du dix-septième siècle.

« Mon Père,

« Il est bien vrai que je suis votre ami. J'ai la prétention d'être l'ami de tous les Jésuites, même de ceux qui ne m'aimeraient pas ; ceux-là ont tort ; vous, vous avez raison.

» Vous savez combien j'aimais votre père Edme, et quelle est ma vénération pour votre père Ignace. Vous n'auriez aucun motif pour ne pas me *tolérer* puisque vous avez été élevé là-dedans.

» Je venais d'apprendre la mort du bon docteur, lorsque j'ai reçu votre lettre. Elle m'a consolé et j'étais sur la voie de la consolation. La première nouvelle de sa mort m'a fait revoir sa vie. Je me rappelais sa figure, ses paroles, ses œuvres. Je ne pouvais m'inquiéter de rien.

» Ce que je ne savais pas et ce que vous m'avez appris, c'était qu'il eût *un petit Jésuite*, et j'ai passé de l'estime à la joie et à l'envie.

..... Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

» Moi qui ne suis qu'un homme de lettres, je n'ai eu que des filles, et je n'ai pu donner qu'une

Visitandine ; mais je suis encore content de cela, et je vous suis proche parent par la bienheureuse Marguerite-Marie.

» Entre parenthèse, cette Visitandine étant petite fille a été soignée à Epoisses par le bon docteur Edme, lequel l'a délivrée d'une angine qu'elle allait avoir, et qui m'inquiétait grandement.

» Je vous remercie des détails que vous m'avez donnés ; j'y ai retrouvé tout l'homme. Je les envoie à l'imprimeur, car ils sont bons pour apprendre à vivre et à mourir.

» Restez mon ami, bon et aimable Père, et priez pour moi. Depuis trois ans je suis blessé à la main et ailleurs, et je me détraque considérablement. Je pense que je ne tarderai pas à aller revoir celui que nous regrettons. Je le trouverai chez le médecin en chef, non pas sur un *petit banc à roulettes,* mais bien établi comme un vrai sénateur, dans le bon fauteuil inamovible qu'il a bien gagné.

» Nous dirons tous deux que nous en avions bien assez de la vie. Je connais bien le chemin et j'espère y être ; mais il faut me préparer l'entrée. Songez-y sérieusement ; cela regarde bien un peu les Jésuites, et spécialement vous. C'est un service

d'ami. Vous ne voudrez pas faire mentir le bon docteur qui m'a promis que j'entrerais, et qui m'a enseigné le mot de passe.

» Agréez ma reconnaissance et mon respect. »

» LOUIS VEUILLOT. »

On a longuement écrit sur l'amitié, avant et après Cicéron. Tout le monde connaît les pages célèbres de Montaigne, de Pascal et de Joseph de Maistre. Plus près de nous, Joubert, Lacordaire et madame Swetchine ont trouvé des mots heureux ; mais en cette matière, je ne sais personne parmi les anciens ou les modernes qui présente plus d'aperçus originaux et de considérations élevées que Louis Veuillot. Ce que les autres avaient très bien dit, il le répète à sa manière et le rajeunit par le trait et l'expression.

En réunissant ce qu'il a semé dans ses soixante volumes on aurait un traité substantiel et délicieux, venu spontanément d'un esprit qui avait médité ce sujet et d'un cœur qui en avait savouré les douceurs, les inquiétudes et les fortifiantes émotions. On reconnaît le flot qui s'échappe joyeux et clair d'une source pleine. Comparez cette chaleur d'âme

et cette vivacité de sentiment à la rhétorique solennelle des Cousin et des Villemain. Ces égoïstes sceptiques pouvaient avoir les mots, la syntaxe et les expressions du dix-septième siècle ; le journaliste catholique en avait les idées, la clarté et l'esprit. Les uns ont créé laborieusement des pastiches sans âme ; l'autre a laissé des pages qui rivalisent de fermeté, de couleur et d'inspiration avec celles des grands maîtres ; ce qui prouve encore une fois de plus que le style est l'homme lui-même, et l'homme vaut surtout par le cœur et par la foi.

CHAPITRE V

L' « UNIVERS »

L'idéal du journaliste catholique. — Programme religieux et politique. — Les lois de la polémique. — Union des rédacteurs et des abonnés. — Succès et services.

Louis Veuillot était né avec un tempérament de journaliste. Il n'a jamais voulu être autre chose et peut-être n'eût-il aussi bien réussi en rien. Dieu lui avait donné des armes admirablement adaptées à ces luttes modernes de la presse quotidienne. Tout jeune et presque sans préparation, il se jette dans l'arène et bientôt il s'y fait remarquer et redouter. Plus tard, l'expérience et la grâce corrigèrent les élans et les excès de verve, mais sans changer la nature. Quand un coup de force brutale et inique

l'eut désarmé, il bondissait de douleur et d'indignation en voyant insulter l'Église, comme frémirait un fils de bonne race qui verrait outrager sa mère sans pouvoir la venger. A certains moments, disait-il à un ami, « j'écrirais au prix d'un an de prison par ligne. »

Tout le monde comprend l'importance du journalisme à notre époque. Que cet envahissement soit un désastre pour la religion, pour les lettres et pour le bon sens, nous n'y contredisons pas ; mais nous constatons le fait. Il s'agit de tirer le meilleur parti possible de ce nouvel instrument de propagande et d'action, de l'empêcher au moins de produire tout le mal qu'en prétendent obtenir les ennemis de l'Église et de la paix sociale.

Dans ce déluge de feuilles perverses, il y avait place pour un journal qui fût avant tout catholique. C'est une œuvre difficile, mais elle n'est pas chimérique, comme l'ont prétendu Sainte-Beuve et ceux qu'elle gênait. On peut même avancer qu'elle est nécessaire. Il y faut du talent, du tact, du courage, du désintéressement et une infatigable bonne volonté ; ces qualités ne sont pas inaccessibles aux écrivains religieux. Du reste, Louis Veuillot a

répondu aux objections par des faits : il a fondé une œuvre qui a rendu d'éminents services et qui dure après lui.

Être utile à l'Église lui paraissait la seule ambition désirable ; il a eu de plus le succès, bien au delà de ses espérances, car des idées comme les siennes ne sauraient en avoir beaucoup. « Elles n'emportent pas le monde, elles le retiennent. Nous sommes plantés comme des digues qui rompent le courant, et sur lesquelles un certain nombre de naufragés se sauvent. » Les meurtrissures peuvent y être cruelles ; les triomphes ont rarement beaucoup d'éclat. Le rédacteur en chef de l'*Univers* écrivait après un des plus beaux : « Ma modestie n'a pas reçu la moindre atteinte. A la vérité, mes filles ont poussé quelques *vivat !* mais, je crois, sans songer à l'Encyclique. Un nougat que j'apportais de Montélimart occasionnait principalement cette allégresse. »

Il va sans dire que ce maître comprenait, mieux que personne, le journaliste, son rôle, ses besoins, ses ressources et ses dangers. Il a fait la théorie et l'esthétique d'un métier ou d'une profession dans laquelle, de l'aveu de tous, aucun ne l'a égalé.

D'autres y ont porté de grands talents, beaucoup d'habileté et de louables intentions ; il y a mis du génie et des vertus.

« Le talent du journaliste, dit-il, c'est la promptitude, le trait, avant tout la clarté. Il n'a qu'une feuille de papier et qu'une heure pour exposer le litige, battre l'adversaire et donner son avis ; s'il dit un mot qui n'aille au but, s'il prononce une phrase que le lecteur ne comprenne pas tout d'abord, il n'entend point le métier. Qu'il se hâte, qu'il soit net, qu'il soit simple. La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie ; il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus doit-il l'étreindre un instant quand il la rencontre... »

Il ne fut pas seulement « un journaliste de verve et d'assaut », mais un polémiste dans la grande et pleine acception, ayant son plan longuement mûri, sa stratégie raisonnée et sa tactique savante, ce qui ne gênait en rien les inspirations soudaines et les charges les plus décisives et les plus inattendues. Sous ces allures primesautières et ces averses brusques d'ironie et d'indigna-

tion, il y avait beaucoup de sagesse réfléchie et de force disciplinée, contenue jusqu'au moment opportun. Son instinct de la guerre et son coup d'œil l'avertissaient à propos. Cette suite dans les vues et les idées lui était, du reste, plus nécessaire et plus facile qu'à d'autres. Résolu à rester toujours dans la vérité entière et convaincu que cette vérité s'exprime par la bouche du Pape, il n'avait qu'à écouter Rome et à pressentir ses pensées et ses désirs, assuré d'être ainsi toujours d'accord avec lui-même. Il avait une boussole, tandis que les autres consultent des girouettes. Cette docilité absolue fut la meilleure part de sa prudence. Il était confiant parce qu'il savait que la barque qui le portait aboutirait au port, et il se sentait invincible parce que le rocher finit toujours par avoir raison des flots.

A des qualités d'esprit très rares, Louis Veuillot joignait des qualités de conduite et de caractère plus rares encore. Dans ce siècle de réclame, de cabotinisme et de mercantilisme littéraire, où vers et prose, éloge et blâme se vendent effrontément, il fut d'une indépendance et d'un désintéressement à l'épreuve de toutes les tentations. La recherche de

l'argent, des honneurs ou de la popularité ne lui fit jamais sacrifier la moindre parcelle de vérité, pas même les scrupules de l'artiste. Il aima et honora la pauvreté comme la fière et chère sauvegarde de sa liberté.

Après avoir cédé pour un prix qui nous semble dérisoire un de ses livres, il écrivait à son frère : « Alleluia ! La dot d'Annette est assurée, le bon Dieu me l'a donnée pour mes œufs de Pâques... Je donne la gloire pour rien ; c'est ce qu'elle vaut. Quand on me l'achète mille francs, je trouve que je vole. Je voudrais bien faire quelque chose d'un peu propre et n'être connu que de Dieu ! »

L'habit râpé lui paraissait le vrai costume de l'écrivain et du poète et, pour des mines d'or, il n'aurait pu consentir à ne pas écrire de son mieux. En consacrant à l'Église sa plume et son journal, il avait tacitement fait vœu de ne pas s'enrichir.

Dans une magnifique lettre à M. Quid'Beuf, il a dit lui-même quel était à ses yeux l'idéal du journaliste catholique ; mais il l'a dit mieux encore par ses actes.

« Mes sentiments sur la presse vous sont connus. Je l'ai pratiquée toute ma vie, et je ne l'aime

pas ; je pourrais dire que je la hais ; mais elle appartient à l'ordre redoutable des maux nécessaires. Les journaux sont devenus un tel péril, qu'il est nécessaire d'en créer beaucoup. La presse ne peut être combattue que par elle-même, et neutralisée que par sa multitude. Ajoutons des torrents aux torrents, et qu'ils se noient les uns les autres en ne formant plus qu'un marais, ou, si l'on veut, une mer. Le marais a ses lagunes, et la mer ses moments de sommeil. Nous verrons si là-dedans il sera possible de bâtir quelque Venise.

« Le journaliste est un citoyen armé pour la cause publique. Son péril est de ne guère relever que de lui-même ; mais, s'il sait remplir ses obligations envers Dieu et envers la patrie, ce péril devient son avantage et sa force. Il me semble que le journaliste catholique est le dernier reste de la chevalerie. Il ne quitte pas les armes ; il va devant lui, proclamant la foi et portant secours. Il se propose de ne point commettre d'injustice et de n'en point souffrir, si ce n'est contre lui-même. S'il en commet, il les répare ; s'il en voit faire, à ses risques et périls, il combat pour en procurer la réparation. Saint Grégoire VII citait souvent ce

verset de Jérémie : Maudit soit l'homme qui retient son glaive pour ne pas verser le sang ! car le respect de la justice, qui est la loi de Dieu, doit passer avant la déférence qui peut être due à l'homme.

« C'est un métier laborieux. Il y faut du cœur et encore du cœur. Notre temps n'aime pas la vérité, vous le savez de reste ; et dans le petit nombre de ceux qui aiment la vérité, plusieurs, pour ne pas dire beaucoup, n'aiment point ceux qui se mettent en avant pour la défendre. On les trouve indiscrets, importuns, inopportuns. On ne leur pardonne pas volontiers leurs défauts ; on leur sait plus volontiers mauvais gré de ne pas mettre tout le monde d'accord et de ne pas se mettre d'accord avec tout le monde. Il faut en prendre son parti. »

Plus loin, après avoir tracé, à l'usage de son nouveau frère d'armes, des règles pratiques de conduite vis-à-vis des adversaires honorables et loyaux et vis-à-vis de ceux qui n'ont que des appétits et des passions, le maître ajoute ces fières paroles : « La distance est encore infranchissable entre la renommée de l'honnête homme et la plume du gredin. On dort fort tranquille sous les plus terribles averses d'encre empoisonnée. Elle ne tue pas

et elle ne noircit pas. La probité a quelque chose en elle qui dissout ce venin. »

Les ennemis de Louis Veuillot ont toujours affecté de l'accuser de cruauté, d'âpreté injurieuse et de fureur vindicative ; en réalité, il ne connut jamais que la colère sans fiel et la généreuse indignation de l'homme de bien que l'injustice et la bassesse révoltent. « Dans le fond, je ne suis pas inquiet sur la charité ; je crois bien juste que j'ai manqué de modération dans la répression ; je n'ai pas manqué d'amour, et mon métier est un métier d'amoureux : j'ai aimé ceux que j'ai battus ; je n'ai désiré à personne de rester et encore moins de mourir dans l'erreur. » Dans son testament et en face de la mort il a pu se rendre ce glorieux et consolant témoignage de n'avoir haï personne et de n'avoir voulu défendre que la foi.

Ne défendez pas ma mémoire,
Si la haine sur moi s'abat :
Je suis content, j'ai ma victoire ;
J'ai combattu le bon combat...

Dans ma lutte laborieuse
La foi soutint mon cœur charmé ;
Ce fut donc une vie heureuse,
Puisqu'enfin j'ai toujours aimé.

La douceur n'est pas l'impassibilité et Jésus-Christ s'armant d'un fouet de cordes chassa violemment les vendeurs qui déshonoraient le Temple. La voix de Louis Veuillot n'éclatait que contre les menteurs qui insultaient ce qu'il vénérait ; sa colère n'était que son amour retourné.

Sa loyauté peut être proposée comme un modèle ; jamais personne n'a cité si largement, si fidèlement et si habituellement les thèses, les raisons, ou les répliques de ses contradicteurs. On peut même dire que jamais personne n'a été plus respectueux de la vie privée de ses adversaires. Les attaques détournées et les insinuations perfides le révoltaient comme une lâcheté. Il n'avait pas besoin de cela. Ses flèches étaient aiguës, lancées d'une main robuste, sûre et rapide, mais aucune n'était empoisonnée et toutes portaient son nom. Il a pu réimprimer ses articles sans avoir rien à supprimer. Quelques jugements rigoureux qu'on lui a aigrement reprochés sont en définitive moins sévères que l'histoire. Il avait d'ailleurs le droit de donner son avis et de formuler son jugement sur des actes ou des écrits publics.

Pour son compte, il était peu sensible aux

injures, persuadé qu'elles ne sauraient nuire qu'à ceux-là qui se les permettent et auprès des sots. S'il a été dur quelquefois, s'il a flétri des noms, des livres, des procédés ou des partis, s'il a couvert d'un ridicule immortel quelques figures contemporaines, il était le plus souvent dans le cas de légitime défense et c'était moins pour protéger ses intérêts ou sa vanité que pour faire respecter une œuvre qu'il croyait nécessaire, pour sauver les droits de la justice et de l'Église. A des degrés très divers, et sans vouloir mettre tout ce monde sur la même ligne, les Sauvestre, les La Guéronnière, les Gaduel, les Guéroult, les Havin, les Rigault, les Jourdan, les Cognat, les Sisson, les La Bédollière et les autres ne doivent s'en prendre qn'à eux-mêmes des meurtrissures de la lutte. Si quelques coups se sont égarés dans l'ardeur de la bataille, si quelques autres ont dépassé la mesure nécessaire ou utile, c'est un accident inévitable dans toute mêlée ; Louis Veuillot a été bien plus victime de ces injustices involontaires qu'il n'en a été l'auteur. Il ne s'en étonnait et ne s'en émouvait guère, sachant bien qu'un soldat sur le terrain doit savoir donner et recevoir des coups. On lui a, du

reste, rendu témoignage, sinon pendant sa vie, du moins après sa mort, et les vingt volumes des Mélanges restent là pour le justifier.

Non seulement Louis Veuillot a renouvelé, créé la presse catholique, mais il lui a donné un éclat, une force et une dignité qu'elle n'avait jamais eue avant lui. Sa verve incisive et vaillante a été l'une des formes les plus hardies et les plus heureuses du génie contemporain. Si un nom doit toujours représenter un genre littéraire, le sien restera sans contestation comme celui du journaliste idéal.

L'*Univers*, formé à l'image de son rédacteur en chef, devint une publication à part, où les passions mesquines n'eurent pas de place. C'était une œuvre d'apostolat et de défense religieuse, toute de probité, de sacrifice et d'orthodoxie. Dans ces conditions exceptionnelles, écrivains et abonnés ne furent bientôt qu'une grande famille dont la communauté d'idées, d'affections et de vœux, l'estime réciproque et la confiance cordiale resserrèrent chaque jour les liens. Celui qui l'avait faite en fut toujours l'âme, le rempart et la gloire. Il y mit sa foi vive, son joyeux entrain, ses vues élevées et son courage persévérant.

Les attaques violentes, les calomnies sourdes et les intrigues habiles ne manquèrent pas. Un parti puissant sembla s'être donné la mission de détruire le journal ultramontain, et il mit à l'accomplir une ténacité très active. Par la seule force de la vérité et d'une soumission entière à Rome, l'*Univers* déjoua toute adresse et triompha de tout assaut; mais il y eut des moments d'angoisse. « On devrait me pardonner de ne pas oublier que j'ai cinq enfants à nourrir et pas mal de dettes à payer. Mais il faut laisser rire ceux qui ont le cœur gai et qui vivent de leurs rentes. » A dom Pitra, le journaliste demande des articles et des prières pour son père, pour sa femme, pour sa fille et pour sa feuille « trois F qui me tiennent singulièrement au cœur et dont la dernière me cause autant de soucis que les deux premières me donnent de joie. » Les sympathies d'ailleurs et les encouragements ne firent jamais défaut, et on pouvait se consoler de bien des articles de M. l'abbé Delacouture, même de l'*Univers jugé par lui-même* de M. l'abbé Cognat, quand « on était content à Poitiers ». En somme, ainsi que le faisait remarquer un journal boulevardier, Louis Veuillot eut toujours pour

lui la « grammaire et le Pape. » C'est beaucoup.

Les *Mélanges* et la *Correspondance* renferment bien des portraits du journal et des collaborateurs ; l'humour côtoie l'affection dans ces croquis à la plume. Les noms de du Lac, d'Aubineau, de Barrier, de Taconet, de Coquille, de Roussel, de Segretain et d'Arthur Loth nous sont familiers comme ceux de vieilles connaissances. On ne devenait pas riche, ni même toujours célèbre ; mais on vivait joyeux en servant l'Église, en sachant obéir, parler quelquefois, se taire aussi, et au besoin mourir sans plainte et sans étonnement. Quand il y avait des boules neuves, c'était une joie folle, et si le gérant « proposait un assaut de fourchettes », il était pris au mot.

Louis Veuillot s'était donné tout entier à l'*Univers*, comme le soldat à son drapeau et le missionnaire à sa chrétienté naissante. Son cœur était là et sa collaboration, longtemps gratuite, fut aussi active et aussi dévouée jusqu'au dernier jour. Le meilleur de son temps, de ses forces et de son esprit était pour le journal, un « enfant » aussi chéri que les autres. Il veillait avec un soin jaloux et paternel à sa prospérité, à son honneur littéraire, à sa bonne

réputation d'orthodoxie. C'était une épée que Dieu lui avait mise au poing pour le service de l'Église et des faibles; il entendait que son chaste acier ne fût employé qu'à de nobles besognes, qu'il fût libre et respecté. Les pures doctrines romaines lui doivent beaucoup en France, non seulement parce qu'il a contenu et intimidé les mécréants et les insulteurs, mais encore parce qu'il a réuni, groupé et serré les catholiques autour du drapeau pontifical.

Un jour arriva où l'impuissance se fit sentir. Celui qui avait écrit tant de si beaux articles ne pouvait venir à bout d'un seul. Il le voyait devant lui suspendu comme par un fil; mais il lui était impossible de le cueillir. L'espérance revint un moment, mais il fallut bien se rendre à la triste réalité. C'était la fin. Il écrivait à sa sœur :

« Je ne voudrais pas t'inquiéter, mais j'éprouve un malaise indéfinissable, qui est autre que tout ce dont j'ai l'habitude, et qui me déroute tout à fait. J'avais emporté un article commencé : j'ai essayé deux fois de le finir; deux fois je me suis arrêté en chemin, sans avoir avancé d'une ligne. Je n'ignore pas cependant ce que je veux dire, et l'article est bien tout entier dans ma tête. Le sujet est d'ailleurs

le plus simple du monde ; il n'y a qu'à raconter. Je n'en peux venir à bout. Cela me déconcerte horriblement. Ah ! c'est maintenant que je n'ai plus mon ancienne facilité ! Rien ne coule de source, rien ne va plus, et je crois bien que la fontaine est tarie.

» Depuis mon départ, je n'ai écrit qu'à toi. Je n'ai pas donné signe de vie même à Lulu. Je me déciderais, je crois, plus volontiers à me faire arracher une dent qu'à écrire une lettre, et il me semble que si l'on me disait que j'ai fait mon dernier article, j'en aurais un plaisir infini. Je ne vois rien à dire sur rien, ou je ne vois rien qui mérite d'être dit. Quelque chose en moi s'est brisé, ou dénoué, ou effacé. »

Quelques feuilles devaient encore pousser sur l'arbre, dernier effort d'une sève généreuse et abondante ; il ne devait plus donner de fruits ; mais son tronc vénérable attirait encore les regards et son ombre d'automne était un charme et un abri.

La correspondance avec Élise se termine par cette phrase qui pourrait servir d'épigraphe à une biographie du grand journaliste catholique : « Pauvre sœur ! Quand je pense que tu as des chances pour

rester la dernière, ça me serre; mais je sais que le bon Dieu sera là. Regarde ce petit papier : il vient de Rome et du Vatican. C'est une des feuilles que l'aimable Mgr Elloy s'est procurées et a presque volées pour me faire plaisir. Ce papier ne devrait parler que de choses éternelles. J'y écris que le bon Dieu m'a donné l'Église, toi et Eugène, et que j'ai été un homme bien outillé. »

CHAPITRE VI

LES ADVERSAIRES

Les divers ennemis ou adversaires de Louis Veuillot. — Son attitude. — Vis-à-vis de ses adversaires catholiques : justice, respect, charité. — Verve redoutable mais loyauté parfaite vis-à-vis des impies. — Point de haines ni d'inimitiés personnelles.

La force est naturellement indulgente et sans fiel. Louis Veuillot ne connut jamais la haine ou la rancune avec ses petitesses, mais il lui fut plus difficile de fermer son âme au mépris. S'il n'eut pas d'ennemis, il eut des adversaires de plus d'une sorte et il les combattit sans compter leur nombre et sans calculer leur puissance. Au fond de ses colères les plus acerbes, on sent néanmoins un bon cœur, et sa formidable ironie est exempte de ce venin que

distille la basse vengeance. Personne ne confondra cette raillerie fine et fière, joviale dans ses exécutions les plus amères, avec la misanthropie hargneuse et jalouse d'un Paul-Louis Courrier. Il use de son bec et de sa serre, mais il a des ailes ; il attaque en face, en plein soleil, et ne s'acharne jamais sur les blessés ou les vaincus. Saint Louis, l'intrépide et doux croisé, devait ainsi combattre, l'épée flamboyante au poing, la sérénité sur le front et l'amour dans le cœur.

Ce qui révoltait Louis Veuillot et mettait sa verve en ébullition, c'était l'attaque déloyale, la calomnie froide et préméditée, la polémique tortueuse. Il était beau de le voir saccager la rhétorique ignorante ou pédante de quelque universitaire, percer de ses traits les journalistes détracteurs de l'Église, des papes ou des moines. Ses épigrammes et ses raisonnements frappaient à la fois l'homme et l'idée, l'un sur l'autre, souvent à mort. Nul mieux que lui n'a su donner au bon sens cette lumière soudaine qui pénètre comme un glaive, et à l'indignation cette véhémence vertueuse qui surprend et abat comme une apostrophe d'honnête homme à un malfaiteur. Jamais la peur de rencontrer un

insolent à humilier ou un faussaire à punir ne l'a détourné de son chemin, comme il le disait fièrement à Hippolyte Rigault. Que ses ennemis fussent une légion, comme le *Siècle* ou la *Presse*, qu'ils eussent derrière eux la faveur des bourgeois et des guinguettes, comme Béranger, ou la faveur impériale, comme La Guéronnière, il attaquait et démasquait résolument, sans inquiétude des suites.

Tout devenait une arme entre les mains de ce clairvoyant justicier, et sa silhouette entrevue dans le lointain en arrêta plus d'un au moment de se mettre en campagne contre quelque dogme, quelque institution ou quelque personnage du catholicisme. Tout en reconnaissant bien volontiers les qualités privées, le talent et les vertus de ses adversaires, quand ils en avaient, il excellait à découvrir le défaut de leur œuvre, de leur système ou de leur vie et il les frappait à l'endroit sensible. Plusieurs de ces corrections magistrales sont restées légendaires. Il suffit de citer les « Sauvestriques ».

On a beaucoup écrit sur Victor Hugo, poète, orateur, romancier; aucun n'a mieux analysé, saisi dans leur germe et fait toucher du doigt le mérite et les défauts de ce monstrueux personnage,

« vieille citrouille à moitié remplie de diamants » que l'orgueil a fait rouler du fantastique dans le burlesque et du cynisme inconscient à l'impiété féroce, laissant partout des quantités effroyables de vers sonores, drôles et bêtes. Les hallucinations sensuelles de Michelet, l'égoïsme bourgeois et la vanité funeste du « petit Thiers », la phraséologie creuse de Villemain, l'enflure de Cousin, les grâces empesées d'Hippolyte Rigault, les nuages tudesques de Quinet, l'éloquence poussive de Mignet ou de Rémusat, la vanité répugnante de Renan ont été flétries comme il convient. Nous ne disons rien de quelques autres noms devenus des symboles de ridicule ou de sottise : Sauvestre, La Bédollière, de Pompery, Boniface, Chambolle, etc. Ils sont plus sûrs de leur immortalité que la plupart de nos académiciens. Ils devront à l'*Univers* la reconnaissance que Cotin doit à Boileau.

L'auteur des *Mélanges*, des *Libres penseurs* et des *Odeurs de Paris* prenait la même liberté vis-à-vis des journaux et des institutions. Le *Siècle* de M. Havin, la *Revue des Deux Mondes* de M. Buloz, le *Figaro* de M. de Villemessant ont leur physionomie crayonnée par cette main que rien ne faisait

trembler. L'Empire de Napoléon III lui-même a reçu de terribles coups de pinceau.

Dans une page célèbre des *Libres penseurs*, Louis Veuillot apostrophe ainsi le *Siècle :* « Je connais ta force, et je ne la conteste pas. Tu parles tous les jours à cent mille idiots qui n'entendent que ta voix, et qui n'en veulent écouter aucune autre; toi seul as de la probité, de la justice, de l'esprit et du style; toi seul es patriote; et s'il te plaît de passer pour chrétien, toi seul le seras. Moi, je serai un jésuite, un libelliste, un impie : tu le diras. Qui saura le contraire, hormis quelques centaines d'honnêtes gens qui te font l'honneur de te craindre, et qui protestent tout bas contre tes injures, quand ils sont sûrs de n'être pas entendus? Donc tu peux m'écraser, imbécile! Mais tu m'écraseras avec tes pieds, avec tes mugissements, avec ta masse immonde, et non avec ton esprit; tu m'écrases comme le bœuf en fureur écrase parfois le pâtre qu'il rencontre seul et désarmé.

» Triomphe et sois vainqueur, ô bœuf! Tu pèses un millier, et tu portes au front deux cornes : c'est trop contre une fronde. Seulement, écoute ceci : Tu m'écraseras; mais je suis un homme, et j'aurai

dit quelques paroles que tes beuglements n'empêcheront pas d'arriver à l'oreille de ceux qui sont hommes, comme moi. Ces paroles leur apprendront à te ramener à l'étable et au labour. »

Quand l'Empire fut devenu décidément révolutionnaire et persécuteur, Louis Veuillot se dressa contre lui et ses œuvres. Son opposition fut sensible à Napoléon III qui sut bien le lui faire sentir.

Voici comment les *Odeurs de Paris* parlaient de la capitale transformée par M. Haussmann et de cet « emplacement célèbre sur lequel se forme une ville qui sera la merveille du monde et le triomphe de la science moderne par ses grandes rues, ses nombreux sergents de ville, ses grands quais, ses grands édifices et ses grands égouts. »

« Les habitants du Paris complet s'ennuieront comme on ne s'est jamais ennuyé sur la terre. Il n'est rien qu'on ne puisse craindre d'un peuple qui s'ennuie, et rien qu'on ne puisse lui imposer. Or, le peuple de Paris sera le monde, comme a été le peuple de Rome, peuple qui s'ennuyait... »

Dans le Paris nouveau il n'y aura plus de demeure, plus de tombeau, plus même de cimetière. Toute maison ne fera qu'une case de cette formi-

dable auberge où tout le monde a passé et où personne n'a souvenir d'avoir vu personne.

« Qui habitera la maison paternelle ? Qui priera dans l'église où il a été baptisé ? Qui connaîtra encore la chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir ? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où jeune il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie ?

» O racines de joie arrachées de l'âme humaine ! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de mes félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là : puis ma maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert.

» Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour ! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde ; tu n'auras jamais de citoyens ! »

S'il pensait et parlait ainsi de la « Ville-Lumière », son jugement sur le dix-neuvième siècle en général et sur la marche de l'esprit humain depuis cent ans était aussi sévère et il l'a souvent et énergiquement formulé. S'emparant d'un mot en faveur, il résumait ainsi les tristes résultats de notre progrès avec une concision impitoyable et une étonnante vérité :

« Parmi les dits mémorables de M. Victor Hugo il y a le fameux : *Ceci tuera cela*, qui date de son antiquité. Je ne sais plus quelle chose est *ceci* ni quelle chose est *cela*. M. Hugo possède un coup de massue formidable; mais on ne se souvient guère que du bruit qu'il a fait. Néanmoins je présume que *cela*, qui va périr, est d'un ordre moral supérieur à *ceci*, qui va tuer; et la grande popularité de l'auteur ne permet guère de douter qu'il applaudit au triomphe de *ceci* et à la défaite de *cela*.

» J'hésite à croire que M. Hugo soit prophète, mais certainement il est vaticinateur. Il a prononcé plusieurs des mots du siècle, celui-ci est un des plus grands. Le siècle veut partout la victoire du mauvais sur le bon et du pire sur le mauvais, il y tra-

vaille, il suscite sans relâche quantité de *ceci* qui ont pour destinée d'exterminer quantité de *cela*. On en ferait un beau dénombrement.

» *Ceci*, qui était le cordeau, a tué *cela*, qui était le contour.

» *Ceci*, qui est le moellon, a tué *cela*, qui était le jardin.

» *Ceci*, qui est la fantaisie stérile, a tué *cela*, qui était la règle féconde ; et *ceci*, qui est le délire stupide, a tué *cela*, qui était la riante fantaisie.

» *Ceci*, qui est le plaisir, a tué *cela*, qui était la joie ; et *ceci*, qui est la volupté, a tué *cela*, qui était le plaisir ; et *ceci*, qui est la brutale débauche, a tué *cela*, qui était la volupté.

» *Ceci*, qui est le coton, a tué *cela*, qui était la chaude laine et le lin frais.

» *Ceci*, qui est le feu intense et la fumée âcre et salissante, a tué *cela*, qui était la flamme vive, s'élançant comme pour ressaisir son léger panache d'ombre qu'emportait le vent.

» *Ceci*, qui est le café, a tué *cela*, qui était le salon ; et *ceci*, qui est la tabagie, a tué *cela*, qui était le café.

» *Ceci*, qui est la maîtresse, a tué *cela*, qui était

l'amante et l'épouse; et *ceci*, qui est la courtisane, a tué *cela*, qui était la maîtresse; et *ceci*, qui est la gourgandine, tuera la courtisane et la femme.

» *Ceci*, qui est *Valjean*, a tué *cela*, qui était *Gil-Blas;* et *ceci*, qui est *Rocambole*, a tué *cela*, qui était *Valjean;* et *ceci*, qui est le feuilleton cru et saignant de la Cour d'assises, tuera *Rocambole*.

» *Ceci*, qui est *Hernani*, a tué *cela*, qui était *Cinna; ceci*, qui est *Marion Delorme*, a tué *cela*, qui était *Iphigénie;* et *ceci*, qui est le montreur de bêtes, a tué *cela*, qui était *Hernani;* et *ceci*, qui est la *Belle Hélène*, a tué *cela*, qui était *Marion Delorme*.

» *Ceci*, qui est Beaumarchais, a tué *cela*, qui était Molière; et *ceci*, qui est Scribe, a tué *cela*, qui était Beaumarchais; et *ceci*, qui est sorti de Scribe et qui n'a de nom dans aucune langue, s'est rué sur *cela*, qui était Scribe, et l'a dévoré; et *ceci*, qui est la jambe ignoble de la figurante, écrase et les débris de Molière, et les débris de Beaumarchais, et jusqu'à cette pullulation innomée que Scribe engendra et qui le dévora.

» *Ceci*, qui est Montesquieu, a tué *cela*, qui était Bossuet; et *ceci*, qui est Carrel, a tué *cela*, qui était

Montesquieu; et *ceci*, qui est Havin, a tué *cela*, qui était Carrel; et *ceci*, qui est Millaud, est en train de tuer *cela*, qui fut Havin. Havin est trop beau pour le monde, le ciel ne nous l'aura montré qu'un jour!

» *Ceci*, qui est la nourrice, a tué *cela*, qui était la mère; et *ceci*, qui est la spéculation, a tué *cela*, qui était la nourrice, et tue l'enfant.

» *Ceci*, qui est la crèche, a tué *cela*, qui était le berceau. *Ceci*, qui est la philanthropie, a tué *cela*, qui était la charité; et *ceci*, qui est le bureau, tuera *cela*, qui était la philanthropie.

» *Ceci*, qui est la liberté, a tué *cela*, qui était le pouvoir nécessaire, c'est-à-dire l'ordre; et *ceci*, qui est la force, c'est-à-dire l'ordre nécessaire, tuera *cela*, qui était la liberté.

» *Ceci*, qui est l'égalité, a tué *cela*, qui était la hiérarchie; et *ceci*, qui est l'esprit de servitude, unique fruit de l'égalité, tuera *cela*, qui était l'égalité.

» Il ne manque pas d'autres *ceci*, qui sont en train de tuer d'autres *cela*. Je m'arrête, parce que *ceci*, qui est la conquête de 89 et l'affranchissement de l'esprit humain, a tué *cela*, qui était, avant 89, le droit

d'exprimer toute pensée qui n'offensait ni Dieu ni les hommes, et qui ne s'en prenait qu'à l'erreur publique. »

Ceux qui savent ainsi dire la vérité aux puissances politiques, aux auteurs célèbres, aux journaux à grand tirage, au peuple, au pouvoir et à leur siècle sont rares; Louis Veuillot n'hésita jamais.

S'il n'avait eu à combattre que les forbans de la littérature et les impies avoués, sa tâche eût été facile et douce. Mais ses adversaires catholiques ne furent pas les moins acharnés.

Défenseur systématique des privilèges du Pape et de l'influence romaine dans toutes les applications, il devait se heurter contre les préjugés gallicans et les rancunes libérales. Dans ces rencontres il se montra plein de respect pour le caractère et les vertus, prêt à baisser la pointe pour laisser passer l'homme, quand il n'aurait pu frapper sans blesser les délicatesses de la déférence hiérarchique.

Il disait sincèrement : « Nous n'obtiendrons point contre l'archevêque de Paris une décision publique, que nous ne voudrions point obtenir. L'autorité

est sainte et elle doit être, s'il se peut, plus respectée encore de nous lorsqu'elle s'abuse (lorsque nous le croyons du moins), que lorsqu'elle agit pleinement suivant la sagesse et le droit. » Ceux qui ont connu Louis Veuillot savent combien ces escarmouches lui étaient pénibles et combien d'articles ont été adoucis ou sacrifiés. L'abbé Sisson, l'abbé Cognat, l'abbé Gaduel, l'abbé Michon, l'abbé Delacouture, l'abbé Fabre, l'abbé Loyson, le P. Gratry n'ont eu, après tout, que ce qu'ils méritaient ; il serait absurde d'arroser de larmes sans fin les meurtrissures de ces battus. Notre intention n'est pas d'entrer dans le détail de ces démêlés ; mais qu'on mette la polémique de M. de Falloux et de Mgr Dupanloup en regard de la polémique de Louis Veuillot ; on verra de quel côté est non seulement le talent, l'esprit et la saine doctrine (ce qui n'est douteux pour personne), mais encore la dignité, la loyauté, le calme et la modération.

Nous venons de relire une partie de ces débats ; s'il y a eu quelques excès inévitables de part et d'autre, puisqu'il n'y a que les immobiles qui ne bronchent pas, on peut et on doit affirmer que ceux du journaliste ne sont ni plus fréquents ni plus vio-

lents que ceux de ses adversaires. Louis Veuillot a manifestement retenu quelques éclats de sa verve. Pour qui réfléchit aux entraînements de la lutte, à la persistance des provocations et à l'abus parfois bien agaçant et bien tyrannique du rang et d'une autorité contestable, ce n'est pas là un mince mérite. Si nous voulions entrer quelque peu au fond, ne pas nous borner aux écrits, mais examiner les actes, les manœuvres et les procédés, la différence serait bien plus sensible.

Louis Veuillot ne tendit jamais de pièges, et ne mit jamais de masque ; il combattit au grand jour, avec la franchise chrétienne. Il avait horreur des armes prohibées, comme il convient au bon droit et à la force. Il traita toujours avec la considération qui leur était due les adversaires honorables, faisant la part des emportements de caractère et de parti comme des difficultés de situation. Volontiers il croyait à la droiture chez les honnêtes gens et il oubliait très vite les boutades d'une colère égarée. Plus d'une fois il fit des avances et donna des explications quand il aurait pu en exiger. Les torts involontaires étaient étranglés dans une poignée de main.

On sait qu'il a toujours aimé et admiré M. de Montalembert, malgré les caprices et les provocations de cet ancien compagnon de travaux et de luttes. Quand il fallut enfin tirer l'épée, il évita soigneusement les blessures mortelles, espérant toujours que le souvenir du passé l'emporterait sur les susceptibilités de l'amour-propre et sur de funestes conseils. Son cœur s'obstinait à ne voir que le défenseur éloquent et courageux de la liberté d'enseignement, des ordres religieux et de la souveraineté pontificale, c'est-à-dire un chef, et mieux encore, un ami.

Nous lisons dans la *Correspondance* avec sa sœur Elise : « Je pense que Montalembert va toujours bien. Donne-m'en des nouvelles. Pour la vingtième fois peut-être j'ai encore rêvé de lui ; toujours le même rève, une réconciliation parfaite ; un embrassement de frère. Je voudrais bien connaître Joseph, fils de Jacob, pour lui demander l'explication de ce songe unique. J'ai moins rêvé de mon frère, de toi, de mes filles, que de ce diable qui *m'haït* si follement. Il est vrai que je pense à vous plus que je ne rêve de lui... »

Un peu plus loin on trouve cet autre cri du

cœur : « J'ai vu trois hommes qui consultaient sur la terrasse de Montalembert, et le troisième avait l'air d'un aide. Ils sont ensuite entrés dans la chambre d'un air sérieux. J'en ai conclu qu'une opération allait être faite, et j'ai eu le cœur terriblement serré. J'ai prié du fond de mon âme. Pauvre Montalembert ! que je voudrais le voir bien guéri, dût-il n'être pas guéri du tout ! »

M. de Falloux est le seul contre lequel Louis Veuillot ait paru nourrir une sorte de ressentiment. Il n'en était rien. S'il n'éprouva jamais beaucoup de sympathie pour le futur auteur des *Mémoires d'un royaliste*, il n'eut rien à se reprocher contre la justice, ni même contre la charité. Il reconnaissait le mérite et les services : « J'ai lu dans le *Correspondant* les *Dix ans d'agriculture* de Falloux et je trouve que c'est charmant. Il a plus d'esprit que tous les autres. » Mais sur d'autres points il n'hésitait pas à dire tout haut et devant tous sa pensée sur l'homme et sur ses œuvres ; et l'on n'a rien trouvé dans ses papiers et sa *Correspondance* dont sa mémoire ait à rougir. Il n'était pas d'humeur à renfermer sa vengeance dans un tiroir, à y entasser des écrits posthumes pour rabaisser ses ennemis.

Inutile de dire que Louis Veuillot n'a jamais usé de faciles et de légitimes représailles contre ceux qui le calomnièrent jusque dans sa vie privée et sa sincérité de chrétien. Il a bafoué le style de ses adversaires, quand il y avait lieu ; il a ri de leurs raisonnements boiteux et de leurs aperçus louches ; il a sifflé leur prose et leurs vers et relevé leurs ridicules publics avec une verve étourdissante qui a soulevé l'hilarité générale ; il a démasqué l'ignorance et la mauvaise foi ; c'est de bonne guerre et ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui rêvent une discussion où il n'y aura ni battants ni battus. Après trente ans de polémique il pouvait déclarer joyeusement qu'il était « sans rancune, sans migraine et sans scrupule. » Parmi ceux qui ont le plus crié contre lui, combien pourraient en dire autant !

Joseph de Maistre, l'un des modèles et des ancêtres de Louis Veuillot, a formulé une règle infaillible pour juger la valeur d'un homme ou d'une institution : Voyez quels sont ses amis et quels sont ses ennemis. L'*Univers* et son rédacteur en chef n'ont rien à redouter de cette épreuve.

Au reste, les adversaires du rude publiciste, dans

les rares intervalles de trève, lui rendaient bien souvent justice; et les incrédules quelquefois avec plus de bonne grâce et de spontanéité que certains catholiques. Tout en le redoutant ils le regardaient comme la gloire et le roi de la presse. Paul de Rémusat, un de ceux que la polémique a le plus meurtris, s'entretenant avec Sainte-Beuve des élections académiques, lui disait : « Que voulez-vous? J'ai un si grand faible pour le talent qu'il n'est pas jusqu'à ce diable de Veuillot à qui je ne pourrais m'empêcher, je crois bien, de donner ma ma voix, s'il se présentait. » M. de Rémusat pouvait être sûr que sa bonne volonté impartiale ne serait pas mise à l'épreuve. L'auteur du *Parfum de Rome* et des *Odeurs de Paris* n'a pas plus songé à briguer la petite épée d'académicien qu'il n'a recherché la croix de légionnaire.

Ce n'était ni dépit jaloux ni impuissance dédaigneuse; c'était uniquement le désir et la volonté bien résolue et bien délibérée de sauvegarder à tout prix son indépendance et de repousser tout ce qui, de près ou de loin, pouvait lui porter la moindre atteinte. Dans sa pensée, le serviteur de l'Eglise n'a d'ordres et de conseils à recevoir que du Pape et il

ne doit des égards et du dévouement qu'à la vérité.

Il avait rêvé un livre paisible et joyeux où son esprit aurait déployé sa fleur et ses ailes dans la lumière. Il lui a fallu forger et manier des armes, défendre ce qu'il se proposait de chanter. « Des bandes brutales se ruaient sur la justice, sur la vérité, sur la charité. Le courroux a enflammé mon cœur, et j'ai poussé des paroles de colère. » Heureusement ces graines envolées sont tombées sur le talus du camp et de ces ouvrages de guerre ont fait des monuments incomparables où la force se pare de fleurs.

CHAPITRE VII

LA PATRIE

Qu'est-ce que le vrai patriotisme ? — Pourquoi Louis Veuillot aimait la France : la beauté de son climat, la grandeur de son histoire, la sainteté de sa vocation apostolique. — Guerre sans merci à tout ce qui rabaisse l'esprit national, la belle langue, la renommée française, à l'Université, au journalisme obscène, à la politique irréligieuse.

Pro aris et focis ! Tel était le cri des ancêtres à l'heure des dangers publics, et ils entendaient par là réveiller tout ce qui enflamme et entretient le patriotisme, car l'amour du pays est fait avant tout de l'amour de la religion et de l'amour de la famille. On comprend tout de suite que Louis Veuillot aimait avec une passion enthousiaste et raisonnée la France et tout ce qui peut contri-

buer à la gloire et à la grandeur véritable de la France.

Chrétien, il chérissait en elle la fille ainée de l'Église, le royaume de Clovis, de Charlemagne et saint Louis, le peuple missionnaire par excellence, le soldat toujours armé qui semble avoir reçu pour vocation d'être le chevalier de l'Église et le protecteur respectueux et dévoué de papauté.

Il connaissait et il admirait autant qu'aucun autre ce sol heureusement situé entre deux mers, arrosé par quatre grands fleuves, harmonieusement découpé de plaines et de montagnes, réunissant dans son climat tempéré les charmes et les fruits du Nord et du Midi, l'esprit ingénieux et les qualités aimables de ses habitants, l'aspect gracieux de ses côtes et la beauté de son ciel. Mais il était encore plus heureux de saluer en elle la terre des grands saints, la patrie de tant d'ordres religieux, depuis les moines de Cluny ou de Clairvaux jusqu'aux Petites Sœurs des Pauvres, l'apôtre toujours prêt à donner son or, ses sueurs et son sang pour propager la civilisation de l'Evangile, seule véritable et seule durable.

Ce qui pouvait affaiblir ou abaisser la France en

tarissant en elle les sources vives de la foi, de la sainteté et de l'héroïsme chrétien, excitait les colères et les malédictions de son patriotisme clairvoyant et élevé. De là ses vigoureuses attaques contre l'enseignement universitaire, contre la politique irréligieuse et contre la presse corruptrice. Son clair bon sens lui montrait là un triple et irrémédiable fléau pour l'avenir.

Au contraire il aimait la noblesse qui sait rester à son poste, les paysans et l'armée, parce qu'il voyait en eux les fermes et naturels soutiens de la prospérité matérielle et de la grandeur morale, tandis que la bourgeoisie, trop facilement égoïste et libre-penseuse, soulevait ses dégoûts et ses anathèmes. Sous divers noms, réels ou inventés, il l'a poursuivie de ses sarcasmes impitoyables et de prédictions sinistres.

Cela devait être : celui qui méprise la richesse, les dignités, la bureaucratie, le progrès, le plaisir banal, l'impiété grossière et la nullité repue ne peut honorer une génération idolâtre de Béranger, de Scribe, d'Eugène Süe, de la Légion d'honneur et de la finance juive. Il y avait un abîme entre le partisan de l'autorité et de la liberté et un siècle

de révolution et de servilisme. Dans cette lutte éternelle qui se poursuit entre le bien et le mal, Louis Veuillot avait pris position et il n'était pas homme à reculer.

La France était encore pour lui la mère des grands hommes ; non pas de ceux auxquels la République élève des statues et décerne les honneurs du Panthéon, après en avoir chassé Dieu et sainte Geneviève, mais de ceux que l'histoire honore et que l'humanité bénira toujours, parce qu'ils unirent la beauté morale à la vigueur du génie. Il avait une haute idée des grands capitaines, des hommes d'État, des évêques dont la sagesse a fait la France ; il exaltait nos merveilleux écrivains du dix-septième siècle, si pleins de raison, de noblesse et d'incomparable majesté.

Il préférait à tout cette langue française, claire, forte et souple, faite « de musique et de lumière », fine et pénétrante comme une aiguille d'acier, tranchante comme une épée de combat. Il croyait qu'un esprit bas et pervers ne pourra jamais la parler dans toute sa pureté et toute sa justesse. Pour son compte, il n'a jamais pu se résoudre à la moindre négligence sur ce point. Lui qui faisait

fi de la renommée ne faisait pas si bon marché de sa dignité et de son art d'écrivain.

Dans les premiers volumes de sa *Correspondance* on trouve de nombreux détails sur la composition de ses livres, sur leur vente, les nouvelles éditions, la recette, les espérances, les améliorations introduites et l'idéal poursuivi. C'est très joyeux et tout à fait désintéressé ; mais on y sent les préoccupations de l'artiste dont l'unique regret est de manquer de loisir pour donner toute sa perfection à l'œuvre rêvée.

Après les attaques contre l'Eglise et contre la pudeur, les fautes contre la langue étaient celles qu'il pardonnait le moins et qu'il relevait avec une verve sans pitié. Un son faux ou étranger agaçait son oreille très sensible à la propriété et à l'harmonie des mots. Il aurait été le plus fin et le plus original de nos critiques, s'il n'avait mieux aimé devenir un de nos meilleurs maîtres. Bossuet, Bourdaloue, Corneille, Racine, Molière, Sévigné, Saint-Simon, Joseph de Maistre lui ont inspiré des pages dignes de ces grands hommes. Il avait la pénétration de Sainte-Beuve avec une hauteur incomparable de principes et d'aperçus et une

générosité de cœur que le scepticisme avait tuée chez le voluptueux académicien. L'emphase, la pose, l'obscurité, la trivialité, la prétention et le vide de tant d'écrivains renommés et bien accueillis du public le trouveraient implacable. Que penserait-il de Bourget, lui qui goûtait si peu Feuillet ? Et de Zola, lui qui a si malmené le lourd et vaniteux Flaubert ? et de Gyp, lui qui a si vigoureusement frappé de sa gaulette les épaules de George Sand ?

En revanche un style pur, noble, foncièrement français obtenait toujours justice et, sans désarmer tout à fait sa colère contre le cynisme ou l'impiété, en adoucissait singulièrement les éclats. Il était convaincu que la connaissance de notre langue ne va pas sans beaucoup de qualités estimables et sans l'étude intelligente de nos grands maîtres ; mais on n'a pas tout cela impunément. Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Hippolyte Rigault, Mérimée, Cousin, Musset ont reçu de lui tous les éloges que leur décernera la postérité ; peut-être même sera-t-elle plus sévère pour quelques-uns de ces noms retentissants. Nous ne parlons pas ici de Montalembert, de Mgr Gerbet, du

cardinal Pie, de Lacordaire, de Mgr Plantier, d'Edouard Ourliac et d'autres célébrités catholiques. Il les aimait et les glorifiait.

Habile à discerner les germes de talent, il s'ingéniait à les encourager chez les jeunes écrivains ; en revanche il signalait courageusement la note fausse ou faible et ne craignait pas d'aller contre le flot des admirations banales ou des coteries. Il a mis le signe de bâtardise sur plus d'un écusson fameux, et le signe y restera. Il excellait à caractériser d'un mot tout un genre ou tout un ensemble d'œuvres.

Qui ne se souvient de certaine page sur les écrits de Mgr Dupanloup, page qui fait spirituellement la part des mérites et des lacunes et qui restera comme le jugement définitif sur l'écrivain ; car les intentions, les vertus et les mérites de l'homme et de l'évêque n'y sont pas touchés.

Nous pourrions citer d'autres exemples de cette hardiesse impartiale. Pour parler ainsi il faut avoir non seulement du goût et de la probité, mais le sentiment de sa force et une possession parfaite de sa langue et de son sujet, tenir son homme au bout de sa plume. C'est à ces conditions que les

jugements vont à la racine des choses et s'imposent au souvenir et à la conscience de la postérité.

C'est l'amour de la France autant que celui de la religion qui a dicté à l'auteur de la *Lettre à monsieur Villemain* tant de pages vengeresses contre l'Université, contre les Juifs dont il a vu et dénoncé, l'un des premiers, les sourdes et malfaisantes menées ; contre l'Italie dont Napoléon III se faisait le complice et allait être la dupe et la victime ; contre les incapables du gouvernement de la Défense nationale et les scélérats de la Commune ; enfin contre les habiletés néfastes qui ont empêché la restauration de la monarchie traditionnelle, seule capable de tirer notre malheureux pays de l'abîme de honte et d'impiété où il se débat et de lui rendre son rang en Europe et sa gloire dans l'histoire. Nul cœur de ce siècle n'a été plus sensible aux joies et aux blessures de la patrie et ne les a racontées avec une plus communicative émotion, car nul n'a été plus chrétien et plus français.

CHAPITRE VIII

L'ART

Théories littéraires de Louis Veuillot. — Son goût et ses connaissances artistiques: architecture, sculpture, peinture, musique et poésie. — Qualités et souplesse de l'écrivain : polémiste, romancier, poète, conteur, épistolier. — Le peintre de la nature et de l'âme.

Louis Veuillot fut un artiste, à la fois très fin connaisseur et théoricien savant. L'étude constante des chefs-d'œuvre, les voyages, les rencontres de la vie et la réflexion personnelle avaient perfectionné le don naturel et l'instinct inné sans lesquels tout est inutile. Un des aspects les moins célébrés et pourtant les plus remarquables de son immense talent est son goût vif et sûr pour les arts et pour

les beautés de la nature. Cela paraît et brille partout dans son œuvre, et ceux qui n'ont pas été prévenus en sont tout éblouis. Une vierge de Raphaël, une phrase musicale de Mozart, une scène de Corneille, quelques pages de Bossuet, une lettre de Sévigné, un paysage calme ou grandiose, une belle figure d'enfant ou de moine, l'harmonie de l'*Angelus* envahissant la campagne dans la fraîcheur du matin ou les ombres du soir, tout ravit son admiration prompte à l'enthousiasme et lui fait oublier la gêne ou les petitesses de la vie rélle. Au fond, et grâce à un double prisme qui embellit et transfigure tout, la poésie et la foi, cette existence remplie par tant de luttes et d'austères devoirs fut un continuel enchantement.

Qu'était-ce donc quand la jeunesse y ajoutait ses riantes fantaisies et ses rêves éveillés ? Il nous l'a dit lui-même.

« En ce temps-là, je n'avais point de châteaux sur la terre ; mais quels châteaux seront jamais tels sur la terre que j'en faisais dans les nuages ? Et quelles souples voitures égaleront les ailes d'esprit qui m'y portaient ? Je peux bien me dire pauvre quand je songe à mes richesses de ce temps-là ?

» J'avais des yeux qu'une nuit de lecture à la clarté d'une chandelle fumeuse ne brouillait point. Si j'éprouvais quelque fatigue, trois ou quatre heures de course sur les collines me reposaient assez. En ce temps-là, j'ai épuisé toutes les grandeurs humaines.

» Je faisais de beaux livres, je gagnais des batailles, je découvrais des îles. Il ne me manquait, en ce temps-là, que d'avoir tous les jours à dîner. Mais quelle nécessité de dîner tous les jours, en ce temps-là ?

» J'ai résolu de ne me pas croire pauvre. Il est vrai, néanmoins, que je suis un homme ruiné. D'une grande fortune, je suis tombé à une très modeste aisance. J'ai perdu ce domaine que rien n'égale sur la terre, le domaine des nuages !

» Ce merveilleux équipage, ces jambes qui pouvaient faire tous les jours dix et douze lieues à travers les montagnes, tandis que l'esprit faisait le tour du monde en tous sens, plusieurs fois ; qui me les rendra ?

» Donnez-moi en toute propriété tous mes châteaux, et mettez dans chacun le coffre-fort du juif : ce ne sera que pauvreté, surcharge dans la pau-

vreté. J'ai été ruiné à plat le jour que j'ai perdu les nuages.

» Mais c'est Dieu qui m'a ruiné; bénie soit sa miséricorde! Les nuages recelaient la foudre, elle s'y allumait quand la miséricorde les a dissipés. Et j'ai vu le ciel, et dans ma poussière, je suis l'héritier d'un royaume qui ne périra point. »

Louis Veuillot a laissé sur les écrivains, les genres littéraires, le beau et ses manifestations variées, des morceaux tour à tour profonds ou ingénieux, toujours dignes d'un penseur chrétien, aux yeux duquel l'art qui cesse de connaître Dieu et de tirer de la matière inerte des formes vivantes pour le louer peut encore être habile, mais cesse d'être grand et véritablement inspiré. En les réunissant on aurait une théorie complète, très originale d'expression, très élevée de pensée, très juste de sens et de mesure, et souverainement féconde en résultats.

Au sommet, comme beauté absolue et règle immuable, il plaçait Dieu considéré en lui-même et dans son éternelle majesté, ou rayonnant à travers une chair humaine, dans l'adorable personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De cette source

infinie découlent toutes les beautés créées. Tantôt elles sont produites immédiatement par Dieu lui-même, comme les magnificences du ciel, des montagnes et de la mer; tantôt le génie de l'homme, illuminé au foyer de l'intelligence divine, intervient et s'efforce de réaliser et de faire briller à travers des formes sensibles les types entrevus par sa raison : pâles imitations et copies fragmentées de l'idéal divin. Personne, croyons-nous, n'avait encore parlé avec tant de cœur et d'éclat des merveilles semées autour de nous, au-dessus de nos têtes et sous nos pieds.

Les théories grossières et illogiques du réalisme qui ne vise qu'à reproduire exactement des existences imparfaites et une nature déchue n'avaient que les mépris du philosophe chrétien. L'idéalisme vague et le spiritualisme inconséquent qui ne veulent pas dépasser l'horizon de l'âme humaine et ne voient rien de plus vivant et de plus haut que nos faibles conceptions, ne le satisfaisaient pas davantage. Il répugnait à s'enfermer dans l'une ou l'autre de ces deux prisons. Il lui fallait Dieu, cause première, centre universel, exemplaire inépuisable et fin dernière de tout. Pendant que ses yeux s'eni-

vraient des spectacles sensibles, son esprit jouissait des beautés supérieures du monde intellectuel et son cœur, dans un élan de foi et d'amour, montait jusqu'aux sphères plus vastes et plus lumineuses de la grâce.

Pour ce ferme croyant ni l'homme, ni l'écrivain, ni l'artiste ne peuvent être supérieurs s'ils ne sont en même temps et dans une certaine mesure théologiens. Sans ces horizons mystérieux et ce souffle surhumain, le grand essor manquera toujours à leur aile. C'est la théologie qu'ils avaient en eux et autour d'eux qui fait la grandeur sans rivale de Raphael, de Mozart, de Dante, de Corneille et de Bossuet; et nous retrouvons la même loi jusque dans le paganisme. C'est par elle qu'il faut classer les arts, les écoles, les époques et les maîtres. Les plus puissants et les plus expressifs sont évidemment ceux qui ont plus que les autres le don de comprendre et de rendre les idées divines, le privilège de faire voir plus d'immensité et d'éternité dans des formes enserrées et mesurées par l'espace et le temps, de faire descendre plus de ciel sur un coin de terre.

Si la poésie contemporaine rampe et s'amuse à

des carillons de rimes, faute d'idées; si la peinture en est réduite au trompe-l'œil de la photographie ou aux tours de force du procédé; si la sculpture déshonore et souille le marbre par des attitudes lascives; si la musique enfin remplace l'harmonie qui subjugue l'âme par le fracas brutal qui assourdit l'oreille, ou prend une allure scientifique, froide, maniérée, vague et impuissante dans ses prétentions, c'est qu'on ne sait plus penser depuis que la théologie a disparu. Un tableau, une statue, un temple, une ode, un discours ne sont beaux que s'ils portent une idée, s'ils réveillent dans l'âme le sens de l'infini, c'est-à-dire de Dieu.

Une conséquence évidente de cette belle doctrine, et sur laquelle Louis Veuillot revient à tout moment et de toutes les façons, c'est que tout système philosophique ou pédagogique, toute manière d'envisager la vie, la politique ou la littérature qui chasse ou amoindrit le divin, abaisse et détruit dans la même proportion le génie et l'inspiration des artistes. La plus belle aumône qu'on puisse faire au talent, c'est de lui apprendre le catéchisme. Celui qui le sait, toutes choses égales par ailleurs, a une supériorité incontestable.

Une autre conséquence, c'est que l'art religieux, tant qu'il est fidède à sa mission et digne de son objet, l'emporte sur tout autre en grandeur et en émotion. Comment pourrait-il en être autrement? Il a toutes les ressources légitimes de l'art profane à sa disposition et il y ajoute par surcroît une lumière et une chaleur venues de plus haut. Cela saute aux yeux en comparant les monuments païens et chrétiens, Rome et Paris, les Pères de l'Église ou les grands penseurs chrétiens aux Platon et aux Aristote, la Bible à Homère. Voilà pourquoi, sans avoir jamais songé à nier les beautés des classiques anciens ou à les bannir des écoles, lui qui se mit à l'étude du latin à vingt-quatre ans, après sa conversion, et l'apprit fort bien, Louis Veuillot désirait qu'on fît, à côté d'eux, une plus large place aux chefs-d'œuvre du christianisme.

A la possession intime et habituelle de ces vérités esthétiques si lumineuses, l'auteur de *Çà et là* et des *Historiettes et fantaisies* joignait des connaissances très précises et très variées. Peu de nos contemporains ont connu mieux que lui et goûté plus vivement le génie français de nos prosateurs et de nos poètes du dix-septième siècle; aucun

peut-être n'a eu un sens plus exquis, un goût aussi délicat et aussi pur, surtout un style aussi merveilleusement expressif et souple pour décrire les œuvres dont il avait à parler et l'impression simple ou complexe qu'elles avaient faite sur son âme. Grand nombre d'articles des *Mélanges*, quelques pages à la fin de *Rome et Lorette*, la *Confession littéraire* qui se trouve dans le second volume de *Çà et là*, *Molière et Bourdaloue*, la préface des *Satires* et plusieurs pièces de vers, les notices ou études sur Edouard Ourliac, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Lamartine romancier, Alexandre Dumas fils, Jules Favre, Mgr Dupanloup et d'autres moins célèbres, prouvent surabondamment cette connaissance intime des ressources, des beautés et des faiblesses de notre langue. Dans sa conviction raisonnée, il faut être honnête homme et même chrétien pour la parler dans sa perfection. Il s'en réjouit. Pour apprendre à écrire il faut avoir lu tout au moins Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Corneille, Racine, La Bruyère et d'autres. Ce n'est jamais impunément pour un esprit tant soit peu bien fait; il en reste quelque chose. Celui qui a respiré cet air lumineux et salubre ne peut

plus vivre dans des brouillards méphitiques.

« Il y a un petit français sec et salé de petits et mauvais plaisants, et un français diffus et bouffi de faux philosophes, qui se passent très bien de sentiment religieux. De ces minerais inférieurs sont forgés les poignards, les couteaux, les épingles et toutes les armes claires et traîtresses de Voltaire; les assommoirs, les sabres, les coutelas, les couperets et toutes les armes lourdes et gauches de Rousseau. Mais la noble épée française, l'acier ferme, souple, éclatant, qui ne s'ébrèche pas sur les armures et que la rouille n'atteint pas, cette épée-là, cette arme des cœurs droits et des mains fortes, comme elles destinée à d'autres usages, est fabriquée d'un autre métal et ne reçoit sa perfection que si elle a reposé sur l'autel. Elle n'est donnée qu'aux grands esprits complets, et il n'y a d'incontestable primauté que pour ceux qui l'ont su manier. »

Rencontre curieuse et que l'évidence des faits a seule pu produire! Sainte-Beuve dit la même chose et avec un accent qu'on n'attend pas du vieux sceptique : « Prenez les plus grands des modernes antichrétiens, Frédéric, Laplace, Gœthe; quiconque

a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose. »

Prosateur d'un génie incontesté, Louis Veuillot serait aisément devenu un poète remarquable; il ne lui manque guère qu'un peu de métier, et encore ! Parmi les vers qu'il a publiés il y a des pièces entières excellentes, des tirades magnifiques. On y trouve toujours les qualités fondamentales qu'il exige de toute plume française, la clarté, le bon sens, la souplesse, l'harmonie, et dans une large mesure l'originalité. Ni rêveuse ni extravagante, sa poésie vient au secours de la raison et de l'honnêteté publique; son enthousiasme discipliné ne dégénère pas en délire; encore moins s'engouffre-t-il dans l'absurde.

La rime ne le promène point en laisse et on ne le voit pas battre la campagne pour faire butin d'images et de couleurs. Peut-être ne lui a-t-on pas suffisamment rendu justice sur ce point, même autour de lui et parmi ses plus chers amis.

Je rime. Je conviens avec toi que la prose
M'irait mieux, si j'avais à dire quelque chose.
O prose! mâle outil et bon aux fortes mains!

Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais des chemins.
Grave dans le combat, légère dans la joute,
En habit d'ouvrier, libre, tu suis ta route.
Marchant droit vers le but, tu n'as jamais besoin
D'abdiquer lâchement le mot vrai qui fuit loin :
Tu le prends au galop, de lui seul occupée,
Le vers n'est qu'un clairon, la prose est une épée.

S'il a maltraité les versificateurs sans vocation, dont tout le mérite se borne à bloquer des syllabes, à faire sonner des riens et briller le vide, il sait comprendre et chanter les douceurs que goûtent les vrais poètes.

Dieu ne leur a donné que l'aimable tourment
D'arriver au renom par un chemin charmant.
Leurs jours sont égayés d'éclatantes féeries;
Les accords, les couleurs, les chimères fleuries,
Le rien-faire occupé, ce sont là leurs trésors.
Nathan a moins de joie en tous ses coffres-forts;
Dans la Bourse agitée il ne fait pas de rêves
Si riches et si doux que j'en fais sur ces grèves.

Le Juif millionnaire peut avoir chevaux, laquais, beaux esprits même, s'il les aime; il peut être baron d'Autriche et voir une noblesse dégénérée s'incliner devant ses écus; il mourra tout entier. Le grand

riche, c'est le rêveur; un bon hémistiche survit à toutes les banques :

Un vers que la raison impose à la mémoire
Vaut tout ce que Plutus tisse d'or et de moire.
Qui s'en moque aujourd'hui le redira demain;
On le met au trésor choisi du genre humain.

Mais cette gloire de donner une forme immortelle à la pensée n'est pas accordée au premier venu.

Il faut trouver du vrai la racine féconde,
Et, dans un mâle effort par l'amour inspiré,
Former enfin le Beau du Vrai transfiguré.

La rime riche, l'enjambement, les effets de sons, les mots qui tintent ou qui éblouissent, les coupes savantes sont accessoires.

Sans souci de l'école ou nouvelle ou passée,
Pousse en avant ton vers empli de ta pensée;
Arrive; mets l'idée et non la rime au bout;
Parle à l'esprit, au cœur ; sois honnête, ose tout ;
Garde-toi du coton où s'endort Lamartine;
Garde-toi du fracas de la gent hugotine,
De l'azur allemand, surtout du gris anglais :
Le beau c'est le bon sens qui parle bon français.

Mais, autant que le respect de la langue, le poète doit avoir le respect de la religion et de la morale. C'est Dieu qui doit chanter au fond de son âme; les meilleurs de ses vers seront chrétiens et consolateurs. Par malheur il en est rarement ainsi chez ces êtres vaniteux et passionnés, fragiles entre tous et dupes de leurs oreilles, de leurs yeux et de leur cœur.

Dans le recueil des *Annales poétiques*, les saletés et les blasphèmes dominent depuis Villon jusqu'à Béranger. Nos contemporains dépassent encore cette corruption et luttent de cynisme avec le roman.

Sans effort, dans leurs mains subtiles,
Autrefois si récalcitrant,
Le français, liquide et filtrant
N'a que des syllabes ductiles.

C'est vaporeux, c'est coloré,
C'est scintillant, sonore et lisse;
Ça se déplisse et se replisse,
Ça se tend ou flotte à leur gré...

Ils parlent grec, arabe, slave;
On en sait dont le moindre écrit

Comporte un fort lot de sanscrit;
Le reste est de musc et de lave.

Mais qu'y a-t-il au fond de ces poèmes ciselés avec tant de patience et quelquefois de talent? Quelle impression reçoit une âme honnête de la lecture de Leconte de Lisle, de Richepin ou de Catulle Mendès ?

Si tu veux être rebuté,
Malade d'un spectacle infâme,
Et jusque dans le fond de l'âme,
Un jour, te sentir insulté;

Si tu veux voir quelle guenille
Peut devenir l'esprit humain;
Si tu veux faire un peu chemin
Avec l'aspic et le gorille;...

Ouvre ces livres où s'étalent
Les pestes qui nous font mourir :
Tu sauras quels parfums exhalent
Les peuples en train de pourrir.

Louis Veuillot a fait beaucoup de vers satiriques; les habitudes de sa pensée et les spectacles qu'il avait sous les yeux l'y inclinaient. Un grand nombre de pièces viennent du vrai terroir français; sans blesser l'équité, l'auteur ne craint pas d'articuler

des noms propres et de tracer des portraits fort ressemblants d'écrivains ridicules et surtout irréligieux. Pourquoi ne pas nommer, pour en faire justice, des gens qui mettent leur nom sur des livres où le bon sens, la religion, la vertu et même la grammaire sont à chaque instant blessés? Du reste, ces adversaires si prompts à se plaindre et à se récrier n'étaient pas sans armes, et Louis Veuillot en les sifflant montrait plus de belle humeur et de gaieté franche que de rancune et de haine. La satire pour lui ne fut jamais une mégère coiffée de serpents furieux.

Je me la peins, pour moi, sous les traits d'une femme
De trente à quarante ans, avec un œil de flamme,
Un corps robuste et sain, des cheveux abondants,
Le pied leste, la main fine, et toutes ses dents;

Très correcte d'habits comme de mœurs; peignée,
Mais non point ficelée, encor moins renfrognée,
Teignant d'un rire clair ses plus graves propos.
Volontiers gens de bien ont la bile en repos.

Ils veulent châtier le sot et l'incapable,
Non l'étrangler : le sot n'est pas toujours coupable !
Et la satire cache aux plis de ses jupons
Le fouet qui ne sert que contre les fripons.

Comme il le dit autre part, pour un grand nombre, un coup de sabre à propos est une très belle aumône, la seule profitable ; quelquefois,

Un bain de ridicule est le bon traitement.

Parmi les morceaux remarquables il faut mettre une peinture saisissante de la *Presse* qu'il connaissait à fond.

Dans cet antre où l'impie avec l'impur conspire,
Tout drôle monte en fleur, tout gredin prend empire,
Tout faiseur de folie est un docteur puissant.
La bête de luxure à la bête de sang
Se marie et produit la canaille insensée
Qui croit que le blasphème est fils de la pensée.

Très vigoureux aussi, ou très plaisants, les vers sur Gustave Planche, sur la *Henriade*, sur Ponsard, sur le *Journal bandit*, sur un *Satirique*, sur *Lanterne*, ou sur Buloz.

L'admiration, la tendresse, l'enthousiasme, la joie douce, la douleur résignée, les spectacles rustiques ne sont point exclus, et toutes les formes de poèmes seront mises à profit pour les exprimer. Les sonnets sont nombreux et il y en a de fort

bien tournés ; mais nous sommes guidés dans notre choix moins par la dextérité de l'artiste que par les révélations des goûts et du caractère. D'abord la bienvenue aux champs et aux vacances.

Liberté ! ma pensée et mon âme sont lasses ;
Onze mois de pavé, de journaux, de marchands !
J'ai besoin d'un autre air : viens et m'ouvre les champs,
Et les bois et la lande, et les calmes espaces !

Je vais donc revoir l'herbe et les chaumes touchants,
Les clochers élancés, les maisonnettes basses,
Les roseaux dans l'eau pure !... O liberté, tu passes
Avec ce vent léger sur les arbres penchants !

Voici, bien loin du luxe aux sourdes amertumes,
Voici les bonnes gens et les bonnes coutumes,
Voici les seuils fleuris bâtis par les aïeux.

O biens, plus doux encor cent fois qu'ils ne promettent !
O silence ! ô loisir ! ô spectacles qui mettent
Des chansons dans le cœur, des larmes dans les yeux !

Louis Veuillot aimait beaucoup la musique et il a parlé dignement, en prose et en vers, de cet art, le plus expressif de tous dans sa vague profondeur. Les trois maîtres par excellence étaient à ses yeux

Beethoven, Hayden et Mozart. Il les a réunis dans le sonnet suivant :

Hayden est la candeur qu'un feu céleste anime;
Il ne voit point le mal, il ne l'a point connu.
Il rêve, il prie, il chante. En son cœur ingénu
Il croit n'être qu'heureux alors qu'il est sublime.

Plus grand à l'œil trompé qui mesure sa cime,
Plein de force et d'orgueil, Beethoven est venu :
A ses accords se mêle un cri mal contenu,
Un cri désespéré qui s'éteint dans l'abîme.

L'un est trop reposé, parfois l'autre est hagard.
Entre eux deux, à mon gré, l'homme vrai c'est Mozart:
Je sens en lui toujours vibrer la corde humaine.

Il a le repentir, l'espérance et les pleurs,
Et la joie attendrie, et la douleur sereine;
Et dans le précipice, il cueille encor des fleurs.

Mais en musique, comme en toutes choses, le naturel, la vérité, la convenance et le sens doivent passer avant tout. A l'exécutant lui-même une voix souple et des doigts agiles ne suffisent pas; il faut de l'intelligence et de l'âme. Quand ce don manque on peut tout faire et avoir tous les succès; mais il

faut s'éloigner de Mozart; c'est de la musique et l'on n'est expert qu'aux tours de force.

Louis Veuillot a chargé plus d'une fois son talent de poète d'exprimer les sentiments du père, du frère, de l'ami; témoin le *Message* poétique que l'on va lire.

Sonnet, mon bel ami, venez ça. L'on vous charge
D'un illustre message, illustre même à vous!
Or, comme vous allez en un pays fort doux,
Chaussez les souliers fins, prenez le manteau large.

Coiffez un blanc plumet, revêtez vos bijoux
Les plus beaux! Évitez cependant la surcharge.
Bien! prenez ce vélin fleuri d'or sur la marge :
Et maintenant volez à nos jeunes époux.

S'ils ne sont pas au bord du ruisseau, sous le tremble,
Tournez vers les maisons. Deux voix chantent ensemble;
Si vous reconnaissez Palestrine ou Mozart :

C'est là. Dans le logis pénétrez sans retard,
Et, de votre aspect grave étonnant ces demeures,
Annoncez qu'aujourd'hui... nous dînons à cinq heures. »

Il est inutile, après tout ce que nous venons de voir, de répéter que Louis Veuillot avait les qualités essentielles du poète; la volonté seule et l'exercice lui ont manqué pour être tout à fait au premier

rang. Il a l'imagination, la sensibilité, le trait, le sentiment du rythme, l'idéal très pur et très élevé, la souplesse et l'élan qui le lui auraient fait atteindre. Il a mieux aimé être autre chose, ou plutôt il a écouté la voix du devoir plutôt que les suggestions de la vanité ou de la fantaisie, préféré les coups de l'épée au bruit du clairon.

C'est dans la prose qu'il donne sa mesure et laisse éclater son âme pleine de beaux désirs, de superbes enthousiasmes, de fantaisies charmantes et surtout de projets utiles et de choses divines. Il a été fidèle à la grande règle qu'il proclame lui-même : Avant tout Jésus-Christ et son Église !

Il avait en horreur la périphrase qui noie la pensée, les épithètes voyantes étalées par grappes et qui masquent mal le vide, les lieux communs, l'emphase et les lourdeurs. A son avis, la force réside dans le substantif et le verbe ; le mot juste est à la fois l'effet et le signe de la pensée nette et ferme ; l'éclat du style consiste à montrer les couleurs plutôt qu'à les nommer.

Louis Veuillot a écrit sur la littérature des pages neuves et pénétrantes dont la beauté n'a rien de supérieur dans ce siècle. Les autres arts lui étaient

naturellement moins familiers ; il a néanmoins sur tous des vues justes, fécondes et originales. Il parle quelquefois d'un livre sur Raphaël, qu'il préférait à tous les peintres ; ce travail n'a pas été publié, ni peut-être achevé. Quelques articles sur des tableaux ou des expositions nous le font vivement regretter. Il aurait certainement rajeuni ce thème rebattu par le pédantisme ou l'ignorance.

Il écrit à sa sœur Élise : « Ne dis pas de mal du don de Raphaël, ni du don de Mozart. Le don d'écrire peut être supérieur en soi, à cause de certaines choses qu'il porte. Il est sûr que, si je voulais expliquer l'Incarnation en musique, ou te décrire mes sentiments en peinture, je ne trouverais pas si bien que dans mon encrier. La parole est l'art supérieur. Mais, à côté de Mozart et surtout de Raphaël, quantité de grands écrivains et de grands orateurs ne sont que de tout petits garçons. Il n'y a pas de poésie qui égale la quintette ; dans la multitude de gros et bons volumes qui chargent le monde, peu disent autant et aussi bien que la chambre de la *signature*. Tu verras cela. Au surplus, tout don parfait vient de Dieu, et alors, au-

quel donner la prééminence? C'est affaire au goût particulier. »

Au reste, lui-même possédait une palette magique au service d'une imagination étonnamment riche et hardie. Les tableaux de toute nature et de toute dimension sont innombrables dans ses livres, quelquefois travaillés avec soin, souvent enlevés de verve avec un bonheur inouï.

Voici comment il peint l'Aurore, après mille autres, dans une simple lettre écrite en courant :

« Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant de l'alouette et de l'Angélus, voyant tous les apprêts du lever de l'aurore, et c'est charmant !

« Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu-rose qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé, et les champs, peu à peu, sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient.

« Puis l'Aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête, J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie. Figure-toi sœur

Olga, dans une minute d'attendrissement. Quelques étoiles restaient par ci par là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre elles sont devenues des ruisseaux et des fleurs.

« Elle fit sa toilette, et se parfuma de tilleul et de foin avec une pointe de sureau ; c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche ; elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid, que j'aurais voulu vous envoyer dans nos taudis de la rue du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus, et la terre de plus en plus se réjouissait de la voir : tout s'animait ! Les oiseaux éclatèrent en chansons et me firent souvenir de faire ma prière, comme ils faisaient la leur. »

Saisi tout à coup par le souvenir de sa fille Marie, l'enfant de son cœur, il termine ce gracieux badinage par un sanglot contenu et d'autant plus émouvant.

« Tu sais à quoi je pense en te disant cela, ma sœur, et j'y pensais dans ce moment-là, sans pleurer, me ressouvenant pourtant de la date et de l'heure. Ah ! ma sœur, cet anniversaire est celui de la plus forte et de la plus triomphante prière qui ait été faite pour nous, après celle de notre mère Marie.

« Je continuai donc mon voyage, admirant cette belle nature, et montant plus haut avec un esprit résigné.

« Nous verrons mieux que cela, nous entendrons la prière des anges plus douce que le chant des oiseaux, et dans cette prière nous reconnaîtrons la voix de notre fille Marie. Va, courage; donnons au bon Dieu ce qu'Il a voulu prendre, afin qu'il nous prenne aussi, quand même nous ne voudrions pas assez nous donner. Ceux à qui Il a pris un tel trésor, malgré eux, et qui ensuite le Lui donnent, c'est qu'Il a résolu de les prendre eux-mêmes, fût-ce malgré eux. »

Nous répéterons volontiers ici la réflexion de M. de Pontmartin après cet admirable morceau : « Maintenant, lisez cette page, messieurs les naturalistes, les descriptifs à perdre haleine, et saluez, non pas, Dieu merci ! votre maître, mais le Maître ! »

Dans la *Guerre et l'Homme de guerre*, signalons la *Première garnison de Milianah*. Ce récit sobre et en apparence impassible arrive à l'effet le plus poignant par la simple accumulation des détails. Mérimée n'a rien écrit de plus ferme ; on dirait un

bas-relief antique ou un épisode tiré de Thucydide. Et ce ne sont pas les mauvais côtés de la nature humaine que le narrateur a minutieusement et implacablement fouillés ; aussi l'impression finale, au lieu d'un pessimisme sombre et désespérant, est au contraire généreuse et fortifiante. Les paroles du brave colonel d'Illens brisent et élèvent l'âme. Le cœur se serre, mais il compatit et rêve d'imiter cet héroïque et silencieux dévouement.

Mme de Sévigné, dont Louis Veuillot trace un si bel éloge et un si beau portrait en faisant bien ressortir ce qu'il y eut de sérieux, de grave, de douloureux et de sincèrement chrétien dans cette vie en apparence si facile, si aimable, si élégante et si souriante, Mme de Sévigné dont la plume a dessiné tant de jolis croquis, n'eût-elle pas envié ce petit coin d'hiver ?

« Il fait du givre et c'est bien joli. Tout est bordé de perles blanches ; les sapins sont transformés en candélabres, les toiles d'araignées semblent des lambeaux de point d'Alençon accrochés dans les buis et dans les rosiers, les feuilles rouges du houx ont un air d'ailes de papillons ourlées d'argent. Il

faut que tu aies quelque chose de bien victorieux, pour que l'on soupire encore après ta maison, en regardant ces merveilles... Les injures sont un givre qui nous décore bien mieux que le givre d'hiver ne décore ici les feuilles de houx. C'est du vrai argent, ça, de l'argent éternel ! »

Les tableaux de genre, à la Téniers et à la Rembrandt, se rencontrent à tout moment, dans la *Correspondance* surtout; la fantaisie de Callot n'y manque pas. Ces petits chefs-d'œuvre qui auraient usé et illustré la vie d'un autre, Louis Veuillot les jette avec une prodigalité de millionnaire, avec l'insouciance de l'écolier qui croque un bout de paysage ou un tambour-major à la marge de ses livres grecs et latins. Ils rachètent amplement quelques détails d'une hardiesse un peu familière ou d'une vivacité sans fausse pruderie, dont pourraient s'offusquer les critiques pointilleux, plus sensibles à la correction de la tenue qu'aux saillies impétueuses de l'esprit. Il est plus aisé d'en médire que de les égaler.

Voici le pendant du fleuriste et de l'amateur d'oiseaux ou de prunes de La Bruyère. L'auteur des

Caractères eût applaudi à ces jeux de l'auteur des *Libres-penseurs* et de *Çà et là*.

« Après déjeuner, il faut se promener au grand air ; aussitôt je tombe en plein sous l'empire d'une autre passion, tout aussi violente que celle du *Sub tuum* et bien plus dangereuse : c'est la *bouquinomanie*.

« Tu ne peux t'imaginer avec quelle frénésie je bouquine, et dans combien d'excès cela me fait donner. J'y passe des heures, au vent, au soleil, les mains gourdes : rien n'y fait. Je reste là devant les cases, planté sur mes quilles, des bouquins dans mes poches, des bouquins sous le bras droit, des bouquins sous le bras gauche, des bouquins dans les mains et quels bouquins ! les plus laids, les plus sordides, les plus écornés. Si je voulais m'en défaire, il faudrait payer des gants à l'homme qui les enlèverait. J'en rachète que j'ai déjà vendus et revendus. Il y en a que je prends pour le nom de l'imprimeur, d'autres pour leur format, d'autres pour leur papier, d'autres pour leur saleté.

« Enfin ma digestion est faite, ma bourse est vide : je rentre à la maison avec des charges de ces horreurs, que je ne sais où fourrer, et qui sont en-

tassées à la hauteur de trois pieds au beau milieu de ma chambre. Je contemple ce spectacle avec honte, je jure de ne bouquiner plus, et je recommence le lendemain. »

L'hôte de Chantilly écrivait pour le grand siècle, le regard sur les anciens et sur la postérité ; Louis Veuillot s'entretient librement avec « son petit frère » Eugène. Il est dans les convenances que la gravure du maître soit plus soignée ; mais le burin du disciple est aussi sûr et sa main peut être plus souple ; son cœur est certainement plus chaud.

Ce qu'il y a d'admirable dans cette verve d'artiste, c'est le mélange intime et naturel de l'esprit et du sentiment, du comique le plus irrésistible avec le pathétique le plus sincère. Le rire s'y termine le plus souvent par une larme ; les réflexions les plus élevées et les plus saisissantes sortent d'elles-mêmes et sans violence du spectacle le plus vulgaire et même le plus burlesque. Les extrêmes se touchent et s'harmonisent dans cette forte et riche personnalité.

« Nous n'avons pas suivi la procession, à cause du soleil ardent qui aurait vaporisé nos faibles cervelles, mais nous avons reçu la bénédiction, à

genoux, en pleine place publique, dans la bonne poussière du bon Dieu. Deux personnages m'ont particulièrement attendri; un caporal de pompiers, âgé de plus de quatre-vingts ans; un tambour des enfants, âgé de moins de six ans. Le caporal tenait son sabre d'une main tremblante et marquait le pas d'un pied tremblant. Le tambour tambourinait comme un petit enragé, accompagnant toujours. Ces simplicités autour du bon Dieu me donnent des envies de pleurer. »

Cette prodigieuse variété fait que les articles, les livres et en particulier les *Lettres* de Louis Veuillot ressemblent à une promenade à travers les merveilles de la nature, de l'âme et de Dieu, dans la compagnie d'un artiste et d'un philosophe aimable qui sait les voir, les sentir et les expliquer. Elles ne lassent pas et on y découvre toujours quelque recoin de paysage, quelque fleur d'esprit, de sentiment et de vertu jusqu'alors inobservés. Dans l'arrière-plan, comme repoussoir et comme contraste, on aperçoit la silhouette des vices, des laideurs et des ridicules que le journaliste était né pour combattre et pour stigmatiser. Les meilleures pages sont celles où l'auteur n'a rien de précis et de

pressé à dire, parce qu'alors son âme y paraît plus librement et s'y répand tout entière.

Nous pourrions citer de belles remarques sur la sculpture, sur l'architecture, et sur la musique. Qu'on relise ce que Louis Veuillot a écrit sur les « demoiselles Carpeaux », sur le nouvel Opéra de Garnier, sur les nouveaux pavillons du Louvre ; on sera étonné de la sûreté de son goût et charmé de la manière dont il traduit son impression.

Il comprenait ce que la musique dit au cœur beaucoup mieux que ce qu'elle dit à l'oreille ; il analyse néanmoins le *Requiem* de M. Liguoro avec une clarté et une intelligence que la critique musicale atteint rarement. Citons-en quelque chose, parce qu'à travers l'application particulière on entrevoit aisément la théorie générale.

« Je deviens long sur un sujet où j'ai l'obligation d'être court. Je veux pourtant signaler encore la beauté grave et vraiment recueillie du *Sanctus*. C'est un des morceaux où les compositeurs vulgaires se croient habituellement en devoir de faire tapage, comme s'il était connu et avéré que les anges, dans le ciel, chantent à tue-tête. M. de Liguoro n'a point commis cette faute, et j'affirme-

rais volontiers qu'elle ne l'a pas même tenté. Son *Sanctus* est suave, tranquille, presque ecclésiastique. Il se déroule et s'achève paisiblement, comme l'expression normale et accoutumée, comme le souffle même de ces créatures, dont la vie et la félicité est de louer Dieu.

» Le morceau final a le même caractère de religieuse sérénité. La paix sera la consommation de tout. Un dernier chant s'éveille, monte, s'éloigne, expire. Il n'y a plus de terre, ni rien de ce qui était de la terre. Ceux qui ont obtenu le pardon, ceux qui ont cru, aimé, pleuré, sont en possession du repos éternel ; les réprouvés ont disparu dans le silence de l'abîme ; Dieu règne seul au sein de l'immensité peuplée de ses élus. »

On voit que ce fin connaisseur n'était pas partisan de la musique religieuse où abondent les *effets* et où manque la chose essentielle, la foi ; non plus que de ces bruits savants qui renvoient le public le cœur vide et la migraine au front. La musique canaille mise à la mode par Offenbach ne lui inspirait qu'un profond dégoût, comme les chansons de Béranger et les vaudevilles de Scribe et de Sardou. Ses yeux, encore éblouis de l'idéal sublime de

Polyeucte ou humides des pleurs que Racine lui arrache, ne peuvent supporter ces spectacles imbéciles et sales. Il y reconnaît la morale de Molière; mais où est son style ?

Quel est le but de l'art ? Le grave Cousin, M. Lévèque et dix autres à leur suite ont bronché et trébuché sur cette question pourtant très simple. Louis Veuillot la tranche sans peine, avec son bon sens chrétien.

La fin directe de l'art et de l'artiste, leur fin nécessaire et physique, c'est de produire en nous l'émotion esthétique par la vue du beau. Mais cette fin formelle reste toujours soumise à la grande loi qui oblige l'homme à ne jamais fuir et à ne jamais compromettre sa fin dernière. L'esthétique est donc distincte, mais non indépendante de la morale et de la religion; elle leur est subordonnée. C'est un devoir rigoureux pour l'artiste de ne jamais les combattre ; c'est un honneur et un avantage de les servir. « L'art, dans sa source, est un don que Dieu a fait à l'homme pour le comprendre; et dans sa forme, un langage dont l'homme doit se servir pour confesser, louer et adorer le créateur. Tout autre emploi de l'art est vain ou funeste.

On sait comment en a usé la liberté humaine. »

L'artiste qui se montre à chaque pas dans la vie de Louis Veuillot et à chaque page dans ses œuvres n'est point tel qu'on se figure parfois l'artiste contemporain, les cheveux au vent, le caprice pour guide, Cydalise au logis, affamé de bruit ou en quête d'argent et de protecteurs. Il en avait l'impressionnabilité vive, l'intelligence ouverte à toutes les idées vraies, l'imagination puissante et toujours prête à revêtir de belles couleurs et de magnifiques symboles ce qui passait devant son âme, l'émotion communicative, le facile enthousiasme pour l'idéal entrevu, le mépris enfin pour les trivialités de l'existence. Mais la religion, en lui ouvrant les yeux et en purifiant son cœur, lui avait fait connaître et chérir tous ses devoirs d'homme, de fils, de frère, d'époux, de père, d'ami et de citoyen ; tous ces devoirs austères lui apparaissaient non seulement vrais et bons, mais supérieurement beaux. Rien n'avait été brisé dans sa robuste nature ; tout avait été redressé, fortifié et dirigé en haut.

Au-dessus de la beauté physique et de la beauté intellectuelle, il plaçait la beauté morale, et, sans

rien sacrifier des premières, il voulait conquérir celle-ci dans sa fière et éternelle splendeur. Au lieu d'être le ménestrel évaporé qui jette sa chanson à tous les échos et à toutes les fêtes et s'éprend naïvement et follement de tout fantôme qui brille devant lui, ou bien le chevalier errant qui dépense les trésors de son courage et de sa vie aux aventures, aux tournois et à la petite guerre de l'ambition ou de la galanterie, l'auteur du *Parfum de Rome*, de *Corbin et d'Aubecourt*, du *Droit du Seigneur*, de *Çà et là*, des *Mélanges* et de la *Correspondance*, l'intrépide rédacteur de l'*Univers* a voulu consacrer uniquement et fidèlement la surabondance de son esprit et les ressources de sa guerroyante et merveilleuse organisation à servir Dieu, l'Église et la France ; c'est la plus haute et la plus belle des vocations ; celui qui la remplit dignement est hors de pair.

Comme il arrive toujours, son talent et ses forces ont grandi par la lutte et sont montés au niveau des incomparables et immortelles causes qui les avaient conquis. Il en sera de même pour sa gloire. Les bruits vulgaires qui la couvrent tomberont peu à peu et dans quelque temps elle dominera et reten-

tira dans l'histoire à l'unisson des plus pures et des plus grandes.

Il a pu écrire de lui-même, en restant modeste : « Dans ce beau partage des dons qui font l'artiste, je n'ai reçu qu'un maigre lot. Tel qu'il est pourtant, et même sur l'ingrat terrain où mon ingrat instrument s'exerce, j'ai plus d'une fois goûté la joie de l'art. J'ai senti que je servais, j'ai senti que j'aimais, j'ai senti que j'ouvrais des esprits et des cœurs et que j'y laissais quelque chose de bon. Et dans d'autres rencontres, j'ai senti que plus d'un ennemi injuste et arrogant se retirait, emportant une marque vengeresse. Et je crois, en vérité, que je n'échangerais pas, contre les rentes les plus victorieuses, cette pauvre plume qui ne m'a pas toujours trahi. »

Edouard Drumont rend au caractère, au génie, à la foi et à l'influence de Louis Veuillot un témoignage énergique et vibrant qui les honore l'un et l'autre. A ses yeux la vocation et le grand service du journaliste fut de montrer au monde ce que peut être un vrai chrétien.

« Jamais homme ne fut mieux organisé pour une semblable tâche. Le style des maîtres d'autrefois

semble s'être transmis directement à l'incomparable écrivain qui personnifie si noblement le bon sens, les sentiments élevés, les croyances de la vieille France. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour éloquent ou comique, sublime ou familier. Louis Veuillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et La Bruyère : il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il portraiture comme le troisième. A chaque pas on rencontre des tours charmants, des bonnes fortunes d'expression incroyables, des surprises de phrases ravissantes, des traits mordants, des aperçus délicats et fins. Un mot suffit à Veuillot pour peindre, pour flageller, pour terrasser, pour attendrir, pour faire justice, dans une raillerie, d'une personnalité médiocre ou d'un mauvais ouvrage. Il y a tels de ces portraits en dix lignes qui resteront aussi longtemps que certains caractères de La Bruyère. »

Il faut reconnaître que la justice a marché plus vite pour Louis Veuillot qu'on ne l'aurait espéré. Joseph de Maistre a dû attendre bien plus longtemps. Le concert d'éloges qui commença le lende-

main de sa mort et sur son tombeau n'a pas discontinué. Aujourd'hui ses œuvres sont probablement les plus lues du siècle par les vrais connaisseurs. Quand on est familiarisé avec elles on en reconnaît vite la trace dans les journalistes, les critiques, les conteurs, les romanciers et même les philosophes à la mode. Contester la valeur de l'écrivain paraîtrait absurde, et l'envie même ou la rancune, s'il en reste, est réduite à se taire. Nous espérons avoir montré que l'homme était encore meilleur que l'auteur, ou plutôt que l'un est le fidèle portrait de l'autre.

Pour faire connaître la saveur du miel et en faire apprécier la douceur, l'analyse scientifique, les descriptions opulentes et les dissertations érudites peuvent être bonnes; mais il y a un moyen plus simple et plus efficace; c'est de prendre un rayon et de le déposer sur la langue. L'âge, le tempérament, l'humeur, les préjugés, la mauvaise foi elle-même, ne peuvent résister à cette démonstration. Elle ne cesse d'être pleinement victorieuse que là où la maladie a ruiné les organes. C'est à cette méthode, un peu primitive peut-être, mais courte et franche, que nous avons eu le plus recours

dans cette étude, en citant si largement et si fréquemment Louis Veuillot. Nous espérons qu'on ne s'en plaindra pas. Il faut, d'ailleurs, quelque désintéressement et quelque courage pour mettre ainsi l'or fin à côté du cuivre vulgaire ; l'amour-propre d'auteur n'a guère à espérer de ce redoutable voisinage.

Avant de finir, nous avons cherché un morceau qui fût comme le résumé et la confirmation vivante de ce que nous avons dit, quelques pages où retentît le son harmonieux et plein de l'âme que nous avons essayé de faire connaître. Nous voudrions un passage assez court pour être cité en entier, assez long pour mettre en évidence l'habileté instinctive ou acquise avec laquelle le grand écrivain savait combiner un récit, un article, une fantaisie et conduire vivement et sûrement le lecteur jusqu'à l'impression finale qu'il voulait éveiller et laisser dans son esprit, comme une semence dans le sillon.

Les pages magnifiques ne manquent pas. Ici l'ironie darde ses traits acérés, là une verve pétillante jaillit en fusées et retombe en pluie d'étincelles ; ailleurs l'indignation véhémente gronde comme un tonnerre et s'élève jusqu'à la plus ma-

jestueuse éloquence; parfois l'émotion poignante étreint le cœur ou bien un attendrissement communicatif le pénètre doucement, comme une pluie tiède détrempe la terre; souvent une imagination riante se joue en capricieuses arabesques ou s'épanche librement et paisiblement au soleil. Nous n'aurions donc que l'embarras du choix. Mais quelques-unes de ces pages ne peuvent être détachées sans perdre une partie de leur sens et de leur beauté; la plupart ne mettent en relief qu'un des mérites de l'écrivain et ne disent presque rien de l'homme. Enfin il nous a semblé que le récit des *Historiettes et fantaisies* intitulé *La Chambre nuptiale* convenait, mieux que tout autre, à notre but. Le voici; ce sera le bouquet final.

« ... Mon cœur battait quand je descendis de voiture à la porte d'Henri. J'allais le revoir après quinze ans d'absence. Nous avions été compagnons de marches et de cavalcades, compagnons de clairs de lune et de levers de soleil, compagnons de fêtes, de lectures, de rêveries, d'opinions, de chimères; enfin, compagnons de vingt ans. Nous nous étions assis à la même table, la dernière fois pour le festin de ses noces, et, le lendemain, au milieu de cette

grande fête de sa vie, je lui avais dit adieu. Dérobant une heure à sa joie, il était venu me conduire, seul, bien loin, ne pouvant me quitter, ni cesser de me parler de son bonheur. Je l'avais laissé l'homme le plus heureux du monde, au comble de ses vœux, bien établi, plein de confiance, plein de projets. Il ne songeait qu'à parer sa femme, qu'à embellir sa maison, qu'à planter son jardin. Je verrais comme ses enfants seraient bien élevés, il me les amènerait, je serais parrain du second, tout au moins du troisième... Depuis quinze ans, nous ne nous étions point revus; depuis cinq ans, à peine nous étions-nous écrit!

« Cependant je n'ignorais pas qu'il avait prospéré, que sa vie était paisible, qu'il m'aimait toujours. Je savais, et j'en étais encore plus charmé, qu'il connaissait et qu'il aimait Dieu, et que je retrouverais dans l'ami de ma jeunesse un bon chrétien, un fervent catholique, un frère.

« Sa maison était celle où je l'avais laissé. Il l'habitait depuis le jour de son mariage. Que de visites nous y avions faites avant ce jour! Que de conseils et de délibérations entre nous, pour la rendre digne de la souveraine qu'on y attendait!

« Une vieille servante m'ouvrit : — Quoi! c'est vous, monsieur! — Je la regardai. — Quoi! Madelon, c'est vous, m'écriai-je à mon tour. Avez-vous été malade, ma chère? — Ah! poursuivit Madelon, j'ai fait la maladie de tout le monde, et j'ai quinze ans de plus qu'il y a quinze ans. Je suis arrivée de quarante-cinq à soixante, toujours sur mes jambes... Mais ne vous inquiétez pas, je sais encore faire la galette de sarrazin. — C'était son grand talent, que nous avions souvent célébré. Je lui promis mon appétit d'autrefois.

« — Et Henri, comment va-t-il? — Il va bien, monsieur; il a fait comme vous : il a oublié de vieillir. Qu'il sera content de vous voir! Il ne manque pas de parler de vous quand je lui sers quelque chose que vous aimiez. Venez; il est là haut, avec madame, dans la chambre bleue; vous savez, la chambre nuptiale, comme vous disiez... Étiez-vous gai dans ce temps-là, monsieur! Vous avez tout de même l'air plus rassis.

« Madelon avait toujours trouvé quelque chose de très plaisant à ce mot de *chambre nuptiale*. Elle n'était pas parvenue sans peine à le pronon-

cer correctement, et depuis quinze ans elle continuait d'en rire, sans savoir pourquoi.

« — Quelle drôle de chose, Monsieur, poursuivit la bonne créature, en s'arrêtant pour reprendre haleine sur les marches de cet escalier, qu'autrefois elle franchissait quatre à quatre comme nous ; quelle drôle de chose, cette jeunesse, pour avoir comme ça des mots et des idées qui font rire ! En disiez-vous avec M. Henri ! Il y en a qui me reviennent et qui me déridents encore. Peut-être que ça ne serait pas de même aujourd'hui. Vous ne le diriez plus ou je n'en rirais plus. La peine nous arrive de tant de côtés dans la vie de ce monde ! Le souci finit par faire son nid en dedans de nous, et nous restons tristes même sans sujet de chagrin. Ça se prend à tout le tempérament, monsieur ; et j'ai peur que vous n'aimiez plus mes galettes. »

« La marche lourde de Madelon s'accordait trop avec sa philosophie pour que l'une et l'autre ne fissent pas sur moi une certaine impression. Je me trouvai vieux tout à coup, dans cette maison et sur cet escalier où je me souvenais d'avoir été si jeune. J'y avais senti mes jarrets plus souples, mon cœur

plus allègre. Madelon me mettait un poids de quinze ans sur les épaules.

« J'entrai sans me faire annoncer dans la chambre bleue. Henri me sauta au cou. C'était toujours lui ; c'était cet œil pétillant, ce cœur vif que j'avais tant aimé. Le moment d'après, ce premier feu éteint, il me sembla que je ne le reconnaissais plus. Sa taille svelte et droite s'était épaissie et courbée ; sa parole si rapide était devenue lente ; le temps avait fait son sillon sur ce front dégarni de son abondante chevelure ; front paisible autrefois, et maintenant grave. Plus de flamme de gaieté dans ces yeux, qui désormais avaient trop regardé la vie.

« Je me rappelai qu'Henri, jadis, se plaignait de ne pouvoir dompter au fond de son âme l'opiniâtre sentiment du ridicule. « — J'ai trop envie de rire, disait-il ; j'ai un démon qui me fait remarquer les grimaces des gens qui pleurent, même quand je les aime et quand je les plains. » Ah ! je n'eus pas besoin de lui demander son histoire pour savoir qu'il avait pleuré à son tour, que ce sentiment de l'ironie était dompté, cette flamme du rire à jamais éteinte.

« La femme d'Henri m'avait moins vu. Elle ne put pas, sans un petit effort, se rappeler ma figure et mon nom. Et moi, partout ailleurs, je lui aurais parlé sans la reconnaître. Dans ma mémoire, c'était la fée de la jeunesse, vêtue de gaze, couronnée de fleurs, abordant la vie le sourire aux lèvres, par les chemins verts du printemps. Un cœur que rien n'a froissé, des regards qui n'ont vu rien de triste, un esprit qui n'a point conçu d'alarmes, des oreilles qui n'ont entendu que de douces paroles, des mains qui n'ont porté que des bouquets : tout le matin, toute la fleur, toute la promesse de la vie! Ainsi elle m'était apparue le jour de son mariage, chrétienne, femme, enfant tout ensemble, harmonie de beauté, de foi, d'amour, de candeur; sérieuse parce qu'elle croyait, heureuse parce qu'elle aimait, radieuse parce qu'elle ignorait...

« Après quinze ans, c'était une épouse vieillie aux soucis du ménage, une fille en deuil de sa mère, une mère en deuil de ses enfants. Sur son visage pâli, le torrent des larmes avait creusé plus profonde la trace des années; dans son cœur soumis à la croix, elle étouffait l'inconsolable sanglot de Rachel. Je me rappelai que nous l'appelions

Stella matutina. Maintenant, pensai-je, c'est *Mater dolorosa* qu'il faudrait dire.

« Et, dans ce moment, mes yeux qui parcouraient la chambre bleue et qui ne la reconnaissaient plus s'arrêtèrent sur une image de la Mère de douleurs, au cœur percé de sept glaives.

« Henri pria sa femme d'aller chercher ses enfants qu'il voulait me montrer. J'avais achevé l'examen de la chambre bleue. — Je ne retrouve ici, dis-je à mon ami, quand nous fûmes seuls, que ton visage et ton cœur. Nous avions fait de cette chambre un musée qui n'est pas celui que je vois. — Le goût de l'esprit, me répondit-il, avait arrangé cette ancienne décoration : peu à peu elle a été remplacée par le goût et par les besoins du cœur, qui sont la prière et le souvenir. Ni toi ni moi n'avions songé au Crucifix : le voilà. A l'endroit qu'il occupe se trouvait, si tu t'en souviens, la Diane chasseresse : elle nous aurait moins consolés quand la mort est venue ici allumer ses flambeaux ! J'ai donné à ma femme cette image de Marie au pied de la croix, et elle a remplacé je ne sais quelle gravure poétique, après la mort de notre premier enfant. Ce dessin, au-dessus de la toilette, où était la grande fête de

Watteau, représente la tombe de mon père dans le cimetière de son village; c'est par là que j'ai commencé de bâtir, et les cyprès qui entourent l'édifice sont les premiers arbres que j'ai plantés. A côté est le portrait de la mère de ma femme. Elle est morte dans cette chambre, que nous seuls pouvons habiter désormais. Ces autres portraits sont maintenant ce qui nous reste de presque tous les êtres chers qui nous ont élevés, qui ont travaillé et souffert pour nous, et si tendrement pris soin de notre bonheur. Cet ange qui s'envole au ciel est le second enfant que Dieu nous a repris, notre chère petite Thérèse. Nous l'avons perdue l'année dernière à six ans. Elle s'est écriée : — Dieu! Dieu! où est Dieu? Je veux aller à Dieu! — Et elle a emporté les derniers jours heureux de sa mère.

« Les yeux d'Henri se remplirent de larmes. Troublé moi-même, je promenai silencieusement mes regards sur tous ces souvenirs funèbres. Mon ami comprit ma pensée. — Oui, frère Louis, me dit-il en me serrant la main, voilà ce que devient une chambre nuptiale : au bout de quelques années, c'est un mémorial de deuil, écrit du doigt de la mort. Mais, ajouta-t-il avec la forte foi du chrétien,

grâce au Christ éternel, ni l'infamie, ni l'aversion, ni le désespoir ne sont entrés ici; et que savons-nous si ce n'est pas la douleur qui nous a conservé, au contraire, l'amour, la confiance et la paix? »

Cet émouvant récit n'est-il pas un écho de l'âme et de la vie de l'auteur? Qu'on relise maintenant la *Confession de Sauret* dans les *Odeurs de Paris*, d'un pathétique si sombre et si poignant, ou la dramatique histoire du manufacturier Pigeot dans les *Libres Penseurs*. C'est toujours de la grande éloquence, parce que c'est le son d'une âme puissante et ordonnée, que toute misère émeut et que toute injustice révolte.

CONCLUSION

Tel a été Louis Veuillot, tel il apparaît dans ses *Mélanges* de journaliste, dans ses œuvres polémiques, dans ses livres de fantaisie et d'imagination, dans sa *Correspondance* et enfin dans le souvenir de ceux qui l'ont approché de près et réellement connu. Sa souplesse merveilleuse a excellé dans les genres les plus divers et la délicatesse de sa sensibilité a égalé et surpassé peut-être la verve de son esprit et la richesse de sa langue. Sa vie est plus touchante et plus admirable que ses livres.

Hautement, sincèrement et constamment fidèle à toutes les pratiques de la foi, il a connu et fait

admirer ce qu'il y a de plus dévoué dans la piété filiale, de plus idéal et de plus chaste dans le mariage, de plus aimant dans l'affection fraternelle, enfin de plus élevé, de plus tendre et de plus fort dans l'amour paternel. Prodigue de son cœur et des trésors de sa nature exquise envers ses nombreux amis, il a su rendre justice à ses adversaires et pardonner à ses ennemis. La France qu'il a si fidèlement et si loyalement servie peut être fière de lui.

Le faire connaître tel qu'il fût et non pas tel que l'ont dépeint tant de plumes intéressées ou ignorantes, c'est le faire aimer. Il fut non seulement un polémiste de génie et un penseur original, mais un noble caractère et un grand chrétien. Il sera au premier rang des grandes figures de ce siècle. Ses écrits, d'une beauté saine et vigoureuse, seront un des remparts de la religion et de la langue. Les faire lire, c'est réagir contre la barbarie littéraire, morale et religieuse qui nous menace. C'est travailler à réparer les ruines du passé, à consoler les tristesses du présent et à former les gloires de l'avenir.

Tout cela c'est beaucoup sans doute ; nous de-

vons cependant ajouter quelque chose de meilleur et de plus consolant.

Lorsqu'on entend vanter la plupart des morts illustres, surtout les écrivains, un sentiment de terreur invincible envahit le chrétien. Quelle a été la valeur morale de ces vies ? Quels fruits ont porté et porteront ces œuvres ? Quelle récompense, enfin, ou quel châtiment les unes et les autres ont-elles reçu pour l'éternité du Juge infaillible ?

Louis Veuillot ne cause pas ces inquiétudes. Il n'a caressé aucun vice, propagé aucune erreur, flatté aucune passion, ménagé aucune injustice, favorisé aucune hypocrisie, trahi ou amoindri aucune vérité, cédé devant aucune tyrannie, poursuivi aucun intérêt d'argent ou de gloire. L'amour de Jésus-Christ et de son Eglise remplit sa vie et ses livres, et le lecteur peut répéter avec confiance ces vers que le grand athlète écrivait, dans la joie et la sincérité de sa conscience :

Placez à mon côté ma plume ;
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil ;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous : « Il sommeille;
Son dur labeur est achevé. »
Ou plutôt dites : « Il s'éveille;
Il voit ce qu'il a tant rêvé. »

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi :
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace v
Préface vii

CHAPITRE I

LA CONVERSION

Les dons naturels. — Préparation providentielle. — Avantages et beauté de la doctrine catholique. — La crise et la victoire. — Louis Veuillot transfiguré par la foi 1

CHAPITRE II

JÉSUS-CHRIST

La connaissance et l'amour de l'Homme-Dieu dans sa personne adorable. — Dans l'église. — Dans le pape. — Dans les pauvres 35

CHAPITRE III

LA FAMILLE

Le fils. — L'amour fraternel. — L'époux. — Vues sur le mariage et l'éducation. — Le Père. — Le foyer en deuil et la grandeur du chrétien. — La famille agrandie 61

CHAPITRE IV

LES AMIS

Nature et conditions de la véritable amitié. — Les principaux amis de Louis Veuillot : Pie IX, Mgr le comte de Chambord, Donoso Cortès, Édouard Ourliac, les de Ségur, Mgr Pie, Dom Guéranger, etc... — Caractères de son amitié..... 107

CHAPITRE V

L'UNIVERS

L'idéal du journaliste catholique. — Programme religieux et politique. — Les lois de la polémique. — Union des rédacteurs et des abonnés. — Succès et services..... 151

CHAPITRE VI

LES ADVERSAIRES

Les divers ennemis ou adversaires de Louis Veuillot. – Son attitude. — Vis à vis de ses adversaires catholiques : justice, respect, charité. — Verve redoutable mais loyauté parfaite vis-à-vis des impies. — Point de haines ni d'inimitiés personnelles. 169

CHAPITRE VII

LA PATRIE

Qu'est-ce que le vrai patriotisme? — Pourquoi Louis Veuillot aimait la France : la beauté de son climat, la grandeur de son histoire, la sainteté de sa vocation apostolique. — Guerre sans merci à tout ce qui rabaisse l'esprit national, la belle langue, la renommée française, à l'université, au journalisme obscène, à la politique irréligieuse..... 189

MONASTÈRE DU SACRÉ-COEUR

CHAPITRE VIII

L'ART ET LA LITTÉRATURE

Théories littéraires de Louis Veuillot. — Son goût et ses connaissances artistiques : architecture, sculpture, peinture, musique et poésie. — Qualités et souplesse de l'écrivain : polémiste, romancier, poète, conteur, épistolier. — Le peintre de la nature et de l'âme..... 197
CONCLUSION..... 245

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003338539b

CE PQ 2471
.V7Z62 1891
COO CORNUT, ETIE LOUIS VEUILL
ACC# 1228253

CE